

« Je croyais qu'en redevenant sobre, tout se réglerait, mais ce n'est pas le cas, ce n'est pas si simple. Maintenant que je suis sobre, je sens mes idées et mes sentiments me submerger sans que je sois capable de les maîtriser. Je redécouvre des émotions que j'avais longtemps refoulées et je ne sais pas comment les gérer. Conscient, mais tellement mêlé... L'incertitude est un supplice pour celui qui renaît et qui doit réapprendre à vivre. » – Djino Dufresne

« Rien à faire, sa tête refuse d'obtempérer et, comble de malheur, elle se fait un devoir de lui imposer les images de sa vie postsecondaire. Il peut se voir abandonner l'école pour son premier emploi, il goûte de nouveau à l'euphorie connue lorsqu'il signa son premier bail. Ensuite, le portrait se complique un peu, le spectre de l'attente des jours de paye vient le hanter de nouveau. Son estomac se remémore très bien le souvenir de la faim des fins de mois. Il garde encore sur les lèvres le goût amer de la perte d'un emploi et il peut revivre, un à un, tous les refus essayés, faute de "qualifications". Alors, Math comprend qu'il n'a plus envie de vivre de la sorte et il comprend également que le fait de se lever le matin n'est pas un prix trop cher payé pour avoir une chance de se munir d'un futur un peu plus rose. » – Mathieu Pelletier

« Pourquoi devrais-tu partir ? Partir, si loin ! Si distante et pourtant à ma vue. À chaque lever de soleil, Je te visite, t'accompagne.	Pourtant, tu ne le remar- ques jamais. Je t'embrasse, te berce, comme tu le faisais, Sans pour autant réussir à te reconforter.	Soulève les bras, Soulève-les bien haut et serre-moi, Serre fort ! Serre si fort que je ressente que tu es là, Mais tu ne le peux. » – João II Dos Santos-Ferreira
---	--	---

« J'ai choisi la vie que j'ai menée Peu importe où ça m'a entraîné Vient maintenant l'heure d'un nouveau départ Tous les chemins mènent quelque part J'ai encore la force d'avancer Pour changer ou pour oublier ?	Des kilomètres vont bientôt me séparer De cette ville qui m'a tout pris et tout donné C'est un nouveau chapitre qui vient de commencer Celui d'une histoire qui n'est pas terminée » – Marc-André Bronsard
--	--

« Ainsi donc, le café, devenu amer de n'avoir pas su me garder éveillée, se répandit d'indignation sur le brouillon. Le taille-crayon en perdit ses copeaux, les épingles se montèrent la tête ; avec le café, les choses devenaient corsées ! Les mots, qui s'agençaient si bien, en voyant le café avancer, prirent la clef des champs. Tout était à recommencer ! Tant bien que mal, on ramena une à une les 26 lettres de l'alphabet. On eut, par contre, beaucoup plus de mal à retrouver les accents qui, apeurés, étaient montés dans les aigus et s'étaient réfugiés avec la ponctuation sous un tas de crayons. Peu à peu, ils se laissèrent apprivoiser par le stylo qui décida de faire un trait sur le passé. Le classeur claqua, autoritaire, et décréta que le dossier était clos. » – Kim Danis

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

Mars 2010

Ma plus belle histoire



Ma plus belle histoire...



**Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.



Ma plus
belle
histoire

2010

 **Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**
Enseigner, c'est s'engager de A à Z.

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet
Alec Larose

Réalisation graphique de l'intérieur
Centre Multimédia

Réalisation de la couverture
Centre Multimédia

Comité de sélection

Johanne Auclair, Michèle Beaumont, Gaston Beauregard, Laurier Caron, Nathaly Castonguay, Madeleine Collin, Thérèse Cyr, Lise Gravel, Guylaine Guèvremont, Lucie Hallé, Pauline Ladouceur, Sylvie Lemieux, Nancy Lepage, Chantal Locat, Manon Ouellet, Denis St-Hilaire, Élane Thibodeau, Jacques Tondreau, Lyne Vallée, Jocelyne Veilleux, Daniel Verreault, **avec des remerciements tout particuliers** à Marie Rancourt, Josée Scalabrini, Alec Larose et Isabelle Tremblay **pour leur temps et leur énergie, ainsi qu'à toute l'équipe de volontaires de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec qui s'y sont investis** : Claire Barry, Louise Bergeron, Jacques Boucher, Pierre Brunet, Gisèle Filteau, Pauline Gagnon, Jean-Marie Genest, Lisette Godbout, Claire Guay, Denise Lachance, Jacqueline Lachance, Nycole Lamarche, Paulyne Laplante, Rita Lapointe, Claire L'Italien, Lucille Pettigrew, Lisette R.-Berthiaume, Cécile Richard, Marcelle Sauvageau, Hélène Savoie, Francine Simard, Robert St-Denis et Louise Voyer.

Secrétariat

Nancy Lepage, avec la collaboration de Marie-Claude Caron, Guylaine Guèvremont, Elizabeth Savard

Relecture

Andrée Bérubé et Danielle Lavoie

Diffusion

Alec Larose

Impression

A G M V Marquis

Tirage

5 700 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 978-2-89061-103-0

FSE, CSQ, 2010

Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur près de 365... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, douces et amères et, surtout, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour mettre ces mots sur papier et les partager sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits aussi séduisants les uns que les autres.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué à la sélection.



Au départ, dès le mois de septembre, un appel à la créativité, à l'audace et au partage d'une partie de soi-même avec les autres par l'écriture. Quatre mois plus tard, 364 textes. Un pour chaque jour de cette prolifique année 2009-2010... à un jour près, pour nous rappeler qu'il y a toujours place à l'amélioration !

Et, à l'arrivée, afin de célébrer avec toute la province, une cinquantaine d'histoires retenues dans ce recueil pour vous séduire, vous étonner, vous émouvoir ou vous faire réfléchir, l'espace d'un instant, d'une image, d'une idée créatrice. Après sept mois d'efforts, nous avons la chance de découvrir l'originalité, la force de caractère et, parfois, un peu de la vie de nos élèves adultes.

Comme chaque année depuis maintenant sept ans, le succès croissant de ce concours repose sur de nombreux enseignants et enseignantes, sur leurs représentantes et représentants syndicaux et sur leurs partenaires, qui en ont fait un véritable événement dans leur milieu. Faisant écho à la résilience de leurs élèves, leur propre engagement mérite d'être souligné.

Saisissons également cette occasion pour rappeler toute l'importance du secteur de l'éducation des adultes, qui permet à tant de personnes de poursuivre ou de compléter leur démarche de formation et de développer leur autonomie comme citoyennes et citoyens, avec le soutien de nombreux intervenants et intervenantes.

À l'image de la sarabande de crayons et autres accessoires de bureau qui, prenant vie sous la plume habile d'une participante, s'animent et palabrent, c'est par petites touches de fantaisie que l'on progresse avec plaisir dans le défi de l'apprentissage. Sur les traces de ce dormeur nonchalant qui fait le bilan de sa vie dans ses rêves, c'est en choisissant librement de se donner les moyens de ses ambitions que l'on atteint ses objectifs de formation.

Maintenant, tendons l'oreille l'instant d'une histoire, le temps d'un partage, et écoutons la voix de nos élèves. Ce que nous entendrons pourrait grandement nous inspirer.

A black rectangular box containing the handwritten signature of Manon Bernard in white ink.

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats
de l'enseignement (FSE-CSQ)

A white rectangular box containing the handwritten signature of Réjean Parent in black ink.

Réjean Parent, président
Centrale des syndicats
du Québec (CSQ)



Voici la septième édition FSE de *Ma plus belle histoire*. Cette production originale et particulière à la formation générale des adultes (FGA) a pris sa plus grande envolée à sa cinquième année d'existence et, encore cette année, nous sommes en mesure de constater l'importance d'un tel exercice pour les élèves et le personnel de la FGA.

Trop souvent, on considère ce secteur très différent de celui des jeunes. C'est à la fois vrai et faux. Effectivement, il a ses particularités parce que, pour une majorité des adultes qui fréquentent les centres, leur univers, s'ouvre directement au monde de travail, par la suite. Cependant, il est impossible d'ignorer que ce milieu est avant tout un milieu de formation initiale où l'on tente de répondre adéquatement aux besoins prioritaires des élèves.

Nous vivons dans une société où le manque de formation risque de créer chez les gens une instabilité, une insécurité et un manque de valorisation que l'on suive sa formation au secteur régulier ou à celui des adultes. Ce qu'offre le réseau scolaire dans tous ses secteurs, ce sont des outils nécessaires qui permettront d'entrevoir la possibilité d'un meilleur avenir et de traverser la vie avec confiance.

Ce projet, *Ma plus belle histoire*, est donc un élément de plus qui donne aux auteurs et auteurs en herbe l'occasion de s'exprimer ailleurs que dans la quotidienneté, de se faire entendre en d'autres lieux. Pouvoir s'exprimer, pouvoir se raconter, pouvoir se reconnaître

dans l'exercice de l'expression écrite grâce à ce passage à la FGA, voilà un défi plutôt intéressant.

Merci à vous, élèves, qui nous permettez de vivre des moments exceptionnels. Merci à vous, enseignantes et enseignants, qui accompagnez ces personnes tout aussi exceptionnelles. Merci à vous, représentantes et représentants syndicaux, qui êtes la courroie de transmission de ce beau projet.

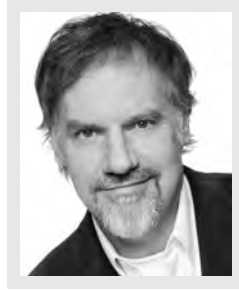
Merci à vous, partenaires et commanditaires, membres de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec et membres du personnel de la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et de la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), qui permettez la réalisation et la mise en œuvre de cette toujours aussi belle histoire.

Bonne lecture à celles et ceux qui profiteront, encore cette année, de ce petit bijou !

A black rectangular box containing a white cursive signature that reads "Josée Scalabrini".

Josée Scalabrini, vice-présidente

Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)



Mais qu'est-ce que vous racontez là ?

Il n'est pas anodin de raconter des histoires. D'en écouter non plus d'ailleurs. Il y a des conteurs professionnels comme il y a des auditeurs professionnels. Les premiers deviennent souvent très connus, les seconds, comme les psychologues par exemple, travaillent plutôt dans la discrétion. Mais même si votre métier n'a pas vraiment à voir avec le fait de conter ou d'écouter des histoires, vos aptitudes à l'exercice de l'une ou de l'autre de ces activités peuvent avoir des conséquences très appréciables sur votre vie. J'ai en tête cet exemple des cuisiniers qu'on engageait dans les camps de bûcherons au début du siècle dernier. Apparemment, ceux qui étaient aussi de bons conteurs étaient les premiers engagés, les plus demandés. On devine que dans les bois, sans radio ni télé ni journaux, il fallait bien quelqu'un pour faire passer le temps le soir venu. Dans la liste d'ingrédients essentiels au succès d'un cuisinier figuraient donc quelques histoires drôles, d'autres tristes et sûrement aussi quelques-unes assez salées !

On est tous appelés, un jour ou l'autre, à raconter son histoire. De façon orale ou écrite. Et mieux vous saurez raconter, mieux vous saurez faire entendre votre point de vue, vous faire comprendre. Ce sentiment d'être compris, entendu, est un soulagement. Même pas besoin d'être psychologue ou thérapeute. J'ai lu quelque part qu'un groupe de personnes en Californie s'est formé uniquement dans le but d'aller écouter des personnes du troisième âge raconter leur

histoire. Cela les aide à donner du sens à leur vie. C'est précisément ce que j'aime du concours *Ma plus belle histoire*. C'est qu'il permet aux participantes et participants de donner du sens à leurs expériences de vie. Mieux, il leur fournit un guide, ce professeur dont on ne peut ici que saluer l'implication et la générosité. Dans notre société où on n'a jamais le temps, où tout va si vite, où l'on ne pense qu'au rendement et à l'efficacité, on oublie trop souvent les bénéfiques reliés à l'expression et à l'écoute des histoires personnelles de celles et ceux qui nous entourent.

Je suis heureux de voir qu'encore une fois cette année, on a pris au sérieux cette initiative. Plus de 300 répondantes et répondants, une cinquantaine de textes choisis, sachez que nous aussi on vous a pris au sérieux. Bon, peut-être pas autant que ce fermier africain qu'on a condamné dernièrement à deux mois de prison ferme avec travaux forcés, après qu'il eut admis être coupable de sorcellerie. Imaginez-vous, dans ce pays où ceux qui sont soupçonnés de s'adonner à cette pratique sont souvent lynchés par la foule, il est allé se vanter d'avoir lancé un sort pour empêcher la pluie de tomber sur le champ de son voisin ! Malheureusement pour lui, le Malawi est touché par la sécheresse depuis 2009... Alors quoi ? On l'a cru ! Vous voyez, on ne doit absolument pas raconter n'importe quoi à n'importe qui ! Car on risque de vous croire ! Non vraiment, il n'y a rien d'anodin à raconter des histoires... Ça peut vous procurer du travail et donner du sens à votre vie, mais ça peut aussi vous envoyer en taule !

Bonne lecture !

JiCi Lauzon

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons donc l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

L'équipe enseignante du Centre de formation générale des adultes (C.S. De La Jonquière), à Saguenay, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la Jonquière

Parmi les initiatives des sept membres de cette équipe, mentionnons : promotion active du concours et soutien lors de la composition, présentation des élèves lors de l'activité de clôture de la Francofête en mars, grande lecture publique et cérémonie de remise des prix dans le Centre ralliant tous les intervenants et intervenantes du Centre, le Syndicat et la Commission scolaire lors de la Semaine québécoise des adultes en formation (SQAF), participation du Syndicat au sein de la Table régionale de la SQAF regroupant 20 organisations, chronique et lectures sur deux stations de radio locales avec tirage de recueils pour le public.

L'équipe enseignante du centre L'Impact (C.S. Pierre-Neveu), à Rivière-Rouge, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières (SPEHR)

Parmi leurs initiatives, qui ont permis la participation de 30 élèves du présecondaire au 2^e cycle du secondaire, mentionnons : tournée de promotion dans les classes, publicité-télé en circuit fermé, participation à des émissions de radio locales, cérémonie de remise de prix et de lecture publique en présence des autres personnels de la Commission scolaire et de la population intéressée, articles dans les journaux locaux, scolaires et syndicaux et sur Internet, bonification des prix, mention au Conseil des commissaires, présentation et lecture publique à la télévision locale, remise de plaques commémoratives lors de la Semaine du français, diffusion d'une bande passante dans la salle de regroupement du centre, conférence de presse à l'occasion de la Semaine québécoise des adultes en formation et souper syndical avec l'équipe enseignante et les élèves.

***L'équipe enseignante du centre Sainte-Thérèse (C.S. des Chênes),
à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville***

Parmi les initiatives des 17 membres de cette équipe, qui ont engendré 45 textes d'élèves inscrits dans six services d'enseignement, mentionnons : mécanisme rapide, ciblé et persistant d'information et de promotion, diffusion des outils de promotion en grand nombre, tournées d'explication dans les classes, célébration avec tous les élèves en présence des autres personnels de la Commission scolaire, remise de certificats locaux et de prix aux élèves participants, en collaboration avec la direction et le Syndicat, activités de lecture publique par enregistrement audio-vidéo, prise de photos, articles dans les journaux locaux, scolaires et syndicaux, information au Conseil des commissaires, au Conseil d'établissement et à l'Assemblée des personnes déléguées, création d'une page web présentant les textes : <http://ecoles.csd.cq.ca/projets/maplusbellehistoire>.

***L'équipe enseignante du centre Sorel-Tracy (C.S. Sorel-Tracy),
à Sorel-Tracy, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement
du Bas-Richelieu (CSQ)***

Parmi leurs initiatives, mentionnons : promotion efficace du concours dans les locaux, y compris en centre de détention, lecture des gagnantes et gagnants des anciens recueils, gala Méritas dans un café-théâtre devant une énorme assemblée, bonification des prix par le syndicat, pose d'une bannière dévoilant le nom des élèves finissants et des gagnantes et gagnants à l'extérieur du centre et d'un laminé correspondant à l'intérieur du centre.

Votre engagement, gage du succès de ce concours, est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs, enseignantes et enseignants, félicitations !

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'AREQ (CSQ) – Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Les librairies
indépendantes
du Québec

Parce que les plus belles histoires commencent en librairie



Bas-Saint-Laurent

Alphabet (P), Rimouski
Boutique Venus, Rimouski
Chouette, Matane
Du Portage, Rivière-du-Loup
Hibou-coup, Mont-Joli
J.A. Boucher, Rivière-du-Loup
Option (P), La Pocatière

Saguenay-Lac-Saint-Jean

Bouquinistes (les), Chicoutimi
Harvey, Alma
Marie-Laura, Jonquières
Source (la), Chicoutimi

Capitale-Nationale

Baie Saint-Paul, Baie Saint-Paul
Globe-Trotter, Québec
Pantoute, Québec (2 succ.)
Vaugeois, Québec

Mauricie

A.B.C., La Tuque
Clément Morin, Shawinigan
Clément Morin, Trois-Rivières
Du Centre du Québec,
Trois-Rivières
Exèdre (P), Trois-Rivières
Paulines, Trois-Rivières

Estrie

Médiaspaul, Sherbrooke

Montréal

Asselin, Montréal-Nord
Du Square, Montréal
Gallimard, Montréal
Maison de l'éducation (la), Montréal
Marché du livre, Montréal
Médiaspaul, Montréal-Nord
Monic, Montréal
Olivieri, Montréal
Parchemin, Montréal
Paulines, Montréal
Verdun (de), Verdun

Outaouais

Du Soleil, Gatineau
Réflexion, Gatineau (2 succ.)

Abitibi-Témiscamingue

Au boulot d'ancre,
Rouyn-Noranda
En marge, Rouyn-Noranda
Galerie du livre, Val-d'Or
Papeterie commerciale Amos,
Amos
Service scolaire de Rouyn,
Rouyn-Noranda

Côte-Nord

A à Z, Baie-Comeau

Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine

Alpha, Gaspé
Libex, New-Richmond

Chaudière-Appalaches

L'Écuyer, Thetford Mines
Livres en tête, Montmagny
Select, Saint-Georges

Laval

Carcajou, Laval
Imagine, Laval

Lanaudière

Uncourt, Vieux-Terrebonne
Lu-Lu, Mascouche
Mosaïque, Repentigny
René Martin, Joliette

Laurentides

BuroPlus Martin,
Ste-Agathe-des-Monts
Carcajou, Rosemère
Promenade Saint-Jovite,
Mont-Tremblant

Montréal

Aline, Longueuil
Au carrefour,
Saint-Jean-sur-Richelieu (2 succ.)
Cowansville, Cowansville
Daigneault, Saint-Hyacinthe
Des Sommets, Bromont
Fureteur (le), Saint-Lambert
Galeries de Granby, Granby
Larico, Chambly
Moderne, Saint-Jean-sur-Richelieu
Procure de la Rive-Sud, Varennes
Solis, Saint-Hyacinthe

Centre-du-Québec

Du Centre du Québec,
Drummondville
Saint-Jean, Victoriaville

Hors Québec

Du Soleil, Ottawa
Grand Ciel Bleu, Sudbury
Pélagie, Shippagan
Pélagie, Caraquet

Les librairies indépendantes du Québec Pour la proximité, la diversité et le service

Les LIQ sont fières de soutenir le projet *Ma plus belle histoire.*

Merci à nos partenaires

le libraire



Sommaire

1. Le courage d'une championne

Diane McNicoll

17

2. Souvenirs

Anny Camirand

21

3. L'Étoile filante

Marta-Luz Anderson

24

4. Correspondance

Marjorie Lachance

27

5. La vie

João II Dos Santos-Ferreira

31

6. À l'ombre de la ville

Marc-André Bronsard

34

7. Immortel

Raphaël Asselin

37

8. La lumière

Raphaël Asselin

40

9. Cycles scolaires

Mathieu Pelletier

42

10. Carpe diem

Djino Dufresne

44

11. Travail de bureau

Kim Danis

47

12. Sentiment, un amour impossible ou réel

Alexandra Guertin

49

13. Le syndrome du « mon- golisme »

Nancy Pimparé

52

14. Petit pinson

Marie-Ève Brisebois

54

15. Fausse identité

Cynthia Delisle-Martin

58

16. Une bouteille à la mer

Patrick Cyr

61

17. Amour Perdu

Gabrielle D'Arcy

62

18. Histoire mal commencée

Suzanne Roy

62

19. Mon héroïne

Stéphanie Roy

64

20. La magie du printemps

Line Beaudoin

67

21. La persévérance

Heidy Delisle

69

22. L'espoir

Pascale Vigneau

71

**23. Démence : Journal intime
d'une veuve noire**

Roxanne Chassé

75

**24. Quand l'amour
nous appelle**

Dessie Ariani Subiyantoro

77

25. Avoir la motivation

Lydia-Bianka Laberge

80

26. À Justine

Marco Payeur

82

27. Vieillesse et naissance

Jeannine Tremblay

85

28. Désir enflammé

Patricia Caron

88

29. À mon être aimé

François Roussel

90

30. Une chasse exceptionnelle

Benoît Roberge

92

31. La taverne des mécréants

Mathieu Grêves

95

32. Quoi que tu

Richard Godbout

98

33. Tu dois lui dire

Richard Godbout

99

34. Une vie avec la dyslexie

Jonathan Fortin

100

35. Ma langue en musique

Yanik Larochelle

101

36. Surréelles céréales

Patrick Verville

103

37. La voix des anges

Sébastien Rochette-Marois

106

-
- | | |
|--|--|
| 38. Vétiver et lassitude
Félix Paquet-Forrest
108 | 46. Mon homme, mon ami,
notre histoire
Josée Lelièvre
128 |
| 39. « Ange »
Stéphanie Morand
110 | 47. Le petit Nuki
Chantal Paquet
131 |
| 40. Il n’y a pas d’âge
pour apprendre
Hector Quintero
113 | 48. Prise au piège
Jessica Hamelin
134 |
| 41. Le rêve
Isabelle Martin
116 | 49. À la mémoire de ma mère
Claire Gravel
138 |
| 42. Pour une fois...
Kim Métivier
119 | 50. L’amitié avec
un grand « A »
Mélanie Lefebvre
140 |
| 43. La banalisation
des nouvelles drogues
Patrick Milette
120 | 51. Volonté
Simon Lasnier
143 |
| 44. Le temps d’une histoire...
Marie-Ève Leblanc
123 | 52. La peur
Patrick Richer
146 |
| 45. Faire ses adieux
Marlène Martel
126 | 53. Le flûtiste pêcheur
Stéphanie Grenier
150 |
-

1. Le courage d'une championne

Elle court dans tous les sens, enjouée.
Elle est amusante, excitée,
Assise dans son fauteuil préféré,
Couchée par terre, allongée.

Moi, souriante, je la contemple ainsi,
Déployée sur le dos, si jolie.
Je regarde ma petite fille adorée,
Ma belle aux yeux bleus azurés.

Elle observe d'un regard étonné
Son petit ventre, plus gros d'un côté.
Je m'assois près d'elle, consternée.
Je l'examine à mon tour, hébétée.

Du haut de ses trois pieds, elle me dit :
« Bientôt, il va me falloir un appui ».
Elle, qui n'a pas encore cinq ans,
Je la serre et l'embrasse tendrement.

Tous les soirs, brûlante dans son lit,
L'angoisse s'installe pour la nuit.
Elle tousse sans pouvoir s'arrêter.
Et moi, dans mon lit, je suis réveillée et troublée.

Courage, je suis toujours là

Après tous les examens passés,
Des mois s'écourent sans rien trouver.
Rendez-vous chez le médecin,
Aussitôt à l'urgence pour des examens.

Après une longue attente, tourmentée,
Sa petite frimousse angoissée,
Étendue sur un lit, elle se pose des questions.
Je lui dis de faire attention.

Les examens terminés, encore nous attendons.
« Le spécialiste du rein, que c'est long ! »
« Deux heures d'attente, c'est l'enfer ! »
Pour nous dire qu'elle a un cancer.

Une masse de la grosseur d'une tête de bébé,
Sur son rein gauche, écrasé.
Nous suffoquons de panique et de pleurs,
Mon petit trésor, amour de mon cœur.

Le cœur gros, nous repartons à la maison avec elle.
Le lendemain à sept heures, un appel.
Le médecin nous dit de nous déplacer
Au CHUL à Québec, pour la faire opérer.

Courage, je suis toujours là

Pauvre petite, elle ne comprend rien.
C'est nous les malades, elle se dit bien.
Dans son lit d'hôpital, elle s'émeut,
Pas moyen de la toucher, elle nous en veut.

En fin de journée, les médecins l'opèrent.
En chirurgie, de peine et de misère.
Une intervention d'environ quatre heures
Qui, finalement, dure sept heures.

Petit amour, piquée partout, intubée,
En la voyant, nous sommes sidérés.
Les infirmières n'en finissent plus
D'essayer de trouver des veines qu'elle n'a plus.

Enfin, dans sa chambre, elle sommeille.
Les infirmières sont des merveilles.
Elle se repose et essaie de récupérer,
Parce que la « chimio » doit débiter.

Quelques jours passent, le cauchemar renaît.
Elle rejette sa nourriture, la température réapparaît.
Elle pleure, elle se lamente et a mal à l'estomac.
Les médecins sont impuissants face à son état.

Courage, je suis toujours là

Ils lui enlèvent son tube à gavage,
Pour lui remettre un tube à drainage.
De son intraveineuse, sort du liquide noir et sale,
Les infirmières disent que c'est normal.

Je reste à ses côtés, jour et nuit,
Sur le divan, à côté d'elle, endormie.
Elle se réveille, se tortille et pleure.
On lui donne de la morphine toutes les quatre heures.

À l'hôpital pour une semaine,
Deux mois passent, toujours la même rengaine.
Intubée, un médicament pour stimuler l'estomac,
Et un autre pour protéger son état.

Les chirurgiens se réunissent tous les deux,
Se regardent et s'interrogent des yeux.
La décision prise, ils décident de la réopérer,
Et découvrent son intestin grêle bloqué.

La voir heureuse, c'est un enchantement.
Nous décidons de lui fêter ses cinq ans,
Avec son « papi », les infirmières et son père à ses côtés,
Qui dans un accident, meurt au mois de juin, noyé.

Courage, je suis toujours là

Le soir même, recommence le tourment,
Les joues rouges, souffrance et vomissements.
Je pleure à ses côtés, désarmée, anéantie,
Par le mauvais sort de la vie.

Au matin, une transfusion de sang,
Il faut la préparer tout doucement.
Il est impératif de commencer la chimiothérapie,
À cause des métastases, ces damnées ennemies.

Tous les jours, on lui passe des examens,
Prises de sang, échographies, pour évaluer son rein.
Elle pleure, a mal, a peur.
Je console comme je peux mon petit cœur.

Encore deux autres mois de calvaire,
À se consulter, pour ce qu'ils doivent faire.
Quand tout à coup est arrivée
Une docteure, qui veut la réopérer.

Le dimanche matin, en chirurgie,
Encore une laparoscopie
Encore des questions,
Une autre incision.

Courage, je suis toujours là

Après cette opération réussie,
Pâle dans son lit, endormie,
Un vrai petit soldat courageux.
Une semaine après, elle va mieux.

De retour à la maison,
Ses amis ont peur d'elle, avec raison :
Plus de cheveux et intubée par le nez.
Après un an et demi de gavage, elle recommence à manger.

Aujourd'hui en rémission,
Je suis fière d'elle, pleine d'émotions.
Avec de nouveaux amis autour d'elle,
Se regarde dans le miroir, se trouve belle.

Elle repart à toute allure, aussi vite,
Tourne sur elle-même, ma petite,
Sur le bout des pieds, face au ciel,
Qu'elle est belle !

Elle court, danse et chante,
Cette petite boule d'énergie, rayonnante,
Qui redonne un sens à ma vie,
Ma petite fille à moi, Lydia Bouchard Paradis.

Courage, tu es toujours là

*Diane McNicoll, Préparation aux études postsecondaires
CEA L'Envol, CS du Pays-des-Bleuets*

Enseignante : Claudie Laroche, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon

2. Souvenirs

J'ai eu envie de vous conter une partie merveilleuse de mon enfance. Parler de ces souvenirs qui me sont chers, des gens qui ont été importants pour moi. Je suis la deuxième d'une famille de quatre filles. J'ai grandi jusqu'à l'âge de sept ans dans une petite maison en bardeaux gris délavés par le temps, dans le 3^e rang de Ste-Clothilde-de-Horton.

Nos cousins, Marcel et Michel, n'habitaient pas loin, à cinq minutes à pied. Ils ont été très présents dans cette partie de mon enfance. C'est avec eux d'ailleurs que j'ai appris à faire quelques mauvais coups !

Un jour, entre autres, nous avons exploré la « shed » près de la maison. Un endroit qui nous était interdit, car il avait perdu sa droiture et menaçait presque de s'écrouler. Comme tous bons enfants, que nous étions, les cousins, ma sœur Josée et moi avons été attirés par l'interdit ! Quel « adonc » que cette journée-là un des jumeaux ait eu

des allumettes dans ses poches ! La journée même où nous avons fait des mélanges avec de vieux fonds de cruches d'huile qui traînaient. Très sécuritaire dans le couvercle de métal d'un vieux bidon de lait ! Avez-vous déjà vu des enfants courir pour trouver de l'eau ?

Ou la fois où nous avons agacé des hirondelles. Elles se sont mises à nous foncer dessus. La pauvre Guylaine, qui n'avait que trois ans environ, commençait à nous suivre, elle s'est fait « chier » sur la tête.

Dans cette étable transformée en porcherie, nous avons eu beaucoup de plaisir. Cette bâtisse était louée à M. Descoteaux. Ce dernier m'a déjà raconté que vers l'âge de trois ans environ, aussitôt que je le voyais arriver, j'allais me jeter dans ses bras. Un peu plus tard, quand il venait avec ses plus vieux faire le « train », nous embarquions, allions passer la journée chez eux et étions de retour au « train » du soir.

C'est là, en compagnie de Julie, Guy, Annie et Yves, que j'ai appris à nager. Nous n'avions pas le choix, ils nous lançaient au centre de la piscine. J'en ai avalé de l'eau !

En plus de soigner les cochons, ils faisaient des transferts à l'occasion. C'était la partie la plus « épeurante » pour nous, car il arrivait que les cochons se sauvent et courent partout.

En 1977-1978, mon père acheta un terrain au rang de la rivière, bâtit une maison que nous avons habitée jusqu'en 1985. Nous nous étions éloignés un peu des cousins, mais en passant par le champ, en moins de quinze minutes, nous étions chez eux. Nous nous étions rapprochés de la famille Descoteaux avec qui nous avons gardé des liens malgré la vente de l'autre maison.

Cette nouvelle maison avait tout d'un paradis pour les enfants. L'érablière en arrière où nous passions tous nos printemps. La « cabane à sucre » avait été bâtie par mon grand-père. Une vraie cabane avec les trous de boue devant les portes. On ramassait l'eau à la main et chaque fois qu'on entrait dans la cabane, nos papilles

délectaient l'arôme sucré qui flottait dans l'air. Tous les printemps, la famille maternelle venait passer une journée, profiter de tous les plaisirs de la cabane : boire du réduit, la tire sur la neige, les œufs dans le sirop et j'en passe.

Je me souviens que c'était le temps de l'année où l'on voyait le moins mon père, car il allait bouillir la nuit, passait prendre une douche le matin, repartait travailler, souper, un somme d'une demi-heure, une heure et il recommençait une autre nuit, et ce, tous les ans.

Il y avait la rivière, très large, mais peu profonde avec un bon courant. Chaque printemps, quand les glaces partaient, on y faisait toutes sortes de découvertes. Il y avait de tout, des déchets, bien sûr, mais aussi des « gréments » de pêche. C'est avec l'un d'eux que ma mère a pêché un brochet de 28 livres dans un de leurs voyages. Un pot de crème glacée vide renfermait un médaillon de bois avec le nom d'une fille inscrit dessus. Bien d'autres découvertes y ont été faites.

Il y avait aussi le lac à grenouilles derrière la maison. On s'y baignait l'été et l'hiver, mon père vérifiait la glace avant de nous permettre d'y patiner.

J'avais une dizaine d'années quand on a pu se rendre seuls en vélo chez les Descoteaux. Ma sœur Guylaine, qui a deux ans de moins que moi, m'accompagnait. Ça nous prenait une grosse demi-heure pour y aller. Pour nous y rendre, nous devions passer devant « La maison Ste-Clothilde ! » Partie effrayante pour des enfants. Cette bâtisse est un ancien collège de frères, transformé en maison qui accueillait des handicapés mentaux. C'est d'eux que nous avions peur ! Je peux vous dire que c'est le bout où nous pédalions intensivement !

Aujourd'hui, si vous allez sur Internet, vous pourrez lire que ce bâtiment, qui est maintenant à l'abandon, serait hanté. Les déficients décédés lors de l'incendie seraient-ils toujours présents ?

Bien que nous ayons perdu de vue les Descoteaux, j'en ai encore des nouvelles. Il y a trois ans, j'ai rencontré M. et M^{me} Descoteaux et tout en jasant avec eux, c'est à ce moment que j'ai appris que c'est à cause de moi que la plus jeune de leur fille s'appelle Annie et que Linda, une autre de leurs filles, a appelé sa fille Guylaine. C'est dans ces moments-là qu'on s'aperçoit qu'on a tous plus ou moins d'impact dans la vie de ceux qui nous entourent.

J'espère que mon histoire vous aura donné envie de connaître mon coin de pays !

*Anny Camirand, Présecondaire
CEA St-Laurent, CS de la Riveraine*

Enseignant : Christian Roy, Syndicat des enseignantes et enseignants de la Riveraine

3. L'Étoile filante

Comme tous les mercredis à quatre heures de l'après-midi, Jules avait l'air d'être très concentré dans la résolution des problèmes de « math » que son professeur leur donnait pour réussir l'examen du vendredi, mais le tableau qu'il pouvait voir encadré par la fenêtre de sa chambre était plus intéressant que n'importe quel défi mathématique ou même que le dernier jeu vidéo qui venait de sortir.

C'était ainsi que Jules contemplait avec admiration Feu Noir, son cheval préféré, que son père était en train de préparer pour l'exposition internationale qui aurait lieu la semaine suivante. Sur ce point, la famille n'avait aucun doute sur le triomphe de l'animal. Feu Noir faisait partie de l'ensemble des chevaux appartenant à la race *Paso fino colombiano*, résultat du métissage fait naturellement et dont le produit fut un cheval distingué par sa vigueur héritée des chevaux berbères, l'élégance héritée des chevaux andalous et, le plus surprenant, sa démarche héritée des chevaux *Berberiscos d'Espagne* caractérisée par une marche similaire à celle des animaux bipèdes.

La raison de sa fascination pour le cheval était que, quand il montait Feu Noir, il sentait l'étrange sensation d'être un avec l'univers et il s'abandonnait à sa perception abstraite comme si lui et le cheval étaient un seul être, et il n'avait pas besoin de le conduire avec des brides, seul le désir d'aller à un endroit était suffisant pour que le cheval prît la direction correspondante.

Étant absorbé, comme il l'était, par ses souvenirs et sa sensation de liberté, Jules ne put voir ni le changement du ciel, ni l'étrange comportement des chevaux et des chiens, et seulement quand il vit l'éclair qui fut suivi d'un vacarme et d'un tremblement, il sortit de son abstraction et eut l'étrange sensation d'avoir déjà vécu tout cela. En même temps, il sentit que son histoire et celle de ses proches avaient changé. Quand il regarda avec attention ce qui se passait dehors, il put voir que Feu Noir et Lucas, son chien, se dirigeaient à grande vitesse vers sa fenêtre pour le chercher.

Une fois sur son cheval, Jules se sentit attiré comme par un aimant par le bois qu'il y avait à l'arrière de la maison. Et les trois, sans penser aux dangers qu'ils auraient pu trouver, pénétrèrent dans la dense forêt, suivis d'un troupeau de 15 chevaux de *Paso fino*.

C'est ainsi que le trio et leur troupeau arrivèrent au centre du bois où se trouvait la lagune de Guatavite, l'endroit sacré des Muiscas où ce peuple célébrait, avant l'arrivée des conquistadors espagnols, la cérémonie politique et religieuse de la consécration de son nouveau gouverneur appelé *Zipa* qui se lançait au milieu de la lagune à la sortie du soleil pour se baigner, couvert, de la tête aux pieds, d'or en lançant aussi des émeraudes et des pièces d'orfèvrerie comme des offrandes à la déesse de la lagune pendant que tous ceux qui étaient présents à la cérémonie « élevaient » des prières et des chants.

En regardant les dégâts faits sur la lagune par la météorite qui venait d'atterrir, Jules sentit un frisson qui le fit arrêter. Et, en se tournant, il put voir la cause de sa mauvaise sensation, c'était un gros serpent rouge prêt à le mordre, mais heureusement, son père qui venait d'arriver le prit par la tête et le força à reprendre sa forme

naturelle de sorcière et ce fut à ce moment qu'elle commença à crier aux chevaux : « Ne vous approchez pas ! Ne vous approchez pas ! » Et, à sa surprise, Jules put voir qu'au fur et à mesure que les chevaux s'approchaient d'elle, cette dernière commençait à disparaître. Traquée entre les chevaux, l'homme et Jules, elle sentit que tout était perdu et, pendant un instant, elle regarda un point dans la montagne. À cet instant, Jules sut que la solution à ses craintes était là ! En laissant la sorcière neutralisée par les chevaux, il y alla vite et trouva une grotte où la sorcière avait caché le trésor des Muiscas que la météorite avait tiré et qui représentait une barcasse d'or filigrané de 30 centimètres de longueur avec six émeraudes finement taillées et où l'on pouvait voir le *Zipa* entouré d'offrandes destinées à la déesse de la lagune.

Quand Jules prit l'objet sacré et le montra à toutes les personnes qui étaient venues à la recherche de la météorite, il commença à parler comme un savant en disant qu'il avait la certitude qu'un nouveau cycle arrivait et que tous étaient les responsables de la création d'une nouvelle humanité guidée par la sagesse et par des valeurs d'amour, de compréhension, de charité, de justice, d'équité et de respect pour les êtres vivants avec lesquels on devrait partager la planète.

C'est ainsi que tout devint facile, car, maintenant, il pouvait penser sereinement et pouvait savoir qu'il était dans le chemin que le destin avait forgé pour lui. Pendant qu'il sentait tout cela, la barcasse commença à briller, devint tiède et, soudainement, commença à tourner en créant un tourbillon qui les enveloppa tous en les amenant deux mille ans auparavant quand l'Amérique était prête à commencer à écrire son histoire.

Depuis, le temps est retourné au même point, et Jules a vécu les mêmes faits plusieurs fois et, ainsi, en faisant croire qu'il étudiait les « maths » et en regardant Feu Noir, son cheval préféré, il était en train de finir mentalement la révision des changements à faire pour le prochain cycle, et de cette façon, pouvoir aider l'humanité à arriver au stade d'évolution qui lui était destiné, quand un éclair suivi d'un

vacarme et d'un tremblement lui annonça que le temps était arrivé et qu'une fois de plus, il devait assumer la grande tâche que le destin lui avait confiée et faire de ce monde quelque chose de mieux.

*Marta-Luz Anderson, Francisation
CEA du Phénix, CS des Découvreurs
Enseignant : Marc Lavertu, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

4. Correspondance

C'est le 20 octobre 1999. J'ai 74 ans. Je travaille sur mon ordinateur quand vient l'idée de m'inscrire sur *chat* pour connaître ce genre de communication.

À mon arrivée, je lis les messages et j'observe ce qui s'y passe. Soudain, je vois, en majuscules :

– Je me cherche une correspondante québécoise.

C'est Kama qui veut quelqu'un du Québec. Curieuse, je réponds immédiatement :

– Je suis Québécoise. Qu'est-ce que tu veux au juste ? Quel âge as-tu ?

– J'ai 14 ans. J'aime le Québec et je veux le connaître.

– Je suis beaucoup plus âgée que toi. Peut-être préférerais-tu une personne de ton âge, non ?

– L'âge ne m'importe pas. Je veux connaître ce Québec que j'adore.

J'ai affaire à un adolescent, je veux donc l'approbation des parents. Dès le lendemain, j'ai le « oui » de Kama et un mot de sa mère. Nous échangeons nos adresses électroniques et c'est parti !

Je lance un premier message :

– Bonjour ! Est-ce que tu me reçois ?

– Oui, je te reçois 5/5.

– Mon cher Kama, ça marche !

– Alors Isis, oui ça marche ? Je crois rêver ! Depuis le temps que je désire avoir une correspondante québécoise ! Tu es déjà venue en France ? Moi, j’y habite.

Nos premiers échanges portent sur tout et sur rien. J’y découvre un garçon curieux, sensible, discret, plein d’ambition. J’apprends qu’il suit des cours de théâtre depuis l’âge de 5 ans et qu’il rêve d’écrire ; une histoire commencée a été abandonnée. Je l’invite à m’envoyer son texte. La qualité me surprend ; je l’encourage à terminer son récit. Pâques voit naître son premier bouquin que je livre moi-même chez lui, en France.

Quel bonheur de causer avec lui, de connaître sa famille ! Quelques mois plus tard, je le reçois chez moi avec sa mère et sa sœur.

Les années passent, les courriels s’accumulent : ils sont imprimés et reliés en 14 volumes d’environ trois centimètres d’épaisseur. Kama les conserve et les relit de temps à autre pour savoir ce que nous disions ou faisons à la date du jour quelques années auparavant.

Notre correspondance a évolué ; nos messages des 9 septembre et 11 octobre 2009 en témoignent :

Chère Isis,

J'ai envie de t'écrire. [...] Demain, c'est mon anniversaire. Je me sens dans un drôle d'état. Cette année 2009 est particulière. [...]

Je ne sais pas bien ce que j'ai ces derniers temps, j'ai comme un peu de mal à y voir clair dans ma tête. [...] Je me pose beaucoup de questions sur moi, sur la vie. J'ai du mal à comprendre le monde. Du mal à comprendre. Je trouve que l'humain est trop complexe. C'est fascinant. J'ai envie de pleurer, mais n'y arrive pas. Je ne sais pas bien pourquoi. Bien que beaucoup de gens soient autour de moi et me donnent de l'amour, de la force, je me sens seul quand même.

J'avais besoin de me confier à toi.

Je t'embrasse fort, te souhaite une bonne journée. Bientôt ta fête à toi aussi.

Embrasse bien ta famille. J'aimerais venir vous voir. Vite !

Kama

Mon cher Kama,

[...] Nos anniversaires sont passés : 24 ans et 84 ans !!! Pas trop mal, hein ? Nous battons certainement un record, qu'en penses-tu ?

Tu te demandes pourquoi tu n'es pas bien ces derniers temps. Je crois pouvoir te donner quelques pistes de recherche : la fatigue, le sommeil, les amours, le travail, les ambitions, les attentes de réponses positives, etc. Je suis certaine qu'une de ces pistes frappe la cible ! Laquelle ? J'attends ta réponse... hi ! hi !

Toutes les questions que tu te poses sur toi-même, sur la vie, sur le monde en général, vont trouver réponse avec le temps. C'est la vie elle-même qui va t'en donner la clé. Elle a cependant besoin de

ton écoute... de ta collaboration... de ton attention. Ne te casse pas la tête... tout va finir par se régler.

Tu dis que même si les gens autour de toi te comblent d'attention, d'affection, etc., tu te sens seul. N'est-ce pas le sort de chacun de se sentir seul à un moment donné ? Qui n'a pas ressenti la solitude ? Pense à ce que peut apporter la solitude : elle nous fait réfléchir, nous permet de nous reposer, nous fait grandir. Parfois, en verbalisant le malaise qu'elle nous cause, le vide qui nous enveloppe disparaît. Quand tu te sentiras seul, étends-toi et essaie de ressentir tout le bien-être que cette solitude t'apporte.

À mon tour de t'envoyer de bons becs du Québec.

De ta correspondante québécoise,

Isis

Après dix ans, nous sommes toujours en communication. Le clavardage est peu à peu délaissé pour les appels téléphoniques et le courrier électronique.

Voilà ce que le Net peut apporter. Depuis 1999, la vigueur, l'enthousiasme, l'ouverture, la spontanéité de Kama me font vivre. Je me sens utile, aimée, appréciée. Je lui offre une oreille attentive dans les moments plus difficiles (divorce de ses parents, entre autres) ! Je suis complice et fière de ses réalisations et des succès remportés dans sa profession.

Nos échanges, même si exigeants parfois, me sont bénéfiques, rafraîchissants. Malgré l'écart de génération, nos différences culturelles et l'océan qui nous sépare, j'ai le sentiment d'avoir une relation privilégiée avec Kama. Je garde une saveur de profond contentement vis-à-vis de ce jeune homme. Je continue de l'aider à cheminer avec assurance dans son métier, je l'encourage et le seconde dans ses projets d'écriture.

En demeurant disponible et à son écoute, je pense être devenue son phare, sa mentore.

*Marjorie Lachance, Intégration sociale
CEA Louis-Joliet, CS de la Capitale*

Enseignante : Isabelle Beaubien, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec

5. La vie

J'ai entendu et me suis fait dire bien souvent que la nuit porte conseil. Mais c'est faux. En cette nuit des plus noires, elle m'a apporté bien plus de questions ardentes que de réponses mielleuses.

Café brulant en main et cigarette fumante à la bouche, c'est une matinée de plus où je devance le soleil. Ayant l'obligation de choisir la vie ou la mort en ce jour, je ne puis perdre de temps avec des futilités. [Futilités], mais la vie se compose et s'agrémente de ces petites choses. La vie. Quel court mot pour désigner une si longue période ! (Parfois si courte)

Soleil levé, c'est l'heure !

Me dirigeant d'un pas incertain vers le plus haut et rapproché bâtiment des alentours, toutes sortes de souvenirs et d'idées me reviennent en tête. Si seulement j'avais pu m'accorder plus de temps. Des si, des mais. Nous en prononçons et les écoutons beaucoup trop (mais si seulement).

Marche après marche, escalier après escalier. Je monte, je gravis et m'élève au plus haut palier...

C'est à cet étage, derrière cette porte au bout du corridor, que tout va se passer, ou devrais-je dire s'arrêter.

Tournant la poignée j'y pénètre...

Pourquoi devrais-tu partir ?
Partir, si loin !
Si distante et pourtant à ma vue.
À chaque lever de soleil.
Je te visite, t'accompagne,
Pourtant, tu ne le remarques jamais.
Je t'embrasse, te berce, comme tu le faisais,
Sans pour autant réussir à te reconforter.

Soulève les bras,
Soulève-les bien haut et serre-moi,
Serre fort !
Serre si fort que je ressente que tu es là,
Mais tu ne le peux.
Rends-moi un regard puis un sourire.
Pour qu'ainsi je sache que tu me vois,
Mais tu ne le peux.
Simplement, respire, tousse, fais tout ce que tu peux.
Pour que dès lors je sache que tu es toujours là,
Mais c'est en vain !
J'aurai tout fait et tout dit de mon mieux,
durant des jours et des nuits,
Pour que parmi nous et avec moi tu restes simplement là.

Pourquoi devrais-tu partir ?
Maintenant, c'est assez, cela suffit.
Suffit de jouer les hypocrites, le conteur d'histoires
Cela a suffi au désespoir.

En un acte,
Un simple geste,
J'abaisse et éteins l'interrupteur.
En un acte,
Un simple souffle,
Tu repars vers ce gouffre.

Au revoir et à dans longtemps, je t'aime.

D'un pas incertain à bas bruit et lentement je me retourne, sans même écouter mot de ce qui se dit entre chemises blanches. Je redescends, m'effondre, me retrouve sur terre, ne sachant pas quoi en penser comme si d'un voile tout se recouvrait. Les heures passent, défilent, s'enfuient les unes après les autres. Pourquoi ton image ne m'apporte plus de réconfort ? (Je pleure) Comment ta seule présence pouvait me réjouir ? (Je me rappelle) J'ai dû me résigner à te laisser aller, mais comment me convaincre de ce fait ?

Tout commença par un bonheur immaculé, se dirigeant amoureusement et confiant pour des vacances de rêve. Puis s'enchaînent des crissements de pneus, cris et stupeur, ce fut le garde-fou qui nous immobilisa. J'eus bien essayé de redémarrer le moteur maintes et maintes fois, mais en vain. C'est ainsi que les dés furent jetés, étant seuls sur l'autoroute, ce n'était que question de temps.

Avant que nous n'ayons pu terminer nos paroles, le poids lourd nous emboutit. Pourquoi ne t'ai-je pas laissé conduire ? Pourquoi ? Un arrêt, une halte, quelques futilités, un moment de plus et nous aurions simplement assisté à la scène. Un passé qui me rejoint du présent jusqu'au futur. (Quelle est son importance ?)

À la mémoire d'une amie

*João Il Dos Santos-Ferreira, 1^{er} cycle
CEA Notre-Dame-du-Désert, CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Céline Sirois, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

6. À l'ombre de la ville

Mon histoire commence par une nuit noire de février
Dans une famille pleine de contrariétés
Grandir à l'ombre de la ville ça n'a rien de marrant
Pour avancer ça prend du cran
Confronté à une réalité qui nous dépasse
La mortalité nous blesse et nous écrase
Dans un quartier où le crime et la mort riment
Notre enfance passe à la vitesse d'un film
Partout les gens sont avides de pouvoir
Faut vraiment le voir pour le croire
J'oublie le temps et je me laisse aller
Autour de moi, la rue est bondée
Dans les familles désœuvrées
Il y a souvent un enfant abandonné
Qui ne sait plus vers qui se tourner
Il choisit de sortir et d'explorer
Souhaitant découvrir le monde
Caché sur cette terre trop ronde
Sans limites et sans frontières
Pour la première fois, il a les yeux grands ouverts
On parlait souvent de moi
Parfois en bien souvent en mal
Mais je trouvais ça normal
Car ils ne savaient tout simplement pas
Qu'il n'y a rien de facile
Et combien survivre est difficile

À l'ombre de la ville, incapable de rester entre quatre murs
On partait à l'aventure
À l'ombre de la ville, on était des soldats
Révolutionnaires comme Che Guevara
À l'ombre de la ville, certains nous appelaient « Bandits »
Mais d'autres savaient qu'on était plus, aussi
À l'ombre de la ville, on était des hors-la-loi
On vivait comme des rois

À l'ombre de la ville, on se croyait invincibles
Mais le malheur nous a pris pour cible
Si on avait su, on aurait peut-être pu...
Éviter de perdre nos frères d'armes
De rendre les armes et laisser couler les larmes
À l'ombre de la ville...

Ma vie défile à l'ombre de la ville
J'ai l'impression de perdre le fil
La rue n'est peut-être pas aussi cruelle
Pour ceux qui habitent la ruelle
Parfait mélange entre bonheur et malheur
On se rapproche malgré nos peurs
Nous qui sommes traités en moins que rien
On s'entraide et on crée des liens
On parle de nos drames
Sans honte face à nos larmes
On s'unit sous une seule couleur
Oubliant tour à tour nos erreurs
Nous qui étions les abandonnés
Nous sommes devenus les révoltés
Emprisonnés dans le désir de se venger
Aveuglés par le besoin de vous faire payer
La haine a causé ma perte
J'ai compris trop tard ma plus grande défaite

À l'ombre de la ville, incapable de rester entre quatre murs
On partait à l'aventure
À l'ombre de la ville, on était des soldats
Révolutionnaires comme Che Guevara
À l'ombre de la ville, certains nous appelaient « Bandits »
Mais d'autres savaient qu'on était plus, aussi
À l'ombre de la ville, on était des hors-la-loi
On vivait comme des rois
À l'ombre de la ville, on se croyait invincibles
Mais le malheur nous a pris pour cible
Si on avait su, on aurait peut-être pu...
Éviter de perdre nos frères d'armes

De rendre les armes et laisser couler les larmes
À l'ombre de la ville...

À l'ombre de la ville je voudrais effacer le passé
Oublier et tout recommencer
J'ai fait des choix et j'ai perdu la foi
Ça explique aujourd'hui mon regard dur et froid
J'ai jamais prétendu être un ange
Mais toujours les temps changent
Le temps passe et je vieillis
J'ai payé chèrement le prix de ma folie
Ceux qui nous ont quittés vont toujours me manquer
Malheureusement c'est le destin, on ne peut rien y changer
Pour la vie marquée du souvenir de la rue
En honneur à ces chers disparus
J'oublierai jamais ce que j'ai vécu
Mais toujours j'ai survécu

J'ai choisi la vie que j'ai menée
Peu importe où ça m'a entraîné
Vient maintenant l'heure d'un nouveau départ
Tous les chemins mènent quelque part
J'ai encore la force d'avancer
Pour changer ou pour oublier ?
Des kilomètres vont bientôt me séparer
De cette ville qui m'a tout pris et tout donné
C'est un nouveau chapitre qui vient de commencer
Celui d'une histoire qui n'est pas terminée

À l'ombre de ma nouvelle ville, je peux tout recommencer
Ne rien oublier mais juste l'accepter
Je ne mentirais pas en vous disant
Que je suis riche et puissant
Je ne peux pas vous dire où je serai
Dans dix, quinze ou vingt ans ou ce que je ferai
Mais dans ma nouvelle rue
J'ai comme but
De faire sourire ceux qui pleurent

De faire rêver ceux qui ont peur
Pour leur faire réaliser
Qu'un jour il va être trop tard pour se réveiller
Je fais face à cet avenir incertain
En marchant sur cette route sans fin
Certains l'appellent la vie, d'autres la rue
Pour moi, elle sera un espoir inattendu
Je retire enfin mon masque de verre
Je me montre enfin à découvert
En criant à la terre entière qui je suis
Pour qu'à travers moi, personne n'oublie
Qu'on a toujours le choix, on est maître de notre vie...

*Marc-André Bronsard, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Nicole René, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

7. Immortel

Il marchait, les yeux rivés droit devant lui. Ses pas se succédaient. L'un après l'autre. Les épaules droites, la tête haute et le regard déterminé. Il marchait. Ni lentement, ni hâtivement. Certainement, il avait un but et rien ni personne n'allait l'empêcher d'atteindre cet objectif. Rien. Dans cette ville gigantesque, au milieu des flammes, au milieu de la destruction, il marchait.

Sur les nombreux trottoirs démolis, les gens fourmillaient. Ils allaient et venaient, de partout et vers nulle part. Dans toute la cité, les rues étaient bondées d'automobiles. Certaines en marche, d'autres arrêtées et les autres, le reste, étaient hors d'état et brûlaient, là, au beau milieu du trafic. Dans le monde régnait une ambiance de fin, et dans cette ville, la situation chaotique le démontrait à merveille. Les grands édifices, les si majestueuses corporations et les familles, nombreuses ou pas, s'effondraient. Tout s'effondrait.

Il marchait, fixant d'un œil inébranlable son objectif. Il marchait droit, empruntait un chemin étroit entre les « buildings » imposants sans même avoir la crainte qu'un de ceux-là s'effondre sur lui. Parfois, le sol tremblait. Pas lui. Sa confiance demeurait ferme. Pourtant, les bâtiments embrasés qui l'entouraient menaçaient réellement de tomber, de l'écraser... à tout instant. Tous ces instants, il n'avait pas peur. Il marchait.

À la sortie de la ruelle qu'il avait empruntée, un grand espace s'offrit à lui. L'homme avait l'embaras du choix des parcours à emprunter. Du ciment et du feu à perte de vue. Dans cette triste ville, des milliers de rues convergeant vers son unique but s'offraient à lui. Des millions de chemins. Les uns fissurés, et les autres, brûlants. Mais il choisissait toujours sans hésiter la voie qu'il savait être la plus sûre. Il avait la conviction qu'il atteindrait sa destination. Cette destination que personne ou très peu de gens connaissaient, allaient connaître. Il y allait d'un pas assuré.

De partout autour, la multitude, criante et pleurante, malade et souffrante, se faisait entendre. Elle était tout près et, peu à peu, elle se rapprochait. Provenant des milliards de routes brisées et à demi-ensevelies de débris de toutes natures, des myriades de gens abattus, inconsolables, anéantis, se ruaient sur lui, sur celui qui marchait. Ils l'imploraient du regard comme s'ils voulaient le suivre. Ceux qui étaient le plus près de lui agrippaient ses vêtements en poussant des cris de désespoir.

Les miséreux imploraient son aide, lui qui semblait se porter si bien et qui semblait savoir exactement où il allait dans cette ville qui tombait, ce monde enflammé, cette Terre de souffrances. Lui, il s'y portait plutôt bien. Il voulait de tout son cœur les aider. À son grand regret, tout ce qu'il pouvait faire, c'était leur donner quelques indications pour les aider à se sortir de cet infiniment grand labyrinthe de béton, de maladies et de tortures. Ce qu'il fit. La majorité jugea ses recommandations insensées et préféra ne plus lui porter tant d'attention. La masse retourna à ses sales problèmes sans plus se soucier de l'homme droit. Alors que les désespérés s'agitaient encore follement dans tous les sens comme des serpents ayant une

tête à chaque extrémité, l'inébranlable continuait son chemin. Son chemin étroit vers sa seule raison de marcher.

Il marchait, allait droit devant. Il ne prenait aucun détour. Maintenant, il s'élevait, tout droit vers le ciel infini, un temps infini. L'homme devenu soudainement léger comme l'air, sans même avoir perdu un seul kilo, flottait, allait rejoindre les Saints, là-haut. Soudain, les étoiles se mirent à tomber vers le désastre, vers la terre. Le ciel devint noir et rouge. Des nuages épais, de la fumée et du feu. D'en bas, on pouvait nettement voir la chaleur. Ses ondulations féroces nettoyaient le monde, le frottant de toutes leurs forces jusqu'à ce qu'il ne reste que du propre, que des cendres. Le monde tel qu'on le connaissait brûlait, s'éteignait...

L'élévation de l'immortel se poursuivait. D'où il était, ayant une vue d'ensemble de la face de la terre ardente, il pouvait voir qu'il n'était pas seul. Plusieurs milliers, avec lui, montaient, et montaient. Le diable pleurait. Ceux qui étaient restés au sol, cloués à cette ville, ce monde qui se consumait toujours plus, sanglotaient, pleuraient leur sort en se mordant les lèvres, détruits par le feu. Le diable riait. Ce n'est que plus tard, après leur perte, qu'ils allaient tous comprendre : pendant tout ce temps, ces minuscules années, l'immortel n'avait pas marché seul. Il avançait avec celui que tous, un par un, allaient rencontrer : l'Invisible. L'être qui, depuis le commencement, lui avait tendu la main. L'immortel avait tenu cette main tout au long de son périple au milieu de la mort et maintenant, il triomphait.

*Raphaël Asselin, 2^e cycle
CEA de Saint-Prospier, CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante : Diane Pouliot, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

8. La lumière

Je me réveille. Mes yeux sont toujours rivés au plafond. Je peux quand même ressentir une drôle d'ambiance. Drôle ? L'air est plutôt malsain, comme si des dizaines, des centaines, des milliers d'yeux me fixaient. Je suis pourtant seul, je crois... J'ai peur. Je me dis que je devrais refermer les yeux et attendre de m'endormir de nouveau. Non ! Insensé ! Si je fais comme s'ils n'étaient pas là, ils en profiteront pour... qui ça, « ils » ?

Je tourne enfin la tête, cherchant du regard la source de ma peur, mon indéniable peur. Ma chambre est vide. M'apercevant que je suis couché sur un mince matelas que je ne reconnais pas, je vois, dans le coin de ma chambre, une lampe. Je ne l'ai jamais vue de ma vie, celle-là. Elle est ancienne. Je le sais à l'allure de son pied. Ici, il y a elle, sa lumière, moi et cette ambiance détestable. Rien d'autre. Le lit confortable sur lequel je me suis couché la veille, mon bureau de travail, ma commode, ma télévision, mes décorations et toutes mes affaires ne sont plus. Ici, la lampe sans abat-jour m'observe, me regarde, mécontente.

Je demeure immobile pendant un éternel instant. Paralysé. Toutes sortes d'idées se bousculent dans ma tête. L'une d'entre elles se distingue des autres, me criant : « Cours ! Ne t'arrête pas de peur qu'ils te rattrapent ! » Mais qui sont-ils, « eux » ? Je suis seul avec cette lampe et je suis observé. Elle jette sa lumière sur moi et je sens qu'on peut bien lire la peur sur mon visage. J'ai peur. Ce sentiment est insoutenable.

C'est assez ! Sans compter jusqu'à un, je me lève et me mets à courir. Hors de ma chambre, l'invisible me poursuit. Je le sens clairement, malgré la noirceur qui m'entoure. Rapidement, je devine les escaliers qui mènent au rez-de-chaussée et je les descends deux par deux. La maison me semble vide. Elle est vide. Où donc est allée ma famille ? Pas le temps d'y réfléchir, je sors à toute vitesse.

Je suis maintenant dans la rue. Le ciel est noir comme les fenêtres des maisons qui m'entourent. Il n'y a personne dans la rue. Je suis seul. Ce qui était à mes trousses ne l'est plus, je crois... Je me sens plutôt hors de danger. Puis le ciel attire mon attention. Je ne puis regarder ailleurs. J'y vois apparaître ce qui me semble être une planète, puis une autre, et une autre... Des étoiles commencent à se distinguer nettement de leurs semblables. Des constellations font de même. Le ciel que je croyais si loin et si léger, il s'approche, il tombe vers moi. C'est lourd. Je vais mourir !

Tout devient noir. Ma famille a été enlevée et je suis resté. Ne se doutant de rien, le monde dort et moi, j'assiste à la fin, réveillé.

Tout devient clair. Cette lumière qui m'avait tant effrayé était là pour moi, pour éclairer ma voie. Dans ma chambre vide, ma vie vide, cette lumière était la seule chose qui devait être, la seule chose qui avait vraiment sa place. Mais moi, je l'avais fuie, cette lumière que je ne connaissais pas.

*Raphaël Asselin, 2^e cycle
CEA de Saint-Prospère, CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante : Diane Pouliot, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière*

9. Cycles scolaires

Lundi matin, le jour se lève. Bientôt dans les chaumières, une symphonie de réveille-matins pourra se faire entendre. Doucement, la cité s'éveille. Seul dans son lit, Math revient tranquillement du pays des rêves. Subitement, une main surgit, saisit le réveil puis le ferme. Ensuite, la petite routine matinale s'enchaîne. Café et rôties, avec comme toile de fond les infos du jour. S'ensuivent la valse de la salle de bain ainsi qu'un bref passage dans la chambre pour se vêtir et, normalement, c'est un départ. Mais ce matin-là, l'ambition n'est pas présente au poste. Donc, lorsque Math met le pied dans sa chambre et croise le regard insistant de son lit, il ne peut résister et se laisse convaincre d'abandonner le reste de sa routine et, assurément, une bonne partie de sa journée contre du temps dans les bras de Morphée.

Étrangement, le sommeil ne vient pas lui tenir compagnie. Découragé et quelque peu exaspéré de ne pas pouvoir rejoindre son vieil ami de toujours, le sommeil, il ouvre finalement les yeux et s'aperçoit qu'il n'est plus seul. En effet, dans un coin de sa chambre, un enfant, d'une allure étrangement familière, l'observe. « Qui es-tu, comment es-tu arrivé ici ? », l'apostrophe Math. Aucune réponse, puis, sans un mot, l'enfant s'approche et lui tend la main. Un peu incrédule et doutant énormément de la réalité de cette étrange apparition devant lui, Math saisit la main si amicalement offerte. Aussitôt, la pièce autour de lui se transforme, son lit prend la forme d'un pupitre, sa chambre devient classe. Il est de retour à la petite école. L'enfant, il le reconnaît, c'est lui en deuxième année. Il se revoit bambin, avide de connaissances, émerveillé par le monde qui l'entoure. Il se souvient qu'à cet âge, pour lui, l'école c'était un jeu, voire même son jeu favori. À cette idée, le monde vacille, l'univers de son enfance s'estompe et sa chambre est de retour. « Je me demande où j'ai bien pu perdre ce goût d'apprendre », dit-il. En formulant la question, la réponse vient d'elle-même, le secondaire...

C'est avec cette idée en tête que son esprit reprend son périple vers la contrée des songes et, juste au moment où il croit avoir enfin

retrouvé le sommeil, une voix l'interpelle et le ramène brutalement à la réalité. « Encore au lit ? Allez debout, tu vas être en retard », entend-il. Il ne reconnaît que trop facilement cette voix, ce ton et lorsque Math ouvre les yeux, il n'est nullement surpris du spectacle qui s'offre à lui. Sa mère est maintenant dans sa chambre et elle se démène comme un diable dans l'eau bénite juste pour le tirer du lit. « Ah ! Non, ce n'est pas vrai. Mon secondaire, je l'ai passé à dormir en classe et à tout faire pour y passer le moins de temps possible. Je n'ai vraiment pas envie de le revivre ce matin », rage-t-il. Puis, peu à peu, les souvenirs commencent à remonter doucement à la surface de sa mémoire. Il se souvient très bien de tous ses après-midi passés à traîner dans le parc pas loin de la polyvalente et de toutes les heures qu'il a perdues en étant endormi sur son bureau. Il prend conscience de tout le temps qu'il a gaspillé à rêver de liberté au lieu, justement, de se doter des outils pour la construire, cette « dite » liberté.

Donc, pour la troisième fois de la matinée, Math force son esprit à revenir sur les sentiers qui mènent tout droit au pays des rêves. Rien à faire, sa tête refuse d'obtempérer et, comble de malheur, elle se fait un devoir de lui imposer les images de sa vie postsecondaire. Il peut se voir abandonner l'école pour son premier emploi, il goûte de nouveau à l'euphorie connue lorsqu'il signa son premier bail. Ensuite, le portrait se complique un peu, le spectre de l'attente des jours de paye vient le hanter de nouveau. Son estomac se remémore très bien le souvenir de la faim des fins de mois. Il garde encore sur les lèvres le goût amer de la perte d'un emploi et il peut revivre, un à un, tous les refus essuyés, faute de « qualifications ». Alors, Math comprend qu'il n'a plus envie de vivre de la sorte et il comprend également que le fait de se lever le matin n'est pas un prix trop cher payé pour avoir une chance de se munir d'un futur un peu plus rose. C'est ainsi qu'il décide de se lever et, finalement, de se rendre à ses cours, et ce, même s'il va être en retard.

La routine reprend donc son cours, mais cette fois, de façon un peu plus précipitée qu'à son habitude.

Une fois tous les petits rituels matinaux accomplis, Math s'apprête à quitter la maison pour prendre la route de l'école. Il enfile

son manteau, prend son sac, ferme la porte. Rendu à l'extérieur, il s'arrête quelques instants, se ferme les yeux et savoure la douce brise qui souffle sur cette splendide journée. Lorsqu'il ouvre les paupières, Math est une fois de plus de retour dans son lit. Aussitôt, une alarme stridente se fait entendre, c'est son réveil qui hurle à tue-tête. Lentement, en s'éveillant pour de vrai, cette fois-ci, il comprend que depuis le début, toute cette mise en scène n'était en fait qu'un rêve qui, pour un court moment, s'est substitué à la réalité. Math ne sut jamais si ce rêve était dû au hasard ou bien si c'était un message que son subconscient voulait lui transmettre. Mais chose certaine, c'est que depuis ce jour, notre protagoniste n'a plus jamais manqué un seul jour de classe.

Mathieu Pelletier, 2^e cycle

CEA Louis-Joliet, CS de la Capitale

Enseignante : Caroline Sheinck, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec

10. Carpe diem

« Mets à profit le jour présent. »

Le châtiment d'être séparé de ceux qu'on aime est la pire torture qui existe. Même le plus démoniaque des êtres humains ne peut y survivre, car, dans chaque homme, il y a de la bonté, et cette parcelle de lumière, aussi petite soit-elle, réclame le besoin d'aimer et d'être aimé. Aussi malfaisant puisse-t-il être, il y a une part de lui qui souffre du mal d'aimer.

Sans trop savoir pourquoi, il hait presque tout de la vie, mais, lorsqu'il se trouve isolé des êtres qu'il aime, il devient aussi vulnérable qu'un nouveau-né. Il réalise à ce moment qu'il doit rester concentré sur cet éclat de lumière qui est vital. Malgré tout le tort qu'un individu est capable de causer, il ne peut pas ne pas aimer. S'il n'y avait pas ce rayon de lumière dans nos vies, ce serait le néant. Dans l'obscurité totale, il n'y a aucun espoir, aucune fleur ne peut s'épanouir. Si l'homme reste trop longtemps dans les ténèbres, il

devient aveugle et, si jamais l'étincelle refait surface, il n'aura plus les yeux nécessaires pour la percevoir de nouveau. D'où l'enjeu majeur de garder les yeux fixés sur cette lumière comme celle d'un phare qui nous guide pendant la tempête. Comme le châtiment, elle ne dure pas éternellement, c'est ce qui m'aide à garder espoir.

Je me démène pour garder la tête hors de l'eau dans une épreuve que j'essaie de surmonter seul pour le moment, sans bouée de sauvetage. À chaque gorgée d'eau que j'ingurgite, je perds un peu plus mon souffle, mais je ne céderai pas parce qu'après chaque brasse que je franchis, chaque tasse que j'avale, j'aperçois la lumière au loin. Si je ne lutte pas, je sombrerai telle une épave. Je sais que les proches que je chéris m'attendent : là est ma motivation.

Je dois combattre les courants et les vents de ce déferlement pour en ressortir plus grand que jamais et rendre hommage à cet amour qui m'est inconditionnellement dédié. Chaque fois que je sens mes forces s'épuiser, je me concentre encore plus sur cette clarté si douce, si enivrante. Je m'évade en elle, seule joie, seul espoir qu'il me reste. Aspiration si profonde qu'elle me donne l'élan de vie pour continuer à me battre contre cette calamité. Elle qui me plonge dans l'inconnu, une noirceur remplie d'imprévis, de critiques et de mépris. Chaque fois que je réussis à émerger de l'obscurité pour m'enivrer du souffle d'espoir que me procure cette lumière, je me sens vivre malgré toutes ces adversités qui me dévorent de l'intérieur.

J'espère de tout mon cœur que quelqu'un me lancera une bouée pour m'empêcher de dériver et me guider vers ma destinée. Moi qui ai pour destination le phare où sont abrités les êtres aimés dont j'ai été séparé. Ces personnes qui entretiennent de leur amour la lumière du phare qui, à son tour, maintient mon espoir.

Moi, jadis, j'étais perdu sans même le savoir, jusqu'au jour où je fus détaché physiquement de ceux que j'aime le plus. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'étais égaré. J'ai découvert aussi que je n'avais pas seulement un côté destructeur : que ma vie réclamait l'affection et la lumière. Je me rendis compte que c'est cet amour qui me maintient en vie, car, sans amour, à quoi bon vivre.

Pendant toutes ces années où j'étais intoxiqué, j'avais le mal de vivre, j'avais envie de mourir et maintenant que la sobriété m'a ouvert les yeux, j'ai découvert un mal encore pire : la conscience...

Je croyais qu'en redevenant sobre, tout se réglerait, mais ce n'est pas le cas, ce n'est pas si simple. Maintenant que je suis sobre, je sens mes idées et mes sentiments me submerger sans que je sois capable de les maîtriser. Je redécouvre des émotions que j'avais longtemps refoulées et je ne sais pas comment les gérer. Conscient, mais tellement mêlé... L'incertitude est un supplice pour celui qui renaît et qui doit réapprendre à vivre.

C'est par ignorance que, dans bien des cas, nous blessons les autres ; le plus souvent, ce sont les gens qu'on aime. Par aveuglement. Maintenant que j'en suis conscient, il est trop tard, le mal est fait. Cette maladie de l'égoïsme et toutes mes dépendances ont brisé plus d'une vie. Peu importe le cheminement que j'aurai fait, je sais désormais qu'ils devront vivre avec ces plaies ouvertes qui ne guériront peut-être jamais.

Après cette prise de conscience, j'ai le devoir de travailler sur moi-même pour me sauver des abîmes dans lesquels je me suis enfoncé si profondément année après année.

Je crois aujourd'hui que seuls le temps et la bonne volonté pourront arranger les choses. L'évolution d'un être humain se poursuit tout au long de sa vie. À lui de faire les efforts nécessaires pour avancer. Et de s'ancrer fermement à l'espoir.

*Djino Dufresne, 1^{er} cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignant : Jacques Lambert, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

11. Travail de bureau

Assise à mon bureau, les mots ne venaient pas. Regardant la feuille dans le blanc des lignes, je lui présentai mon stylo, espérant lui faire cracher les mots qui restaient coincés dans la trame. J'aurais bien aimé trouver une histoire joliment tournée à vous raconter. Baillant aux corneilles qui s'empressaient de le crier sur tous les toits, je me suis endormie. J'ai fait un songe dont voici le récit.

Peu à peu, je tombai dans les bras douillets de Morphée. Une activité intense se mit en branle sur mon bureau. « Est-ce qu'elle est bien endormie ? Mettons-nous au travail ! » dit la gomme pressée d'effacer les plis soucieux de mon front qui n'avait pas trouvé l'inspiration. Le trombone qui arriva en fanfare rameuta les troupes. Marqueurs en rang d'oignons, surligneur à tête de cochon, un bouillon de brouillons, ils étaient dans le jus. Tous jetèrent leurs idées en macédoine et mirent leur grain de sel pour me mijoter une histoire relevée.

Pendant que le crayon faisait mine de s'esquiver, la règle arriva pour faire la loi et mettre tout ce beau monde au pas. Elle chargea l'ordinateur de mettre son écran en veille et de superviser tout ça. La feuille, froissée d'être mise de côté, se replia. Toujours prêt à réparer une bévue, le liquide correcteur, faute de mieux, réussit à la défroisser en sortant de son pot pour la chatouiller. Il lui avait fait passer l'envie de faire le grand plongeon jusque dans la corbeille à papier. Encré dans ses bonnes habitudes, le stylo nous fit un premier jet. Le clavier sourit de toutes ses touches ; ils étaient bien partis.

L'esprit aiguisé du taille-crayon lui fit dire qu'il était temps de faire une pause. La souris, qui heureusement est attachée, car elle aime bien marauder, fit une balade, histoire de se dégourdir la roulette. Le coffre à crayons ramassa tout le monde ; la calculatrice contait une histoire. Tous, mises à part deux lettres qui se gonflaient la facture comme on se crêpe le chignon, se dirent ravis de ce récit.

L'équerre fit le tour, s'assurant que chacun était bien à sa place et prit un siège, le dos bien droit, fidèle à son 90°. Ça faisait du bien de se reposer.

Jusqu'alors, personne n'avait fait cas du café, désormais froid, qui traînait par là. Ainsi donc, le café, devenu amer de n'avoir pas su me garder éveillée, se répandit d'indignation sur le brouillon. Le taille-crayon en perdit ses copeaux, les épingles se montèrent la tête ; avec le café, les choses devenaient corsées ! Les mots, qui s'agençaient si bien, en voyant le café avancer, prirent la clef des champs. Tout était à recommencer ! Tant bien que mal, on ramena une à une les 26 lettres de l'alphabet. On eut, par contre, beaucoup plus de mal à retrouver les accents qui, apeurés, étaient montés dans les aigus et s'étaient réfugiés avec la ponctuation sous un tas de crayons. Peu à peu, ils se laissèrent apprivoiser par le stylo qui décida de faire un trait sur le passé. Le classeur claqua, autoritaire, et décréta que le dossier était clos. Étant au fait que les aiguilles tournaient, le cadran souligna qu'il était peut-être temps de s'y remettre. On se recomposa pour composer de nouveau.

Puis, vint le temps où le joli petit brouillon était devenu un grand et élégant texte. Ne restait qu'à polir le tout ; c'était l'heure de la correction. La brocheuse agrafa le dictionnaire par le coin de la couverture, sachant qu'il était rigide et lui dit : « N'est-il pas temps pour toi de parcourir ce texte pour déceler les fautes qui pourraient sournoisement s'y cacher ? ». Le dictionnaire lui rétorqua : « Tu me voles les mots de la page ! ».

Voilà ! Tout est terminé. La reliure du magazine voisin en bavait d'envie. Elle aurait voulu, elle aussi, serrer dans ses bras un si beau récit. Le calendrier se fit un « X » en plein aujourd'hui pour marquer la date. « C'est fait, on peut tourner la page », dit le livre. Le poinçon déversa une pluie de confettis, le cœur en fête, pendant que les mouchoirs en pleuraient de joie.

Sur ce, je m'éveillai, la tête pleine d'idées pour une histoire à raconter. Mais je me suis rendu compte qu'on travaillait très fort au bureau, même une fois endormie. Ils m'avaient concocté toute une épopée, qu'un jour je vous raconterai.

*Kim Danis, Préparation aux études postsecondaires
CEA Notre-Dame-du-Désert, CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Céline Sirois, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

12. Sentiment, un amour impossible ou réel

Tout comme la couleur du ciel
Et la douce brise du vent d'hiver,
La neige qui tombe sur mon visage
Se transforme en eau pour finir
Dans mon cou.

La blancheur de la neige me fait penser à
Des draps de satin et sa froideur me donne
Des frissons dans le bas du dos.
Qu'elle est douce chaque fois que je lève la tête pour regarder
La neige tomber, je ferme les yeux, je pense à ton visage d'ange.

Quand la neige fond, c'est le printemps qui arrive,
Je sais que maintenant mon cœur est rendu à toi.
Tu le remplis de joie et ton sourire me réchauffe le cœur
Comme un bon chocolat chaud.

Chaque soir quand je m'endors, je rêve d'être près de toi.
Ça serait comme à l'automne lorsque les arbres
Perdent leurs feuilles pour revenir l'année suivante.
Je pourrais entendre les oiseaux chanter leur chanson
De l'amour pour nous deux.

Je vois ma vie à tes côtés, dans tes bras et coucher ma tête
Sur ton torse pour entendre les battements de ton cœur,
Ta main en train de caresser mes cheveux.
Et je m'endors contre ton corps en écoutant un film en amoureux.

Je rêve de souffler des mots doux dans
Ton oreille et de t'embrasser passionnément.
Mon cœur brûle d'amour pour toi et tu le fais battre tellement vite.
Je commence à voir notre vie future et personne ne pourra nous
séparer quoi qu'il arrive.
C'est toi seul qui occupes mes pensées et
ma vision de faire les choses.

Je serai toujours avec toi. Je pourrais remonter le temps si j'en étais
capable.
J'aurais tellement aimé te connaître avant, car mon cœur et
Mon esprit t'appartiennent. Je t'aime tellement.
Tu es la deuxième moitié de mon cœur et
chaque fois que je te parle,
J'ai des papillons dans le ventre.
Autour de moi, ça devient noir, je ne vois que toi.
Je suis sûre que tu me trouves bizarre, mais je n'ai jamais ressenti
Un amour ou même un sentiment si profond,
si fort pour qui que ce soit.
Nous avons juste une vie et je veux la passer avec toi.

Tu m'as redonné confiance en moi-même.
J'aimerais être la fille qui volera ton cœur et ensemble,
Nous ouvrirons la porte du bonheur, main dans la main
Et les yeux dans les yeux, d'un seul regard,
Je te prouverais tous mes sentiments, car tu es l'homme de ma vie.

Ça prendra le temps qu'il faudra pour être enfin réunis, mais mon cœur
T'appartient depuis la première fois où je t'ai parlé.
Mon cœur s'est mis à battre tellement fort.
Je suis devenue rouge et les yeux remplis d'étoiles.
On aurait dit la voûte céleste parcourue d'étoiles filantes.

Malheureusement, tu es si loin de moi
que mon cœur ne va pas tenir.
Mais un jour, très bientôt, j'espère te voir et
te prendre dans mes bras.
Je viendrai vivre avec toi si possible.
Et si ça marche toujours entre toi et moi,
je serai à tes côtés pour l'éternité.
Je t'aime à la folie mon magnifique amour de ma vie.

*Alexandra Guertin, Alphabétisation
CEA des Maskoutains, CS de Saint-Hyacinthe
Enseignantes : Nancy Béland et Marie-Claude Richard,
Syndicat de l'enseignement de Val-Maska*

13. Le syndrome du « mongolisme »

Lorsque Yavik est venu au monde, il y a eu un très gros orage. Pépé pense que cela a sûrement fait disjoncter un appareil à la maternité et que c'est pour ça que Yavik n'est pas comme les autres. Mémé a une autre théorie : elle dit que maman n'a pas bien mangé quand elle était enceinte. Moi je n'avais que quatre ans quand il est arrivé et lorsque j'ai vu sa grosse tête émerger des cuisses de maman, j'ai été un peu déçue. J'avais apporté mes plus belles voitures et je croyais qu'on allait se mettre à jouer tout de suite. Papa a trouvé que j'étais trop bruyante et m'a amenée dans la salle d'attente. C'est à partir de ce jour qu'on a arrêté de s'occuper de moi.

Yavik, il a un truc qui cloche. À cinq ans, il a toujours sa grosse tête et il bave sans arrêt. Ses yeux sont bridés comme ceux d'un Chinois sauf qu'il n'est pas Chinois. Le problème de Yavik, c'est qu'on ne peut pas le laisser tout seul et qu'il faut continuellement s'en occuper. À cause de lui, on ne peut plus partir en vacances parce que c'est trop compliqué. De toute façon, je préfère qu'on reste à la maison, car je n'aime pas trop être vue avec Yavik qui se fait remarquer à tout coup. Quand on sort, il est tellement content qu'il se met à crier et à baver partout. Maman n'a pas l'air gênée du tout... je trouve ça bizarre. Elle passe son temps à lui essuyer la bouche. Si, moi, je me mettais à baver partout, je prendrais une bonne taloche, ça, c'est sûr ! Mais, comme c'est Yavik, on ne lui dit rien.

Pourtant, moi je connais bien Yavik et je peux vous dire que ce n'est pas un ange. Il a même un sale caractère : quel mauvais perdant ! Ça ne le dérange pas de me balancer ses jouets en pleine figure. Parfois, il se met à crier pour attirer l'attention de maman et pour que je me fasse engueuler. Il est malin, Yavik. Il n'est pas si « mongolien » que ça...

Dans la famille, il n'y a que Mémé qui me comprend. Elle dit toujours que maman aurait dû le placer dans un hôpital pour « mongoliens » au lieu de le garder à la maison. Mémé est d'accord pour reconnaître qu'on ne s'occupe pas assez de moi.

À l'école, je suis obligée de me battre à cause de Yavik. Je n'aime pas quand on insulte mon frère ou ma mère. Alors, je tape, mords et griffe. Mon père ne comprend pas et ça le met en colère d'apprendre que je me suis battue.

Il y a une chose qui s'est passée dont je ne suis pas très fière. Heureusement que maman n'est pas au courant ! À l'école, il y a un grand du secondaire 3 qui s'appelle Carmelo, alias Dark Snake. Une vraie brute ! Un « taxeur » ! Le plus redoutable ! Pour devenir son amie, je lui ai promis que je lui montrerais Yavik. Comme il n'avait jamais vu de « mongolien », il a tout de suite été intéressé.

Un jour, pendant que maman était absente, Carmelo est venu à la maison avec deux de ses copains. Quand ils ont vu Yavik, ils ont rigolé et se sont moqués de lui en faisant des bruits de singe. Lui, il jouait avec ses voitures et quand il a vu qu'on s'intéressait à lui, il est devenu tout excité. À un moment, un des amis de Carmelo a dit que ce serait drôle de lui faire manger du papier pour voir ce qui se passerait. Moi, je ne voulais pas, mais je n'ai rien osé dire. Comme ils insistaient, je suis allée chercher du papier dans le bureau de papa. Carmelo a saisi Yavik par les bras et l'a maintenu par terre pendant que les deux autres lui enfonçaient le papier dans la bouche. Quand il a été plaqué au sol, il n'a plus crié à cause du papier, mais je voyais bien dans ses yeux pleins de larmes qu'il me regardait. J'ai tourné la tête, car ça me faisait un peu de peine. Alors, j'ai crié : « C'est la voiture de ma mère ! » Ils m'ont crue et ont décampé tout de suite.

J'ai relevé mon frère et j'ai essuyé son visage. Il avait la figure toute barbouillée de larmes et il hoquetait sans pouvoir s'arrêter. Alors, je l'ai pris dans mes bras et je l'ai bercé comme j'avais vu maman le faire tant de fois. Il a mis ses bras autour de mon cou et il a fini par se calmer au bout d'un moment.

Depuis cette histoire, je ne traite plus Yavik de la même façon. C'est pour ça que je le défends à l'école. Même s'il est mongolien et qu'il a mauvais caractère, c'est quand même mon frère. Il me fait encore un peu honte quand on sort. Il y a des moments où je suis d'accord avec Mémé, peut-être serait-il mieux dans un hôpital

pour « mongoliens ». Peut-être se ferait-il des amis et, ainsi, maman m'oublierait moins. Parfois, Yavik me regarde étrangement comme s'il comprenait tout ce qui se passe dans ma tête.

Je crois qu'il n'est pas si « mongolien » que ça...

Nancy Pimparé, 2^e cycle

CEA l'Escalé, CS des Appalaches

Enseignante : Patricia Dostie, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante

14. Petit pinson

Juste pour toi « Petit pinson »,
Tu sais, je ne suis pas parfaite.

Ne m'en veux pas
Si je ne suis pas toujours parfaite
Tu sais parfois
La vie nous passe en test
Pour mieux comprendre
Qui on est, où on va...
Alors quelquefois
Faut savoir rester là
Juste prendre le temps
De savoir ce que l'on aime vraiment
Ce qui nous plaît, ce que l'on veut, et simplement
Y croire vraiment
Savoir que nous aussi, on vaut autant
Il faut faire les pas dans cette direction
Être persévérant
Parce que la vie est aussi belle que tu l'imagines
Tel un jeu d'enfant
Entreprends tes rêves... ils sont ta vie...
Agis

Cette vie nous impose
Des circonstances parfois dérangeantes
Avec lesquelles nous devons agir ou réagir
Au meilleur de nos connaissances
Sans naïveté, peu d'innocence
Malgré l'ignorance
Du degré des répercussions qui s'ensuivent
Il est préférable de s'instruire et de poursuivre
Car l'ignorance coûte cher

J'avais 16 ans, lorsque j'ai décroché
Seulement 16 ans
J'étais encore une enfant
Désorientée
À mon actif une douleur immense
Une incompréhension totale
Même palpable
Une perte si grande
Que personne ne voulait entendre
Mon manque errait
Dans mon petit corps de grande enfant...
Je voulais peut-être bien ne rien entendre
Je voulais qu'on m'aime, qu'on croie en moi,
qu'on me fasse confiance...

Ainsi j'aurais pu en faire autant
L'encouragement était disparu depuis déjà longtemps
Lorsque les cendres de papa furent transvidées
Dans l'urne au-dessus du foyer
J'avais perdu mon pôle de tout espoir
J'accumulais une frustration malsaine
Dans la misère, la pauvreté, un cauchemar éveillé
Je passe mon tour, je ne veux pas de pitié
Je veux juste de l'amour

Ne m'en veux pas si je n'ai pas été parfaite
On frappe des murs
On se relève
On veut y croire
Dans l'espérance que quelqu'un change notre sort
Naïvement on veut y croire

Le chemin s'est avéré plus ardu que je l'avais pensé
Je savais qu'il y avait des organismes
Prêts à m'aider
Me subventionner avec toute ma volonté
Monoparentale
Aux cicatrices douloureuses et indélébiles
Sans scolarité
J'étais pour eux bien rémunérée
Alors, ils m'ont suggéré de continuer seule
Je voulais améliorer ma situation
Ils ne m'ont pas prise en considération
Je voulais qu'on me comprenne...
Et surtout ne pas déranger
Faire ma place sans abuser
Être écoutée et respectée

Au quart de siècle
Je me suis affirmée
Après thérapie, rétrospection, et consultations
Les yeux ouverts
J'ai décidé d'avancer
Au risque de déplaire
J'ai réalisé
Que ma confiance en moi et en la vie
Me permettrait de relever tous les défis
Mon sort était entre mes mains
Mes réussites et mes échecs
Ont fait ce que je suis

Je suis forte et ma réussite m'appartient
L'impossible existe pour ceux qui n'osent pas y croire
Ce n'est pas toi, ce n'est pas moi
Ce n'est pas notre chemin
Fais les efforts
Tu vaux ton pesant d'or
Tu récolteras ta victoire

Entoure-toi de gens qui sont bons
C'est trop facile de se laisser submerger par l'illusion
Trouve ta raison
Il y toujours des solutions
Prends ta vie en main
Et sois fière de ce que tu deviens
Parce que dans la vie rien n'est acquis
Pour obtenir, maintenir et accomplir
Tous tes désirs
Il faut les alimenter avec ferveur et plaisir

Finalement, pour tous ceux qui doutent de toi
De tes performances, de tes petites victoires...
Ignore-les
Parce qu'eux n'osent pas y croire...
Ils tentent de te persuader du contraire
Prouve-leur qu'ils ont tort et surtout
Crois en toi

J'ai appris que je ne suis pas parfaite...
Mais j'ai compris que dans le fond
Je suis parfaite dans mon imperfection
Je suis pleine d'ambition
Et je crois en mes réalisations
Parce qu'elles ont plus de saveur
Quand elles sont obtenues avec ardeur !

La vie est belle « Petit pinson »
Alimente tes rêves,
Ne perds pas la leçon,
Il y a toujours des solutions.

Maman qui t'aime et qui croit en tes réalisations !

*Marie-Ève Brisebois, 2^e cycle
CEA Antoine-Brossard, CS Marie-Victorin
Enseignante : France Lévesque, Syndicat de l'enseignement de Champlain*

15. Fausse identité

C'était une nuit glaciale à la voûte étoilée. On pouvait admirer la Petite Ourse scintillante et si mystérieuse à travers le croissant de la lune. Le verglas avait fait place à une neige abondante et à un vent violent. Je voyais le vent tordre les arbres et mordre mon visage. C'était une douleur plus qu'inconfortable. J'avais l'impression de me faire gruger les joues. Je continuai à marcher dans cette mer ondulante où les lumières des lampadaires m'aveuglaient. J'avais encore, incrustée sur mon manteau de poil, l'odeur alléchante du méchoui du restaurant d'où je venais de sortir. J'entendais des voitures klaxonner en écho sur l'autoroute à quatre voies qui convergeait vers la ville.

Au même moment, j'aperçus un corps installé de tout son long dans la neige épaisse. Il y avait du sang qui imbibait encore le corps. Mon cœur se glaça. Je m'avançai pour voir qui ça pouvait bien être. Lorsque je vis ce corps inerte sur la neige blanche, mon cœur se serra à la vue de ce visage dont je connaissais chaque détail. Des larmes glissèrent sur mes joues rouges qui ne sentaient plus rien. Je sentis mes jambes se dérober sous moi et crus bien m'évanouir. J'avais des palpitations au cœur et crus un moment que tout mon univers venait de s'effondrer. En voyant cet homme, cet amour, ma douce moitié, ma raison de vivre, mon corps voulut se détacher de

mon âme. Et tout ceci à peine à quelques rues de ma maison. Je repris mes esprits. Enfin le croyais-je. Je sentis une rage indescriptible entrer en moi et qui prit la place de ma peine.

Je m'empressai de composer le 911. À la suite de mon appel téléphonique, une voiture de police arriva toutes sirènes hurlantes suivie d'une ambulance. Tout se déroula si vite que mon esprit n'arrivait plus à fonctionner normalement. Allais-je me réveiller de ce cauchemar ? On me demanda de les suivre au poste et de leur expliquer où j'étais au moment du crime. Quelle heure était-il ? Qu'est-ce que je faisais ? J'avais l'impression d'être attaquée. Je n'avais pas besoin de ça cette nuit-là, mais plutôt d'une famille pour me reconforter. Cependant, on me considéra comme une accusée. Pourquoi ce n'était pas une personne quelconque qui l'avait découvert ? Pourquoi il fallait que ce soit moi ? Finalement, me voyant toute perturbée, on me donna congé. On me dit de me tenir disponible en tout temps. Plus tard, un enquêteur me fit de plates excuses en me disant que tout ceci n'était qu'un bête accident de la route, causé par un chauffard. N'étant pas satisfaite de cette réponse, je décidai de faire ma propre enquête.

Le lendemain matin, essayant de remettre mes esprits en place, je décidai de partir à la recherche d'indices, je sortis de chez moi et franchis le lieu de l'accident qui menait au travail de mon amoureux. Je vis que les policiers avaient bien fait leur nettoyage, car il n'y avait plus de corps et la neige avait repris toute sa blancheur.

Arrivée à la bâtisse où travaillait mon mari, je me rendis au rez-de-chaussée, là où était son bureau. Ses collègues de travail me regardèrent bizarrement. J'essayai de leur demander où était mon mari la veille et quel « job » il devait faire, mais la seule réponse qu'ils me firent fut : « Nous ne savons pas, nous étions au travail nous aussi. » J'allai fouiller dans son bureau pour voir si je trouverais des informations sur les livraisons. Puis soudain, effectivement, je vis l'heure du moment de l'accident sur un document. Il avait donc été frappé par une voiture durant sa livraison. Les policiers avaient raison. Je crus que j'avais vraiment besoin de repos. Je retournai à la maison, car j'étais devenue hystérique depuis sa mort et je n'avais pas

beaucoup dormi. J'aimais trop mon mari et je voulais trouver un coupable pour qu'il paie ma peine.

Finalement revenue à la maison, je me préparai pour aller me coucher. Il n'était que trois heures et quinze de l'après-midi, mais tout ce que je voulais c'était dormir. Avant de me coucher, j'aperçus sur mon répondeur une lumière clignotante rouge qui m'avertit qu'il y avait un message. J'appuyai donc sur la touche « écouter le message ». Puis, en entendant le message, mon souffle se coupa. C'était la même voix que celle de mon mari.

« Bonjour mon amour ! C'est Christopher. Je sais qu'il est une heure de l'après-midi et que tu es au travail, mais je voulais te dire que je ne serai pas là, car je suis chez ma grand-mère. Elle est malade, alors je viendrai juste demain. Ah ! Oui ! J'oubliais. Ne t'inquiète pas. Jacob, mon jumeau, travaille à ma place pendant les trois jours de mon absence. Donc, je ne perdrai pas mon boulot. Bisou, mon trésor. Je t'aime fort et je pense à toi. »

Je restai éberluée, complètement abasourdie par ce que je venais d'entendre. Cet homme que je croyais connaître avait un jumeau ? Que pouvait-il me cacher encore, cet homme que je croyais connaître parfaitement ?

Cynthia Delisle-Martin, 2^e cycle

CEA L'Envol, CS des Samares

Enseignant : Philippe Dufour, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière

16. Une bouteille à la mer

Y'a un trou, un silence
Nos mots se distancent
La mer nous éloigne
Je te posterai notre amitié
Sur la plus belle feuille de papier
Tu la liras sans doute
Je ne serai plus là
Es-tu prêt pour ce grand voyage ?
Y'aura bien des surprises
Laisse ton orgueil dans ta valise

La lumière brillera toujours
Pour te ramener au port
Si tu te sens délaissé
Sache qu'ici bien des gens t'ont aimé
Oublie ces orages
Ailleurs, les ouragans sont comme la pluie

Pourquoi changer son pays ?
Regarde le timbre postal
Souviens-toi d'où tu viens
Le bonheur n'est pas un paysage
Plutôt les gens avec qui tu le partages

Je déposerai une bouteille dans la mer
Avec ces mots pour message
Ton prénom gravé dans le verre
Le vent et les vagues porteront ma prière
Je serai le gardien d'une tour
Pour seul espoir, ton retour

*Patrick Cyr, Intégration socioprofessionnelle
CEA André-Morrissette, CS des Bois-Francis*

Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis

17. Amour Perdu

Tu étais ma lumière du jour
Mon espoir, ma vie
Mon unique amour
Depuis que tu es parti
Je ne suis plus qu'une moitié, une demie
Un tout dont il manque une partie

On a beau me certifier
Que plus jamais je ne t'aurai
Au fond de moi
Je ne peux vouloir, ne peux croire
Que se termine comme cela notre histoire

Entre l'amitié et la peine
L'amour et la haine
Mon cœur balance
De plus rien je ne suis certaine
À part d'une chose, que je t'aime

*Gabrielle D'Arcy, Intégration socioprofessionnelle
CEA André-Morrissette, CS des Bois-Francs
Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francs*

18. Histoire mal commencée

Aujourd'hui tu es peinée
À force de trop aimer
Un gars déjà engagé
Qui jure de t'aimer
Sans oser foncer

Il a sa petite famille
Mais surtout une petite fille
Qu'il ne veut pas quitter
Pourtant, vous vous détruisez

À travers cette histoire mal commencée
À travers cet amour déjà terminé
Tu as envie de pleurer
Mais tu te retiens
Et fais voir de rien

Moi, je sais que malgré cet air
Tu étouffes dans cette atmosphère
Qui te retient prisonnière

Tu n'as plus goût à cette vie
Qui ne te cause que des ennuis
Mais moi je te dis
Continue, je suis là mon amie

Et je saurai t'écouter
Lorsque ton cœur voudra se vider
Lorsque ta tête voudra effacer
Cette passion déchirée
Parle-moi, confie-toi
Et je serai là

*Suzanne Roy, Insertion socioprofessionnelle
CEA André-Morissette, CS des Bois-Francis
Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis*

19. Mon héroïne

C'était une belle fin d'après-midi de l'été 1992. Mes parents, ma sœur Sylvie et moi étions attablés en train de souper. Tout d'un coup, nous avons entendu un boum ! Puis, Sylvio, mon beau-frère, entra dans la maison avec cette expression d'horreur que je n'oublierai jamais. Il a dit : « Madame Roy, vite, Mylène est morte ! »

Mon père se leva, poussa la table, mes parents et Sylvie partirent en courant dans l'autre partie du duplex où Mylène et Sylvio habitaient. J'étais en arrière. Je marchais lentement, car j'avais peur de voir. J'ouvris la porte et je vis mon père à genoux, près de Mylène. Il a dit à très haute voix : « Mylène. Mylène. M'entends-tu ? »

Ma mère cria à Sylvie : « Appelle une ambulance. » Je vis Mylène couchée par terre qui gémissait. Tout ce temps, je suis restée accoudée au cadre de porte. Puis, Sylvie sortit pour attendre l'ambulance et je fis de même.

À l'hôpital, les docteurs nous ont appris que Mylène avait eu de grosses convulsions. Pourtant, elle n'en avait jamais fait pendant ses 18 ans de vie. Mes parents, ma sœur, Sylvio et moi étions bouleversés. Au cours des semaines qui suivirent, Mylène passa une série de tests.

Quelques semaines après l'incident, je revenais de l'école, comme je tournais le coin de ma rue, j'aperçus beaucoup de voitures stationnées devant chez moi. Dans ma tête de huit ans, j'ai réalisé que quelque chose de bizarre se passait. J'ai tout de suite pensé à Mylène.

Je courus jusque chez nous, et j'entrai. Je vis toute ma famille, tantes et cousines, qui pleuraient. Je regardai ma mère. Elle me dit : « C'est le cancer, Stéphanie. Son médecin a confirmé que Mylène a une tumeur maligne au cerveau. »

Cette nouvelle explosa telle une bombe dans ma tête et dans mon cœur. La seule chose que j'ai comprise est le mot tumeur (Tu meurs !). Je suis allée voir ma belle grande sœur, que j'aimais tant ! Elle avait toujours ses beaux cheveux longs, frisés. Elle était toujours belle et joviale, mais elle avait le teint terne, les yeux rouges et bouffis. Elle me serra dans ses bras et me dit : « Ne t'inquiète pas petite sœur, je vais me battre. »

Quelques semaines plus tard, Mylène et Sylvio apprirent que Mylène attendait un enfant. Elle ne pouvait pas subir de traitement à cause de sa grossesse. Neuf mois plus tard, en août 1993, ma nièce Mélina vint au monde en parfaite santé, un véritable petit rayon de soleil pour toute notre famille.

Alors que Mélina avait à peine quelques mois, Mylène dut subir une radiothérapie puis de la chimiothérapie. Par la suite, elle connut une période de rémission de sept ans.

Puis Mylène a recommencé à avoir des convulsions, mais cette fois-ci, elle avait de gros spasmes dans son bras droit. Elle fut hospitalisée à nouveau, car cette tumeur était de retour. Cette fois-ci, elle dut se faire opérer et a eu recours à la chimiothérapie pour une deuxième fois. À l'hôpital de Sudbury, la semaine de son opération, toute la famille était présente, car c'était une opération très délicate. Il y avait des risques importants. Elle pouvait ne pas se réveiller, se réveiller à l'état végétatif ou paralyser. Toute la famille était présente et donnait beaucoup d'amour et d'affection à Mylène. La veille de son opération, elle dut se faire raser la tête et a perdu ses beaux cheveux encore une fois. Mélina, sa petite fille, ne semblait pas trop comprendre pourquoi on rasait la tête de sa mère et elle regardait sa mère bizarrement. J'observais ma nièce et je me revoyais à huit ans, lors de l'annonce de sa première tumeur. Je sortis de la chambre, j'allai dans le petit salon et me mis à pleurer. Lorsque je levai la tête, j'aperçus Mélina qui me regardait. Elle se mit également à pleurer et me demanda : « Pourquoi pleures-tu ? Pourquoi tout le monde pleure ? Qu'est-ce qu'elle a ma mère ? »

Je lui fis signe de venir s'asseoir avec moi et je lui expliquai :
« Ta maman a une prune à l'intérieur de la tête et ça lui fait mal. Les docteurs vont aller la chercher et la jeter aux poubelles. »

Comment expliquer une réalité si cruelle à une enfant de sept ans ?

Le matin de l'intervention chirurgicale, nous avons décidé, toute la famille, d'aller dans la chapelle de l'hôpital. Là, nous avons pleuré, prié et demandé à Dieu de protéger Mylène quoi qu'il arrive. Puis le moment est venu, et elle dut partir pour la salle d'opération. Elle se coucha elle-même sur la civière, tendit la main à ma mère en pleurs. Cette dernière lui embrassa la main. Mon père lui flatta le front et la tête avec douceur. Je pris ma sœur dans mes bras et lui dis que je l'aimais beaucoup. Sylvie fit de la même façon. Mélina s'assit à côté de sa mère, la caressa et l'embrassa, puis Sylvio embrassa tristement sa femme, lui chuchota quelques mots doux à l'oreille. Puis, les infirmières emmenèrent Mylène loin de nous. Ma sœur Sylvie tendit le bras et cria : « I love you. » Par la suite, elle est partie...

Une autre infirmière vint nous voir et nous dirigea vers une salle d'attente privée. La chirurgie dura six longues heures d'attente, puis finalement, le chirurgien entra dans la salle et nous dit :
« L'opération est un succès. Mylène est dans la salle de réveil. »

Wow ! Nous sautions de joie ! Nous allions voir Mylène un par un. Elle qui était encore sous l'effet de l'anesthésie et de la morphine. Elle était confuse, mais elle était en vie et semblait correcte. Elle avait la tête recouverte de pansements.

Après cette chirurgie majeure, Mylène a connu quatre années de rémission. Dernièrement, le cancer a repris de plus belle. Cette fois-ci, Mylène a décidé de ne plus se battre. Elle est fatiguée de la chimiothérapie, des traitements et des hôpitaux. Ça fait 16 ans que ma sœur se bat contre cette horrible maladie. Malgré ce mal qui la rongait et la ronge encore, elle s'est battue avec acharnement et voulait vivre sa vie le mieux possible. Ma sœur est mon héroïne. Si, aujourd'hui, elle a pris cette décision, nous l'accompagnerons jusqu'au bout de sa route avec amour et en respectant son choix.

Nous l'admirons et nous l'aimons énormément pour son courage et sa détermination. Je t'aime Mylou.

*Stéphanie Roy, 2^e cycle
CEA Frère Moffet, CS du Lac Témiscamingue
Enseignante : Stéphanie Roy, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

20. La magie du printemps

Le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un enfant, c'est de lui laisser ses rêves...

Il était une fois une jolie demoiselle nommée May. Elle habitait avec ses parents dans une grande maison sur le bord d'un lac au milieu de la forêt. Petite fille enjouée au teint basané et aux grands yeux noirs pétillants, elle ne s'ennuyait jamais. Pour son huitième anniversaire, son père lui avait construit une jolie petite maison dans un arbre où elle et son chien, Prince, un golden retriever, vivaient toutes sortes d'aventures. Prince devait faire, malgré lui, le héros masqué, le prince charmant et combien d'autres personnages farfelus.

Un beau matin de printemps, May prit soin de ne pas réveiller ses parents. Pieds nus, une grosse doudou sur les épaules, lampe de poche à la main, elle sortit sur la pointe des pieds, suivie de près par son ami fidèle. May et Prince s'installèrent confortablement dans la vieille barque de pêche ancrée sur la grève. May voulait voir le lever du soleil.

Soudain, devant eux, le soleil se pointa le bout du nez. May, les yeux grands ouverts, admirait ce beau paysage. Prince, lui, branlait la queue, heureux de voir un nouveau visiteur. Instinctivement, May ferma les yeux, comme pour retenir ce moment.

Tout à coup, May sentit une chaleur l'envelopper. Elle ouvrit un œil, puis ensuite l'autre. Ses pieds ne touchaient plus terre. Tel un

nuage, elle et son chien flottaient dans les airs. Elle vit apparaître un arc-en-ciel où des oiseaux prenaient place, comme des notes de musique déposées sur une portée. Le ciel se remplit d'oiseaux de toutes les couleurs, qui volaient et chantaient en harmonie. Les autres animaux sortirent de la forêt et de la terre, et se joignirent à la fête. Même le vent dansait avec les arbres.

May se laissa emporter par celui-ci ; elle virevoltait, elle planait avec les oiseaux. Elle descendait frôler l'eau qui éclaboussait et se transformait en de magnifiques diamants. May éclata de rire en apercevant Prince nager dans le ciel. Elle le prit par les pattes et le fit tourner comme s'ils dansaient une valse.

Naturellement, le soleil indiqua qu'il était temps de rentrer. À ce signe, deux des plus grands arbres se penchèrent et firent un pont entre le ciel et la terre. May et Prince descendirent sur la grève. Deux oiseaux multicolores vinrent déposer un collier de fleurs sur les épaules de May.

Pour finir son spectacle, Mère Nature envoya une douce pluie de flocons de neige qui annonçait le départ des oiseaux et des animaux qui quittèrent la scène chacun leur tour. Le dernier flocon de neige embrassa la joue de May. Nos deux amis venaient d'assister à la naissance d'un nouveau printemps. May sourit en guise de remerciement et Prince, lui, branla la queue.

La magie de l'enfance engendre certainement les plus belles histoires. Je me souviens très bien que, quand j'étais petite comme May, je partageais la vie des personnages de mes livres d'histoires ; j'inventais des aventures, je me transformais en différents personnages. J'étais une princesse, la petite fille aux allumettes, le petit chaperon rouge, Cendrillon, etc. Quand on est petit, le bonheur que l'on ressent ne se décrit pas avec des mots. C'est là toute la magie de l'enfance.

*Line Beaudoin, 2^e cycle
CEA Marius-Ouellet, CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

21. La persévérance

Depuis les débuts de mon existence, jamais je n'aurais pensé que la vie m'aurait offert un chemin de stress et de tristesse. On a beau essayé de se détourner ou de se frayer un autre chemin, rien à faire. Cette fois, je ne pouvais me détourner ou même ignorer. Toutes les larmes de mon corps n'étaient pas suffisantes pour se déverser sur mes joues, les yeux bouffis à essayer de trouver le sommeil, mais rien à faire, déjà trois années se sont écoulées, on ne peut dormir sur l'oreiller.

Il y a trois ans, je suis tombée enceinte. L'homme que j'ai aimé m'a laissée tomber. Neuf mois de grossesse à vivre seule, à me poser des questions dans l'inquiétude pour ma survie. Seule une personne m'a aidée et c'est ma mère. Cette dernière a eu une oreille pour m'écouter et aussi m'a ouvert ses bras sans hésiter. La date arrive, je vais accoucher d'une petite fille que j'ai prénommé Amy. J'ai décidé de garder cet enfant, car rien n'arrive pour rien. Je suis rendue à une étape de ma vie où aimer me semble plus facile, ce que je n'aurais jamais pensé. Je suis maintenant capable d'affronter les buts que m'offre la vie. Vivre un accouchement seule n'a pas été facile, mais de voir dans mes bras ce petit ange venu du ciel m'a aidée à avoir une confiance en moi plus forte que jamais.

Depuis sa naissance, quatre mois se sont écoulés. Mon bébé est fiévreux, assez pour perdre connaissance. Je monte à l'urgence. On m'annonce après quelques semaines d'hospitalisation que ma fille est gravement malade, qu'elle est atteinte d'un cancer, qu'elle ne survivra pas. On me parle d'un maximum de deux ans. Comment expliquer cette émotion si douloureuse, le seul geste que j'ai fait est de serrer mon enfant dans mes bras à me demander : Pourquoi Esprit saint ? Pourquoi m'as-tu envoyé ce petit ange ? Pourquoi vouloir me reprendre mon bébé ? Pourquoi me blesser autant ? Seul notre amour assez fort pouvait la laisser vivre. J'ai donné toute mon énergie, mes chagrins, mes peurs, mes larmes, mes prières ainsi que mon amour. Peu de personnes m'ont aidée à surmonter cette épreuve nous concernant ma fille et moi, mais ceux qui sont restés à nos côtés, je les remercie.

Deux années plus tard, je survivais dans la tristesse et la fatigue en ayant deux domiciles : l'appartement et l'hôpital. Pendant des semaines, j'ai vu mon enfant branché de partout, se faire faire plusieurs tests chaque jour. J'ai peu dormi, car je voulais voir tout ce qui se passait lorsque les infirmières ou les médecins s'approchaient de ma fille. Ces derniers avaient beaucoup de difficultés à calmer mon enfant, car elle se débattait essayant de leur exprimer sa douleur, tout en leur demandant de la lâcher. Dans ces moments, je lui parlais tendrement pour la rassurer. Mes mots se résumaient à « Je suis là et resterai toujours à tes côtés ». Savoir que je ne pouvais rien faire de plus me rendait insécure. Ces moments-là me déboussolaient, je voulais tant l'aider. J'avais toujours hâte qu'ils la lâchent afin de la reconforter, de la prendre dans mes bras. Nous endormir l'une contre l'autre m'aidait tellement à tenir le coup.

Juin 2009, on m'annonce à l'hôpital que ma fille est maintenant guérie, que tous les examens ont bien fonctionné. Cette libération de douleur, cette fatigue qui m'épuisait, cette peine qui ne me laissait pas dormir, tout cela s'est évaporé. Des pleurs de soulagement, de prendre mon enfant dans mes bras, de lui crier : « JE T'AIME » à bout de souffle m'ont complètement enlevé un poids. Dire que moi et ma fille avons combattu sans lâcher et vaincu cette douleur qui nous torturait, cela fait du bien !

Aujourd'hui, ma fille a deux ans et demi, elle est en bonne santé, elle va vivre son premier Noël à la maison avec toute sa famille. Moi, depuis un an et demi, je vais à l'école des adultes. J'étais toujours inscrite, même si mon dossier d'absence en prenait un grand coup. Heureusement, mon agente a compris mon cas. J'ai fait la rencontre d'un homme merveilleux, ça fait plus d'un an que nous sommes ensemble, nous avons plusieurs buts. Présentement, nous sommes à la recherche d'une maison, nous voulons d'autres enfants. J'ai enfin trouvé mon prince charmant. L'amour que je lis dans ses yeux, c'est le trésor qui m'indique qu'il est un homme merveilleux.

Cette histoire explique que, malgré les étapes difficiles de la vie, il ne faut jamais lâcher, même si cela semble presque impossible. Peu importe le temps que cela prendra, quand on veut, on peut. Dans

cette histoire, l'amour et la persévérance prennent le dessus. C'est ce qui a sauvé mon bébé. Nous avons tous une mission à accomplir dans la vie : s'aimer, s'accepter et se respecter.

D'une maman qui ne lâchera pas.

Heidy Delisle, 1^{er} cycle

CEA la Relance, CS des Hautes-Rivières

Enseignante : Sylvie Desranleau, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu

22. L'espoir

Je me suis arrêtée sur le stationnement du *Tim Hortons*. Je ne sais plus quoi penser, je suis encore sous le choc. La seule phrase que j'ai en tête : « Je suis belle, fine et capable. » Je me suis allumée une cigarette. Enfin, je respire ! Ma vie s'effondre encore une fois.

Quelques jours plus tôt, j'étais dans un monde à l'abri de tous les dangers. Du moins, c'est ce que je pensais. J'avais un petit ami, une maison, deux chiens, deux chats, un aquarium rempli de poissons, une auto... Tout pour combler une personne dans une atmosphère des plus chaleureuses. J'avais mes projets établis sur une durée approximative de deux ans. Puis, on avait nos projets à deux, comme fonder une famille. À 19 ans, je me trouvais bien « partie ».

Mais ce soir, j'ai tout perdu ! Du petit ami Éric à la maison. Les seules choses qu'il me reste, ce sont mon auto et mes projets à moi seule. Même Nälla, ma chienne, n'a pas voulu de moi. Elle a préféré rester avec « papa » (quoique je ne puisse pas lui en vouloir, j'aurais fait la même chose si j'avais pu).

J'ai tout perdu pour le besoin de combler un sentiment de vide à l'intérieur de moi-même. Une dépendance que je ne peux surmonter seule. Le besoin de laisser des portes ouvertes partout autour de moi. La nécessité de me savoir désirée, aimée, belle...

L'obligation ardente de me savoir entourée de gens. Plus particulièrement du genre masculin.

Échec, abandon, rupture sont des mots que je ne peux supporter. Chaque fois que l'un d'eux se présente dans ma vie, je sombre. Pourtant, j'ai l'impression que je les recherche sans le vouloir, comme si c'était plus fort que moi.

À présent, il faut que je trouve quelqu'un à qui parler. Quelqu'un qui saura me comprendre sans me juger. Une personne qui pourra rester avec moi cette nuit, me consoler, m'attendrir, me prendre dans ses bras jusqu'à l'aube ; de préférence un homme qui saura me donner un peu d'amour.

J'ai cherché, j'ai fait défiler la liste de mes contacts sur mon cellulaire à maintes reprises. Sans trop savoir qui joindre, j'ai pris le temps de fumer une autre cigarette, « question » de respirer un peu. Jeff, l'amour de ma vie. Je regarde son nom écrit sur mon cellulaire et j'ai juste une envie : l'appeler. Si je pouvais revenir en arrière de quelques années, avec en main le bagage de mes connaissances d'aujourd'hui, je ferais les choses différemment. Mais, aujourd'hui, les choses sont telles qu'elles sont. Par le fait même, Jeff me fuit, avec raison.

J'avais 17 ans à l'époque, et ma vie était très instable. Je demeurais en famille d'accueil dans le secteur de Cap-aux-Meules dans un domicile adorable. Je revenais des études à Montréal où je suivais un cours en coiffure, en 2006, que je n'ai pas encore terminé. J'ai fui la région de Montréal du jour au lendemain sur un coup de tête lorsque j'ai appris qu'Alex, mon petit ami du moment, m'avait trompée avec une de ses « pétasses ». Sachant cela, j'ai broyé du noir et agressé physiquement Alex qui, après mon acte, a fait venir les policiers chez moi. Ceux-ci m'ont conseillé fortement de retourner aux Îles le plus tôt possible afin d'éviter un dossier criminel. Alors, c'est ce que j'ai fait.

Durant l'été 2007, j'ai fait la connaissance de Jeff. Il était grand, de belle apparence, une allure soignée... Tout pour charmer

les filles de chez nous. De plus, il travaillait pour la compagnie Télébec et il devait se munir d'une chemise et d'une cravate, ce qui lui allait comme un gant. Nous nous sommes fréquentés en cachette quelques mois parce que sa « blonde » était encore dans les parages. En septembre, ils se sont laissés et notre relation est devenue officielle. Avec le temps, je devenais de plus en plus irritable. J'avais de la difficulté à maîtriser mes émotions. J'avais des crises de plus en plus rapprochées qui déstabilisaient Jeff.

Bref, en février 2008, il m'a quittée. Je venais d'emménager dans mon premier appartement sous la supervision de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). J'ai sombré dans une dépression de solitude. Je ne savais plus qui j'étais. Je me sentais démunie, une partie de moi-même partit en fumée. J'avais des pensées négatives, je pensais constamment au suicide. J'ai été hospitalisée à plusieurs reprises pour cause de crises d'angoisse. Je pensais constamment à tout laisser tomber. Je n'avais plus de raison d'exister.

Alors, j'ai cherché de l'aide. Depuis quelques années, j'avais un suivi thérapeutique à l'hôpital des Îles. Donc, j'ai demandé de l'aide à Julia, ma thérapeute. Je savais au fond de moi que plusieurs choses n'allaient pas. Qu'il n'était pas normal de réagir ainsi vis-à-vis des situations les plus banales ! À partir de ces faits, et à la suite des multiples hospitalisations pour divers états de crise, elle m'a fait rencontrer un psychiatre les jours suivants.

Durant la rencontre, je suis passée par toutes sortes d'émotions. Julia et le psychiatre m'ont fait revivre mon enfance de A à Z. Tout ce que je prenais soin d'entasser au plus profond de moi-même pour ne pas y avoir recours y est passé. J'allais bientôt avoir mes 18 ans et je me sentais coincée entre la vie d'adulte et l'envie de vivre mon enfance comme je l'aurais voulu. Après quelques heures passées dans un bureau où j'étais accompagnée de deux personnes en train de « chambouler » ma vie, la nouvelle est tombée : je n'étais pas normale. S'il y avait bien une chose que je savais, c'était cela ! En terme médical, j'étais diagnostiquée « Borderline » ou « trouble de personnalité limite », c'est la même « merde » pour moi.

Je suis sortie du bureau et je ne savais pas trop où aller avec ça. Tout ce que je savais, c'est que je devais commencer une médication qui aiderait à gérer mes humeurs. On m'avait remis des dépliants sur cette maladie mentale qui est causée par une enfance difficile, m'avaient expliqué Julia et le psychiatre. Je voulais régler mes problèmes aujourd'hui, mais tout ce que j'ai eu, ce sont des médicaments pour les atténuer. J'étais triste et déçue que personne ne puisse m'aider à me sortir de cet enfer. J'étais la seule personne sur cette terre à pouvoir me sortir de ce gouffre.

Depuis ce temps, les années ont passé. J'ai quitté mon appartement pour prendre soin de mon grand-père maternel. Je suis toujours sous médication afin d'affaiblir mes crises d'humeur. J'ai déménagé à Havre-aux-Maisons, chez un ami qui, après quelques semaines, est devenu mon « chum ». On est resté ensemble jusqu'à ce soir, jusqu'à ce que, pour lui, je devienne insupportable.

J'ai appris beaucoup au cours des dernières années. L'espoir est pour moi la valeur la plus importante dans une vie. Il peut nous mener loin. Ce soir, il faut que je reprenne le dessus sur ma vie encore une fois. Ne pas me laisser abattre. Je dois me concentrer sur mes projets à venir, mes études et la thérapie que je veux faire cet hiver à Longueuil. Me dire que je vais en ressortir plus forte qu'hier. Me souvenir de ce que quelqu'un m'a dit un jour : « On naît seul et l'on meurt seul. »

*Pascale Vigneau, 2^e cycle
Centre de formation professionnelle et aux adultes, CS des Îles
Enseignante : Céline Turbide, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

23. Démence : Journal intime d'une veuve noire

19 janvier 1843

Cher journal,

Évangéline est venue me voir aujourd'hui. Cette jeune femme, ma fille, ma douce petite, croit que je deviens folle. Mais elle ne sait pas ce que j'ai pu faire. La mort de Henry, mon mari, pèse sur ma conscience de vieille femme « morte ». Tu sais, mon cher grimoire de toutes mes pensées, je l'entends de plus en plus. J'entends la Parque¹ chuchoter à mon oreille. Elle s'amuse, je l'entends parler de ce qui va m'arriver. Je tremble, j'ai peur, je suis horrifiée. Dieu seul sait combien je paierai pour mes péchés. L'enfer sera l'avènement de mon âme selon moi. Parfois, il m'arrive même de percevoir des odeurs de soufre et de lambeaux de chair brûlés. Mon seul souhait est que ma fille n'apprenne jamais la vérité.

21 janvier 1843

Cher journal,

La « mort » se divertit de l'ivresse de ma folie. L'insomnie, quant à elle, vient me voir chaque nuit. Même lorsque je réussis à trouver le sommeil, je la vois, cette arracheuse d'âme, elle hante mes songes. Je la hais, cette faucheuse de vie. Elle rend visite aux humains, étendant ses voiles noirs sur les gens, les emportant avec elle. Pauvre de moi, je suis la prochaine sur sa liste. Je suis persuadée d'y avoir vu mon nom, Éléonore Degrandpré, sur son parchemin infernal. Si elle croit vraiment que je la laisserai se réjouir de me voler mon âme, elle se trompe. Je partirai avec dignité, ayant tenu tête à la mort. Je trouverai un moyen, je ne laisserai pas la Parque décider pour moi.

1 Parque : Myth. Ce sont trois déesses infernales qui filent, dévident et découpent le fil des vies humaines. Elle peut aussi désigner le destin, la mort.

24 janvier 1843

Cher journal,

Je crois avoir trouvé un moyen pour mettre fin à mes souffrances. Je me jouerai de la « grande noire » et ferai à ma tête. Du plus profond de ma folie, je suis prête à tout pour que ça cesse. Je n'en peux plus, ils me harcèlent. Lucifer, les esprits, les démons, tous me pourchassent. Le joug de mes erreurs me ralentit. Je les sens s'approcher et me rattraper petit à petit. Demain, j'irai voir ma douce fille, une dernière fois. Je baisera son front comme autrefois, lorsqu'elle était encore une enfant. J'ose espérer qu'elle ne m'en voudra point.

27 janvier 1843

Cher journal,

C'est la fin. Hier, je suis allée au marché acheter une corde. Aujourd'hui, je mourrai. J'espère que l'Église ne décapitera pas mon corps dans les rues de Paris pour mon suicide. Mes démons vont enfin me laisser et je serai enfin en paix. Les habitants de la province se souviendront de moi comme la « veuve noire démentielle », mais cela ne me fait rien. Je partirai la tête haute et fière. J'aurai déjoué la Parque, la mort, le diable et Dieu. Je serai l'unique maître de ma mort. Je pars sur un instant de folie, attachant la corde à mon cou. Je n'ai aucun regret, je suis bien, je ris, je m'esclaffe, je meurs, adieu...

*Roxanne Chassé, 2^e cycle
CEA l'Envol, CS des Samares*

Enseignante : Louise Lacasse, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière

24. Quand l'amour nous appelle

Je suis Indonésienne et j'habitais dans une grande ville qui s'appelle Lampung. Elle compte presque huit millions d'habitants. Oui, c'est vraiment une grande ville. En février 2000, par accident, j'ai rencontré un homme sur Internet. Il avait besoin de quelques informations pour son voyage. Alors, j'ai commencé à lui donner un p'tit truc pour trouver le meilleur prix pour les hôtels ou les endroits qu'il aurait aimé visiter.

Pendant presque six mois, nous avons parlé sur Internet. À ce moment-là, je n'avais pas encore donné toutes les informations sur moi. Pourquoi ? Parce que je n'étais pas sûre de qui il était. Il parlait de son travail et de ses occupations habituelles comme jouer de la musique. C'est à ce moment que j'ai commencé à le trouver un p'tit peu intéressant. J'ai grandi dans une famille qui aime la musique. Mon père, un policier, aimait chanter. Son chanteur favori était Kenny Rogers.

Nous avons continué à parler presque tous les jours. Je n'avais jamais vu son visage. Un jour, j'ai reçu un message, avec une photo de lui. Mais je ne le croyais pas encore, car mes parents m'ont toujours dit de faire attention avec qui nous parlons virtuellement. Après tous ces mois, finalement, nous nous sommes rencontrés. La première fois que je l'ai vu, ma nouvelle vie a commencé.

Il a passé deux semaines dans ma ville et il a aimé son voyage. Nous avons visité beaucoup de belles places. La plupart du temps, nous étions à la plage. Le troisième jour de son voyage, il a visité ma maison pour rencontrer mes parents. La réaction de mes parents était différente. Mon père était content, mais pas ma mère. Il a appris notre culture et elle est très différente de la sienne. Et il a dit que c'est normal qu'une mère s'inquiète pour sa fille qui connaît un étranger. Chaque jour passé avec lui m'a donné confiance qu'il était un homme bien.

Le congé est passé très rapidement. C'était le temps pour lui de retourner dans son pays. Oui, j'ai oublié de vous dire qu'il est

Canadien. Avant de partir, il m'a demandé de partir avec lui. Bien sûr, j'ai dit non. Il n'était pas question que je parte avec quelqu'un que je connaissais depuis deux semaines. Aussi, à ce moment-là, j'étudiais à l'université pour faire ma maîtrise en agriculture. J'ai vu que mon refus l'avait déçu.

Après son départ, j'ai senti un vide dans mon cœur. À ce moment-là, j'ai découvert que j'étais amoureuse de lui. J'ai essayé d'oublier tous mes sentiments pour lui et de me concentrer sur mes études. Il a senti la même chose. Mais, nous n'avions pas le choix. Alors, nous avons continué à communiquer. Un jour, il a rappelé pour me dire qu'il reviendrait en Indonésie dans huit mois. J'ai été contente de cette nouvelle et j'ai commencé à parler à mes parents de cette relation. Mes parents m'ont donné une condition : il fallait que je finisse mes études avant.

Le 18 juillet 2003, nous nous sommes mariés, trois ans après nous être connus. Pendant ces trois années, j'ai fini mes études. Ce fut la plus belle année de ma vie. Pourquoi ? La réponse est facile. Premièrement, je suis mariée avec un homme que j'aime et deuxièmement, je suis contente parce que mes parents sont fiers de moi. En Indonésie, nous avons un costume traditionnel pour chaque province. Alors, pour la cérémonie de mariage, j'ai porté le costume de la province de mon père et pour la fête, j'ai porté celui de la province de ma mère. Lors de la journée du mariage, mes tantes ont fait mon maquillage à partir de cinq heures du matin. Le maquillage complexe est aussi traditionnel. Après que tout a été fini, je me suis regardée dans le miroir et je me suis sentie comme une princesse. Quand je suis sortie de ma chambre, tout le monde m'a regardée. Je me suis assise à côté de mon amoureux et il m'a dit :

- Je n'ai jamais vu une femme aussi belle que toi.
- Et moi, je n'ai jamais vu un homme charmant comme toi.

À ce moment-là, nous avons su qu'on serait heureux ensemble. Pendant la cérémonie, ça m'a vraiment touchée que mon père demande à mon mari de prendre soin de moi et il a répondu : « Oui, je promets d'en prendre soin parce que je l'aime. »

J'ai vu ma mère pleurer et elle m'a dit : « Ma fille, je pleure de joie. Tu as finalement trouvé l'amour dans ta vie et j'ai confiance en lui. »

Une semaine après mon mariage, je suis partie avec mon mari. Cette journée-là, toute ma famille se sentait triste. Mon grand-père m'a dit : « Ma p'tite fille, prends soin de toi. La vie n'est pas toujours facile. Maintenant, tu pars loin de ta famille, et peut-être que c'est la dernière fois que nous sommes ensemble. »

Il avait raison, un an après il est décédé.

Le 26 juillet 2003, je suis arrivée au Canada pour la première fois. C'était une très belle journée. Il faisait environ 28 degrés Celsius. Mais, pour moi, c'était un p'tit peu froid. Je suis habituée à rester dans un pays où il fait toujours un minimum de 30 degrés Celsius toute l'année. Alors, le premier défi que j'ai eu a été la température. Mon conjoint et moi restons dans une petite ville qui s'appelle Chibougamau. Dans cette ville-là, la majorité des habitants parlent français. J'ai trouvé mon deuxième défi, la langue française. En Indonésie, nous parlons indonésien et dans ma famille, nous parlons anglais comme deuxième langue. Ce n'est pas fini, après tout ça, j'ai eu un problème avec la nourriture. Comme tous les pays d'Asie, nous mangeons très épicé, mais pas ici. Je n'ai jamais pensé que je serais capable de faire tous ces changements dans ma vie. Malgré tout, aujourd'hui, après presque sept ans, je me sens très bien. Quelquefois, je trouve l'adaptation encore un peu difficile. Mais, le plus important, c'est que je suis heureuse maintenant.

*Dessie Ariani Subiyantoro, Francisation
CEA de la Baie-James, CS de la Baie-James
Enseignante : Luce Veillet, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

25. Avoir la motivation

Il y a des jours où tout va mal
Où rien n'a plus de sens
Des jours où la vie semble anormale
Où les gens agissent avec malfaisance...

Il ne faut pas se décourager
Seul toi changeras ton destin
N'écoute pas ceux qui sont malavisés
Seul toi traceras ton chemin...

Si tu sais ce que tu veux dans la vie
Ne laisse pas les autres te mettre des bâtons dans les roues
Fais tout ce dont tu as envie
Et ce goût amer de la vie sera plus doux...

Si ton cœur est trop lourd
À cause des gens haineux
Fais comme si tu étais sourd
Tu seras ensuite beaucoup moins envieux...

Visualise tes plus grands rêves
Tous les soirs avant de t'endormir
Puis arrête de faire la grève
Amuse-toi et fais ce qui te fait réellement plaisir...

La vie est beaucoup trop courte
Pour se préoccuper des problèmes
Il faut alors poursuivre sa route
Même si les obstacles nous malmènent...

Vivre, c'est sourire et souffrir à la fois
C'est savoir faire avec toutes les situations
Et surtout, avoir confiance en soi
Peu importe quelles seront les émotions...

Tout le monde traverse des hauts et des bas
Il faut savoir laisser de côté
Les choses qui ne nous plaisent pas
Ne pas regarder en arrière et avancer...

Conserver les amis qui nous encouragent
Supprimer ceux qui nous dépriment
Afin de se sentir fort et plein de courage
Pour que les épreuves de la vie deviennent sublimes...

Même si tout nous paraît noir
Il ne faut pas avoir peur de demander de l'aide
Il y a toujours des gens pour écouter ton histoire
Et qui chercheront avec toi un remède...

Moi, sincèrement, je trouve la vie vraiment belle
Hélas ! Moi aussi j'ai eu de la misère
J'étais naïve et sans cervelle
Pour des riens, je me mettais en colère...

Pourtant, la vie n'est pas comme ça
Se fâcher pour n'importe quoi n'apporte que du négatif
Il faut réfléchir avant de faire un choix
Ainsi, rien ne sera regretté, tout sera positif...

Ma mère m'a toujours dit de ne pas écouter les commérages
Car ceux qui les disent sont jaloux
Jaloux de te voir aller avec tout ton bagage
Eux, ils veulent te voir tomber sur les genoux...

Tu dois donc te tenir la tête haute
Comme si tu étais impénétrable
Par-dessus les insultes, toi, tu sautes
En oubliant tous les gens insupportables...

Pour tout vous dire, je suis partie de chez ma mère il y a quatre ans
Et je n'avais personne pour m'aider quand j'en avais besoin
Cependant, je n'ai jamais cessé d'aller de l'avant
Je me suis encouragée, j'ai travaillé et
je me suis rendue loin...

Un jour, j'ai entendu dire : « Effort égale réussite »
Ce que je me dis tous les jours lors de mon réveil
Faites de même, restez toujours positifs
Et, j'en suis sûre, votre avenir sera rempli de merveilles...

La motivation est importante pour parvenir à ses fins
Savoir où l'on veut aller et qui l'on veut devenir
Pour améliorer notre destin
Il faut prendre les malheurs avec un brin de sourire...

*Lydia-Bianka Laberge, 2^e cycle
Centre de formation générale des adultes, CS De La Jonquière
Enseignante : Sylvie Côté, Syndicat de l'enseignement De la Jonquière*

26. À Justine

À l'aube des années 30, Justine vit le jour au sein d'une famille de quatorze enfants. Sa mère Anna, une femme forte et fière, était une acharnée qui n'arrêtait jamais. Quant à Victor, le père de Justine, c'était un cultivateur réputé pour son courage, sa vaillance et sa débrouillardise. Parmi les nombreuses valeurs inculquées aux enfants, celle de la famille occupait la première place, les parents la considérant probablement comme étant la base de la société. Victor et Anna étaient des gens très rassembleurs et insistaient sur l'importance de rester unis.

Justine était une jeune femme heureuse, très belle, épanouie, ricanieuse et espiègle. Elle adorait chanter avec ses frères qui l'accompagnaient à la guitare et au violon. C'était un petit bout

de femme pleine d'énergie et d'amour qui, comme ses parents, était animée d'une force et d'un courage légendaires. Elle était toujours pleine d'entrain et brillait par son éblouissante vitalité.

Au village voisin, Lionel, un très beau jeune homme, très costaud et aussi robuste que le roc, rencontra Justine au milieu des années 40. Il vivait avec son père, un homme fort et très rigide dans sa façon d'éduquer ses fils. Lionel quitta tôt le nid familial et convola en justes noces avec Justine, qui lui donna deux garçons (Pierre et Paul) et quatre filles (Marie-Lune, Cécile, Laurie et Annie). Vu de l'extérieur, tout semblait parfait, dans les conditions parfaites, selon un mode de vie parfait.

Toutefois, Anna, la mère de Justine se doutait que quelque chose n'allait pas. Sa fille arrivait souvent à la maison avec des ecchymoses au visage et sur le corps, prétextant qu'elle était tombée dans les escaliers. Comme l'intuition maternelle ne trompe jamais, Anna savait que sa fille avait marié un homme violent. « Justine tombe un peu trop souvent dans les marches », avait-elle déjà lancé d'un air suspicieux.

Tristement, à cette époque, les femmes n'avaient aucun recours légal face aux abus physiques et, de toute manière, le divorce n'était pas autorisé par l'Église. Cependant, le curé de la paroisse avait pleine conscience des horribles traitements que subissait Justine et lui avait subtilement confié que « parfois, il est préférable que la maman quitte le papa ». Ces paroles venaient de frapper fort ! Justine venait d'obtenir l'approbation du clergé et réalisa que sa liberté était enfin possible. Elle se sépara de Lionel en 1970 et quitta la maison de campagne, sans argent, sans métier, avec ses six enfants mineurs, pour aller s'établir dans la région de Montréal. Ses sœurs lui avaient suggéré de placer ses enfants, que c'était trop pour une mère seule. Elle répondit : « Mes enfants, c'est tout ce qu'il me reste. »

C'est dans ces mêmes années que les gens d'un village murmuraient qu'un enfant était né d'un père inconnu et d'une mère d'à peine 18 ans. En vérité, Lionel avait eu un rapport extraconjugal avec Clarelle et celle-ci était devenue enceinte. Par contre, neuf mois

plus tard, elle décida de ne pas garder l'enfant et alla le porter à la crèche afin d'oublier cette histoire et de refaire sa vie. Mais les parents de Clarelle ne percevaient pas la situation de la même façon et allèrent reprendre l'enfant. Pierre-Paul, qui fut sous leur tutelle pendant quelques années. Mais comme ses grands-parents se faisaient vieux, la fatigue et l'épuisement étaient des éléments défavorables. Pierre-Paul passa donc son adolescence dans les centres sociaux et même les établissements correctionnels, faute de place. Pourtant, il n'avait jamais rien fait de mal...

Alors que Pierre-Paul nageait en pleine ignorance quant à ses origines, une connaissance rencontrée dans un bar lui confia l'identité de son père : Lionel P. Pierre-Paul en fut un peu ébranlé, surtout par le fait de connaître l'identité de son père par un éméché de taverne. Mais il lança sa petite enquête pour découvrir que son père était bien Lionel P. Plus Pierre-Paul vieillissait, plus c'était évident : la même carrure, les mêmes mains larges de son père, la voix d'un des frères de Lionel, l'expression du regard d'un autre frère. Un test d'ADN n'était même pas nécessaire.

Alors que Pierre-Paul vivait avec sa femme et ses deux enfants dans sa maison au fond de la forêt, il tentait de tout oublier de cette génétique histoire. Mais les enfants de Justine, qui connaissaient l'existence de Pierre-Paul, entreprirent des démarches afin de le rencontrer une première fois. Pierre-Paul avait alors 28 ans. Marie-Lune contacta Clarelle pour vérifier si Pierre-Paul serait disposé à les connaître. Il ne savait même pas qu'il avait six autres frères et sœurs. Évidemment, il accepta de les rencontrer. Depuis, sa vie a totalement changé. Graduellement, Pierre-Paul fut de plus en plus présent lors des activités familiales, comme si sa place avait toujours été là auparavant.

Imaginez maintenant comment pouvait se sentir Justine devant le fruit de l'adultère. Un soir, elle a éclaté en sanglots. Il ressemblait tellement à Lionel et, naturellement, son visage et ses expressions rappelaient à Justine les moments atroces de son douloureux passé. Elle avait accepté que ses enfants rencontrent Pierre-Paul – après tout, il s'agissait du demi-frère de ses enfants –,

mais elle n'avait pas prévu cette remontée émotionnelle du cauchemar refoulé, vécu avec Lionel. Personne ne l'avait prévu.

Douze années plus tard, les perceptions de Justine ont nettement changé. Depuis longtemps, elle reçoit Pierre-Paul et sa famille pour célébrer le jour de l'An, considère les deux enfants de Pierre-Paul comme ses propres petits-enfants et appelle celui-ci son « petit dernier ».

Cette histoire est donc un hommage à Justine, aujourd'hui âgée de 75 ans, non seulement pour son incroyable ouverture d'esprit à l'égard de Pierre-Paul, mais pour s'être battue afin de garder unis ses enfants, en incluant même celui qui, biologiquement, ne sera jamais son propre fils. Il faut être fort pour accepter un enfant issu d'une relation adultère, dont le géniteur était un cauchemar pour soi et les autres. Il faut aimer l'être humain de manière exceptionnelle et inconditionnelle.

Je suis fier de Justine, ma mère.

*Marco Payeur, 2^e cycle
CEA Marius-Ouellet, CS des Appalaches
Enseignante : Nathalie Fecteau, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

27. Vieillesse et naissance

Voilà deux mots qui semblent opposés. On dirait le début et la fin ou plutôt la fin et le début. En effet, c'est parce que je suis dans la vieillesse que je peux faire une réflexion sur ces deux mots, ces deux étapes de la vie.

La naissance est un événement du passé et la vieillesse, quand elle arrive, quand elle passe, c'est le chemin vers la fin.

Naissance et vieillesse sont-elles incompatibles ? Une même personne peut-elle vivre en elle les deux « situations » ? En d'autres mots : une personne âgée, dans la vieillesse, disons le mot « une vieille » peut-elle vivre une ou des naissances ?

Parlons au présent : « Puis-je naître... grandir... évoluer... changer ? »

Si je dis non, ce serait la fin et alors, qu'est-ce que je fais ici ? À qui et à quoi suis-je utile ? Suis-je une morte qui vit ou plutôt qui vivote ?

Non ! Je ne dis pas non. Ce serait renier mon passé, renier ma vie, renier la vie ! Ce serait me prendre pour une autre personne que je ne suis pas. Je ne serais pas celle que je suis et je ne pourrais plus avancer comme si j'étais coulée dans le béton.

Je reprends la question : « Puis-je naître... grandir... évoluer... changer ? »

Je dis, je clame et, pourquoi pas, je crie : « oui ». Avez-vous entendu « oui », c'est ma réponse.

En passant, avez-vous remarqué cette coïncidence surprenante : lorsque je dis « oui », j'amorce un sourire. Essayez ! Vous verrez et pour mieux voir, dites-le devant un miroir, n'est-ce pas beau ? Oui !

Je dis « oui » à ma vie actuelle : ma vie diminuée, physiquement amochée, au ralenti, mais « ma » vie... La vie que moi seule peux vivre...

La vie que j'ai vécue ne peut être changée, mais la vie devant moi dépend de ce que j'en ferai. Cette vie à venir, je veux la vivre, en vivre chaque minute, ne pas la subir. Je la veux belle, intéressante, motivante, vivante... oui, vivante !!!

La vieillesse n'est pas la fin. Même « vieille », je peux vivre une ou des naissances. Mais des naissances à quoi ? Par exemple, j'ouvre mon esprit à d'autres avenues inconnues ou méconnues jusqu'à aujourd'hui comme la lecture, l'informatique, les mots mystères, les mots croisés, la peinture, l'artisanat et combien d'autres secteurs de développement, de connaissance et d'activité qui m'intéressent et que j'ai toujours pensé que c'était pour les autres, non pour moi.

Est-ce que ce ne sont pas là des naissances ?

Naître, n'est-ce pas s'éveiller et éveiller son esprit en l'ouvrant à l'inconnu ? Et même, relever plusieurs défis à la fois ? Pourrions-nous parler de naissances multiples ? Je vous garantis qu'il n'y a pas de mauvaises surprises à ces naissances et aucune séquelle désastreuse.

Puisque ce sont des naissances que j'ai choisies, à moi d'en faire une suite bienfaisante.

Tout est nouveau ! Tout est intéressant ! Tout est valorisant !

Chaque naissance est un trésor qui m'enrichit sans cesse !

Vive la vieillesse ! Vive la ou les naissances !

Rendons-nous à l'évidence : si j'étais jeune, je n'aurais jamais pu écrire tout cela, n'est-ce pas ?

*Jeannine Tremblay, Intégration sociale
Maison des adultes, CS des Premières-Seigneuries
Enseignante : Johanne Labarre, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

28. Désir enflammé

« Bastien, profite de ton adolescence, ça va être les meilleures années de ta vie ! », me disait papa. Est-ce ma génération, la « Y », qui modifie le paramètre ? Je ne vois rien d'amusant à avoir quinze ans, à être boutonneux, solitaire et à habiter St-Barnabé. Depuis la mort tragique de mon père, ma mère noie sa tristesse en travaillant d'arrache-pied pour boucler les fins de mois. Ou plutôt, elle utilise cette méthode, question de ne pas revenir à cette réalité qui fait si mal. Autant dire que, présentement, je suis orphelin psychologiquement et livré à moi-même...

Où est passé le beau rêve de notre famille : d'être unie dans un environnement sain ? Même l'écriteau à l'entrée du village prône cette valeur, pourtant la fermeture de l'usine de papier a rendu la petite municipalité presque fantomatique. Permettez-moi d'appréhender l'avenir ! Je fuis ma détresse et mon chagrin en même temps que notre misérable quatre et demi aussitôt que l'opportunité se présente. J'ai découvert le refuge parfait, mon oasis ! Elle est toujours là, prête à m'accueillir au bout de la rue, cette maison maintenant abandonnée que rêvaient d'acheter mes parents.

Je me glisse à travers le chambranle de la fenêtre, et me reconforte en entendant le parquet de bois craquer sous mes pieds. Accompagné de l'antique lampe à l'huile de mon paternel, je m'adosse contre la cloison et je retrouve mes rêves et plaisirs d'enfant. Mon père me créait les plus belles histoires imaginaires, en projetant à l'aide de ses mains, des ombres chinoises sur le mur. Chevaliers, dragons et rois se confrontaient valeureusement sous mon regard ébahi. Chaque fois, la princesse était libérée et tous finissaient heureux...

Malgré mes six pieds et mon air fonceur, je crains le rejet. J'ai une trouille malade à la seule perspective d'approcher ou d'inviter la magnifique Chloé, la reine blonde de l'école. Après tout, nous ne sommes pas du même royaume. Elle est belle, riche et extravertie ; moi : ordinaire, renfermé et pauvre. Qui croirait que ma chance pourrait tourner...

Le 26 octobre 2009, à 14 h 26, jamais je n'oublierai cette date, je suis tranquillement assis à la bibliothèque de l'école, elle se pointe devant moi tel un ouragan. Hum ! mais quelle sublime tempête...

Sais-tu que tous pensent la maison hantée par ta faute ?

Je ne comprends pas de quoi tu parles !

Les ombres, les monstres que nous apercevions de la fenêtre, je sais que c'est toi. Je t'ai vu.

Je suis paniqué de savoir mon secret ainsi découvert, de plus par elle... Mon sort est entre ses mains. Celui d'être ridiculisé par tous les autres élèves de l'école ou pire qu'elle me déteste. J'espère qu'elle ne voit pas mon trouble...

Ouf ! Elle me sourit, je fonds et je recommence à respirer... Elle me supplie de lui montrer comment je réalise ce phénomène, ce soir précisément. Mon cœur palpite, mes mains sont moites et mes jambes sont en guenilles, néanmoins, je détiens un rendez-vous avec l'élue de mon cœur. Pourquoi ai-je accepté ? Je vais me ridiculiser !

Nerveux, maladroit, avec la peur au ventre, mais euphorique, je l'attends. J'arpente de long en large le corridor de mon refuge... J'entends un bruit, donc je me précipite à la lucarne. Comble du malheur, dans ma course, je percute la lanterne du bout de ma semelle. Le bois est trop sec, l'huile trop dispersée, en un instant le feu embrase la pièce. « Noooooon ! » Impossible de l'arrêter. La voix de Chloé me sort de ma transe de contemplation, mon passé, mon futur et tant d'espairs qui partent en fumée. Elle me contraint féroce­ment à sortir du brasier. Je ne peux qu'admettre ma maladresse et abandonner le navire.

Quelques heures plus tard, après une parade infernale de gyrophares, de pompiers et de policiers, nous constatons que la demeure est une perte totale. Cependant, je gagne au change, mon originalité en matière de rancard me conduit à un baiser enflammé.

Décidément, mon père ne s'est peut-être pas trompé... Après tout, la princesse de mes contes de fées est venue à ma rescousse et ce n'est pas toujours au chevalier de faire tout le sale boulot !

*Patricia Caron, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

29. À mon être aimé

Cher être aimé,

Je t'écris à coups de baisers, même après tout ce temps qui a passé. Il y a tellement de jours éloignés depuis cette date gravée dans mon cœur qui s'est noyé. Je me souviens toujours de ces moments où je dérivais à tes côtés. Rêvant nuit après nuit de te toucher, je me suis enfin décidé à tout expliquer malgré mon ardeur arrachée.

J'ai souvent pensé que tu ne m'avais jamais aimé et que tout ce temps à t'adorer n'aurait été qu'une histoire ignorée avec des sentiments faussés. Chaque jour de ce roman, ton nom était répété avec le verbe aimer, mais aussi avec un mot dur à prononcer. Je me sentais attaché par des liens empoisonnés qui s'amusaient à m'étrangler et à me faire saigner. En résumé, je t'appartenais et jamais je ne t'aurais trompé.

De fil en aiguille, mon amour s'est intensifié et mes craintes se sont envolées. Le temps d'un magnifique été défila, accompagné par de nombreuses journées à t'admirer et où nous faisons à chaque clarté une nouvelle activité. Je te montrais comment pêcher et nager. Tu étais si mignon à regarder. Lorsque tu es tombé, j'ai tout de suite sauté pour aller te sauver. Tu étais en train de te noyer et je t'ai vite

ramené. Tu m'as rapidement remercié par un doux baiser. Cette action n'a fait que nous rapprocher.

Quand l'automne est arrivé, nous avons festoyé cette étrange passion qui nous unissait pour la mort et cette saison colorée. Dans les forêts nous sommes allés, pour pouvoir nous exprimer en toute sécurité. Cachés de nos aînés, on s'est laissé aller, poussés par des pulsions depuis toujours voilées. Nous étions gênés, mais on a continué en toute intimité. Pour moi, ce moment était un conte de fées... C'était si merveilleux, j'aurais voulu tout arrêter...

Octobre et novembre passèrent, mais nous, nous étions toujours là. Émerveillés et envoûtés, on observait le froid briller dans sa pure beauté. Tout était parfait ; les arbres étaient gelés, les rues complètement bouchées et la tempête redoublait d'intensité. Tu étais là, mon être aimé, je connaissais ton passé, tu connaissais le mien, mais tout a basculé en cet hiver déchaîné. Le bonheur avait commencé à s'estomper pour dégringoler vers un chagrin parsemé de gouttes salées. Ton sang s'était remis à couler par tes bras mutilés et par le rouge mon cœur fut noyé.

Tout au long du froid, je tentais de te protéger, finalement, les fleurs se sont levées. Tes plaies s'étaient refermées, mais mon cœur était toujours étouffé par ce liquide symbolique. Je continuais à t'aimer et à te dorloter, mais jamais tu ne voyais à quel point j'étais réellement blessé. Ton sourire me fut montré et à nouveau je voulais te sauver.

La nuit de nos festivités arriva. J'avais tout préparé, puisque cette journée, je ne voulais pas la cacher. À mes parents, j'allais te présenter en leur dévoilant la vérité. Toute la journée, j'avais été stressé et quand je suis allé te chercher mes craintes s'étaient envolées... Lorsque j'ouvris la porte, je fus brisé... Tu étais là, couché avec cette personne dénudée, tu étais en train de me tromper et mon cœur fut arraché...

Jamais je n'ai autant pleuré ; mon cœur s'était envolé pour fuir toutes ces choses dures à encaisser. Mon visage fatigué, mes yeux embrumés et mes pensées tourmentées. Je tentai de me suicider. Mes parents m'en ont empêché et m'ont forcé à tout avouer... Ils m'ont toujours aimé et ils ne m'ont pas jugé...

Fiers d'avoir un fils gai...

Ils m'ont aidé à m'accepter et à t'oublier...

De ton ange qui s'est envolé...

*François Roussel, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Nicole René, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

30. Une chasse exceptionnelle

Comme à chaque année, tous les membres de l'équipe participent au tirage au sort d'une chasse à l'original dans le parc de la Gaspésie. Notre équipe est constituée de Robert, Roger, André et moi. Si on cumule les années à la suite, notre groupe compte plus de cent ans d'expérience. À la fin août, un malheur est arrivé à un de nos équipiers. Robert, qui travaillait dans une usine, fut la « proie » d'un terrible accident de la route. Une voiture qui venait en sens inverse le heurta de plein fouet dans un face à face au retour à la maison. Les proches ont démontré une sympathie exemplaire.

Il ne restait plus que deux semaines avant la date de l'expédition et nous n'avions pas encore trouvé un remplaçant. C'est alors que Roger proposa Luc, le fils de Robert. Nous nous sommes tous regardés d'un air plus ou moins sûr, mais finalement nous avons dû nous soumettre à la réalité : le compte à rebours était trop avancé pour faire marche arrière.

Luc était un jeune homme d'à peine 15 ans, sans trop d'expérience de chasse, mais à sa grande surprise, il a été introduit dans le groupe de chasseurs pour participer à l'aventure dans le parc de la Gaspésie. N'ayant récolté qu'une seule perdrix à son actif, il se demandait bien à quel genre d'adrénaline il aurait à faire face. Il se souvenait que son cœur voulait lui sortir de la poitrine lorsqu'il avait abattu sa première perdrix. Quoi qu'il en soit, Luc accepta.

Nous étions enfin arrivés au jour du départ, tous étaient fébriles à l'idée de se retrouver en pleine nature à pratiquer notre sport préféré, mais une personne nous revenait souvent en tête (Robert). Lorsque nous sommes arrivés à la réserve faunique, on a dû remplir les papiers pour l'enregistrement et ensuite nous prenions le dernier bout de chemin qui nous conduirait sur notre site de chasse. Le cœur était à la fête, toute l'équipe préparait soigneusement son matériel pour le jour « J ». Après la première nuit de sommeil, le réveil fit entendre son alarme. Sans perdre de temps, André alla reconduire Luc à son poste d'affût. Lorsque tout le monde fut enfin arrivé à sa place, une pluie soutenue se mit à tomber du ciel pendant toute la journée et aucune activité des originaux ne fut observée pour cette première.

Jour 2

Le thermomètre était descendu à moins deux et les vents étaient nuls, bref le matin idéal. La confiance était au rendez-vous. Lorsque tous les membres furent rendus à leur site respectif, Roger lança un appel de faible intensité ! Soudain, une réponse se fit entendre au loin vers le secteur de Luc.

Assis sur le bord de la falaise, Luc surveillait une vallée entre deux montagnes dégarnies par les coupes forestières. Il était paisible et il pensait aux bons moments qu'il avait passés avec son père. Il avait cru entendre un bruit pas tellement loin de lui, mais il n'y porta pas attention. C'était un mâle qui avait répondu à l'appel de Roger. Après quelque temps, Luc observa deux taches noires qui se dirigeaient vers l'appel de Roger. Sans perdre de temps, Luc épaula son arme et, au même moment, une montée d'adrénaline s'empara

de lui. Son cœur se mit à battre comme il ne l'avait jamais ressenti, il tremblait et il put finalement appuyer sur la détente. Malheureusement, il entendit « clic », la balle n'avait pas explosé. La femelle et le veau étaient sortis de son champ de vision. Luc était désespéré. La pensée de son père revint immédiatement dans sa tête et, tout à coup, une paix comme il ne l'avait jamais éprouvée l'envahit. Il rechargea sa carabine d'une nouvelle balle. Trois minutes plus tard, il entendit une branche casser. Soudainement, il aperçut un énorme panache comme il n'en avait jamais vu. Il reprit son arme et il repensa à ce que son père lui avait appris : « Concentre-toi sur ce que tu as à faire, non sur le gibier. » Du coup, il appuya sur la détente et une détonation se fit entendre jusqu'au plus éloigné du groupe. L'original se mit à tituber et il tomba par terre. Luc ressentit une joie immense, mais tout à coup l'original se releva et fit deux pas pour ensuite retomber par terre : cette fois était la bonne.

Sans plus tarder, Luc ouvrit sa radio et d'une voix pleine d'émotion il cria : « Je l'ai, je l'ai ! » Tous les membres de l'équipe se rendirent au site de Luc. C'était la fête ! Luc raconta la scène dans les moindres détails, se demandant si ce n'était pas le fruit que son père lui avait envoyé pour l'encourager à passer à travers l'épreuve de son deuil. Finalement, nous lui avons avoué que nous étions sceptiques face à ses qualités de chasseur. Devant cet imposant panache de 64 pouces et demi, nous n'avions pas le choix de le féliciter et de reconnaître l'immense leçon d'humilité que nous avons tous reçue en même temps.

*Benoît Roberge, 1^{er} cycle
CEA l'Escalpe, CS des Appalaches
Enseignante : Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

31. La taverne des mécréants

L'ambiance était à la fête à la taverne des mécréants. Comme chaque jour, Tanir, un nain à la barbe vénérable et à l'armure marquée de nombreuses cicatrices, buvait à la gloire des jours passés avec son fidèle compagnon, Gorzock, un ogre des collines arides. Ayant pris la bonne habitude de toujours fréquenter cet endroit pourri où les aventuriers venaient pour y raconter leurs exploits précédents ou à venir ou bien se lassant des vieilles histoires racontées par les anciens venus y cuver leur vin, ils espéraient avoir vent d'une possible légende ou rumeur pouvant les mener vers d'innombrables trésors.

Tout se déroulait bien, Tanir avait insulté la serveuse et frappé deux humains qui, selon lui, le dévisageaient depuis un peu trop longtemps, leur explosant le crâne à l'aide de sa masse. Gorzock, quant à lui, avait perdu tous ses vêtements en pariant aux dés et avait ensuite tout bonnement arraché le bras d'un homme qui s'était moqué de lui. « Grand manque de respect mérite bonne punition », se répétait Gorzock. Pour compléter cette parfaite soirée, un homme mystérieux, drôlement vêtu d'une cape noire et d'un capuchon qui bloquait systématiquement la lumière cachant son visage, aborda les deux camarades de beuverie en quête d'aventures. Visiblement agacés, les deux camarades songèrent à assommer l'intrus, prendre son or et ses objets de valeur, mais se désistèrent à la vue du bâton de sorcier que portait leur mystérieux interlocuteur.

Le rôdeur les invita à s'asseoir. Sur la table, la faible lueur que dégageait la chandelle révéla les yeux de l'homme : des yeux dorés avec les rétines d'un fauve. Tanir et Gorzock écoutèrent l'homme parler d'une légende selon laquelle un puissant objet magique se trouvait dans une grotte au nord de la taverne dans la forêt des disparus. Leur promettant fortune et gloire, le mystérieux rôdeur n'eut aucun mal à convaincre les deux belligérants qui faisaient maintenant fi de la bagarre générale qui faisait rage tout autour d'eux. Leur soif de gloire et d'or ne pouvait être étouffée que

par l'eau-de-vie naine. Or, ils avaient souvent soif, alors ils acceptèrent et partirent sitôt qu'ils eurent fini leurs provisions.

Malgré les indications imprécises du rôdeur, ils trouvèrent la grotte en question. « C'est sûrement l'endroit dont parlait le sorcier ! », s'exclama Tanir. Gorzock confirma d'un hochement de tête. L'entrée était surplombée d'un totem de crânes auquel une bannière portant l'effigie d'un dieu était accrochée. Gorzock, toujours aussi discret, enfonça la porte à coup de marteau de guerre lorsqu'il vit qu'elle ne s'ouvrait pas. Une fois la porte désintégré, ils y pénétrèrent, torche à la main. Devant se dessinaient les ténèbres. Elles étaient si épaisses qu'elles étouffaient presque la lueur de la torche. Avançant à tâtons dans l'obscurité, Tanir et Gorzock découvrirent une salle à demi éclairée remplie d'or, de bijoux, de rubis... N'écouterant que leur avarice, ils pénétrèrent dans la salle sans plus de précaution. Un jet de lumière provenant du plafond éclairait un artéfact déposé sur un autel en or massif. Lorsqu'ils eurent fini de se remplir les poches, Tanir s'avança vers celui-ci puis, sans aucune hésitation, prit l'artéfact qui ressemblait à une chope et se dirigea vers la sortie.

Tout à coup, le sol se mit à trembler. Des cris et des cliquetis d'armes et d'armures s'entrechoquant emplirent la salle. Ceux-ci provenaient du chemin qui menait à la sortie.

« DES GOBELINS ! », s'exclama Gorzock tout excité.

« Ils sont environ une dizaine. Une partie de plaisir ! », dit Tanir, sûr de ses moyens.

Les deux compagnons se mirent en position de combat. Les Gobelins surgirent de l'entrée de la salle et se précipitèrent sur les deux aventuriers. Après quelques instants d'un intense combat, les Gobelins furent vaincus, non sans mal. Tanir était à bout de souffle, son armure l'ayant protégé des épées des Gobelins. Gorzock, quant à lui, était tranquillement assis par terre en train de se repaître de viande fraîche lorsque des bruits inquiétants se firent entendre. Cette fois, aucun doute. Les dix Gobelins n'étaient que des éclaireurs et les

bruits de la bataille eurent tôt fait d'alerter toute la garnison. Tanir et Gorzock comprirent qu'ils étaient dans l'antre des Gobelins et qu'ils pillaient leur trésor. À ce moment précis, des dizaines de Gobelins affluèrent d'une entrée de l'autre côté de la salle.

Le nain empoigna l'ogre et ils coururent à l'aveuglette à travers les corridors, cherchant la sortie et essuyant à plusieurs reprises le tir d'archers embusqués dans certaines salles. Repoussant quelques Gobelins dans des corridors plus étroits, au bout d'une heure et demie d'intenses combats et de fuite, Tanir et Gorzock purent souffler un peu, le temps de faire une évaluation de leurs blessures. Ils s'affaiblissaient à chaque pas. Ils devaient impérativement sortir de cette grotte au plus vite, sinon ils finiraient en banquet pour Gobelins. Gorzock, avec une flèche plantée dans l'épaule, se déplaçait difficilement. Les nombreuses coupures aux bras et aux jambes de Tanir rendaient chaque pas pénible. Ils reprirent leur marche et virent au loin une douce lumière perçant l'obscurité. Les Gobelins partirent de nouveau à leurs trousses. Les deux aventuriers coururent vers la lumière et sortirent enfin de la grotte, toujours poursuivis par les Gobelins.

Ce soir-là, à la taverne des mécréants, Tanir et Gorzock prirent part aux festivités. Racontant comment ils avaient triomphé d'une armée de Gobelins, reconstituant même la bataille à l'aide de volontaires, et avaient fait fortune, par la même occasion, avec l'artéfact qu'ils rapportèrent au mystérieux rôdeur avant que celui-ci ne disparaisse à jamais. Ainsi naquit la légende des aventuriers de la taverne des mécréants.

*Mathieu Grêves, 2^e cycle
CEA L'Impact, CS Pierre-Neveu
Enseignante : Louise Éthier, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

32. Quoi que tu

Quoi que tu fasses
Il y aura toujours quelqu'un pour le faire mieux que toi

Quoi que tu dises
Il y aura toujours quelqu'un pour le dire mieux que toi

Quoi que tu écrives
Il y aura toujours quelqu'un qui l'écrira mieux que toi

Quoi que tu lises
Il y aura toujours quelqu'un qui lira mieux que toi

Quoi que tu crées
Il y aura toujours quelqu'un pour créer mieux que toi

Quoi que tu
Fasses, dises, écrives, lises ou crées
Si tu le fais avec tout ton cœur

Tu seras le grand vainqueur

*Richard Godbout, 2^e cycle
CEA Matapédia, CS René-Lévesque
Enseignante : Ginette Morin, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

33. Tu dois lui dire

Tu dois lui dire qu'elle est faite pour toi

Tu dois lui dire que tu l'aimes

Tu dois lui dire qu'elle est un rayon de soleil

Tu dois lui dire qu'elle est la plus belle fleur de la terre

Tu dois lui dire, je prendrai soin de toi

Tu dois lui dire qu'elle fait battre ton cœur

Tu dois lui dire que tu aimerais gagner son cœur

Tu dois lui dire, je serai fidèle à toi

Tu dois lui dire qu'elle sera la mère de tes enfants

MAIS TU DOIS

Surtout, lui dire, chérie, je vais faire

LA VAISSELLE

*Richard Godbout, 2^e cycle
CEA Matapédia, CS René-Lévesque
Enseignante : Ginette Morin, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

34. Une vie avec la dyslexie

J'aimerais vous faire connaître mon vécu avec la dyslexie. Je suis un jeune homme dans la mi-vingtaine. J'ai un trouble d'apprentissage. À l'âge de neuf ou dix ans, j'ai appris mon diagnostic : je suis dyslexique ! Ça ne fait pas longtemps que j'en parle. Je fais ce témoignage pour vous informer comment est la vie avec le problème de la dyslexie.

La dyslexie est un problème d'apprentissage qui touche la lecture et l'écriture. Tout le monde peut faire cela, mais peu de personnes savent ce qu'est la dyslexie et comment on vit avec ce problème.

Au début, mes années d'études n'ont pas été faciles. J'ai redoublé, puis redoublé mes premières années. Les professeurs ne savaient pas quoi faire avec moi. Certains m'ont ignoré ; d'autres m'ont pris en pitié. Je ne leur en veux pas pour ça. C'était difficile à gérer pour eux. Avec tout ça, je suis resté à l'école. J'ai continué jusqu'au décès de ma mère, à mes 17 ans. C'était elle qui me motivait pour que je reste à l'école. Vous savez comment c'est le secondaire ? Dans les classes de 30 élèves, les personnes comme moi ne font pas très bon ménage. Quand je suis tombé sur un bon professeur, il ne pouvait pas passer tout son temps avec moi.

À la maison comme au travail, c'était compliqué pour moi. Je lisais des lettres que je recevais, mais je n'en comprenais pas le sens. Au travail, je ne recherchais pas un emploi trop compliqué avec de la lecture et de l'écriture, car j'ai tellement de problèmes de français ! Les films qui étaient sous-titrés, je ne les écoutais pas. Toutes les choses comme ça, je les évitais.

Un jour, j'ai commencé à vouloir retourner à l'école. Je trouvais que j'étais ignorant de ne pas avoir mon secondaire. À la naissance de ma fille, « le retour à l'école » est devenu plus important pour moi. Il y a des personnes qui me déconseillaient de retourner à l'école. On me disait : « Tu as un travail depuis deux ans, ne retourne

pas à l'école. » Tout pour me décourager ! Mais un jour, un avocat du nom de Donald m'a parlé de quelque chose. Il m'a dit, à moi, un parfait inconnu pour lui : « Retourne aux études... tu ne le regretteras pas ! »

Depuis ce temps, je suis à l'école et j'apprends. Je me sens beaucoup moins ignorant. Je lis des textes, je compose aussi. Les lettres ne me font plus peur. La dyslexie est toujours là, mais ce n'est pas cela qui va m'arrêter cette fois. Je deviens un gagnant !

*Jonathan Fortin, Présecondaire
CEA Le Parcours, CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Marie-Hélène Leclerc, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

35. Ma langue en musique

Je suis née en 1971, au Québec, de parents québécois. Avant même de marcher et de parler, j'appréciais la musique. Il y a tant à découvrir dans la musique. Moi j'ai la chance d'avoir grandi en compagnie des plus grands compositeurs et interprètes du Québec. C'est en grande partie avec eux que j'ai appris cette langue si belle qu'est le français. C'est aussi grâce à eux et à leurs paroles que la vie m'a été expliquée. C'est un cadeau inestimable pour moi, encore aujourd'hui, d'entendre leur voix. Leurs paroles me font sourire, pleurer ou même espérer que le meilleur reste à venir.

Enfant, je m'arrêtais plutôt au rythme de la musique, ça me donnait une envie folle de me dandiner. Plus tard, ce sont les mots qui m'ont fait voyager et rêver. Aujourd'hui encore, je suis une fana de musique québécoise. Des plus anciens artistes aux nouveaux que mes fils écoutent aujourd'hui, les leçons se ressemblent. Comme le disait si bien Jean Lapointe : « C'est dans les chansons qu'on apprend la vie, y a dans les chansons beaucoup de leçons... » et moi, j'y crois.

Adolescente, je fréquentais une polyvalente où nous étions en minorité francophone et je me suis battue à ma façon pour que la loi 101 ait sa place entre nos murs ; j'ai fait du piquetage dans la rue, j'ai collé des autocollants sur les murs et les casiers de l'école, c'était une cause qui me tenait à cœur. Ça l'est toujours d'ailleurs. D'autres avant moi ont fait des choses significatives pour notre langue, Gilles Vigneault chantait : « I went to the market, mon p'tit panier sous mon bras... », par cette chanson, il dénonçait les abus de l'administration aérienne U.S. Plusieurs de nos artistes québécois, par leurs chansons, marquent leur engagement social : Richard Desjardins, Robert Charlebois, les Cowboys Fringants, les Colocs, pour ne nommer qu'eux. En plus, lorsqu'ils interprètent une chanson, c'est toute la gamme des émotions qui y passe. À quoi sert une musique s'il n'y a pas un état d'âme, une série d'émotions que l'on ressent à l'entendre ? Quand j'ai connu l'amour, c'est aussi accompagné de la musique que je l'ai appris. Tous mes moments de vie se rattachent à une chanson. Voilà sans doute une des raisons pour laquelle je me dis Québécoise jusqu'aux os.

Je leur suis reconnaissante de m'avoir prêté des rythmes et des paroles qui accompagnent encore aujourd'hui toutes mes « première fois », tous mes souvenirs et mes peines aussi. Ça m'aura permis de passer à travers chaque étape de ma vie avec l'espoir que rien n'arrive pour rien et qu'on en ressort toujours gagnant. Je tenais à transmettre ce message qui est le leur, celui qui me donne envie de foncer et de mordre dans la vie.

Depuis longtemps, j'aime dire que j'ai le Québec tatoué sur le cœur. Je suis une grande amoureuse de ma langue. Il est important pour moi que le Québec demeure francophone, c'est notre langue, ce sont nos coutumes, nos origines, le sang qui coule dans nos veines. Par leurs créations musicales, nos artistes tentent à leur façon de nous transmettre ces valeurs. De *Gens du pays*, de Vigneault, jusqu'à *Mon pays*, de Sir Pathétik, la beauté de notre pays est mise en évidence.

Que l'on soit jeune ou vieux, je crois que la chanson francophone a beaucoup à donner. Depuis la naissance de mon

premier fils jusqu'à aujourd'hui, je me suis fait le devoir de communiquer cet amour que j'ai pour nos grands artistes à tous ceux et celles qui croisent ma route. Mes garçons, âgés de 19, 17 et 15 ans, connaissent aussi bien Félix Leclerc qu'Alexandre Poulin ou encore les Cowboys Fringants. Je constate que, par cet héritage, j'ai offert à mes fils : la bonté, l'humilité et toutes les capacités requises pour aller loin dans la vie. Il me semble qu'il est important de communiquer nos rêves, nos passions et moi, c'est avec la musique d'ici que je le fais.

Je tiens beaucoup à rendre hommage à tous les grands artistes du Québec et j'ai pensé que de composer ceci serait une belle façon de le faire. Merci à vous qui bercez mes jours, mes nuits, ma vie, depuis 38 ans déjà.

*Yanik Larochelle, 2^e cycle
CEA Christ-Roi, CS Pierre-Neveu
Enseignant : Gaston Beauregard, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

36. Surréelles céréales

C'était un de ces lendemains de veille. J'arrivais de deux jours passés dans un de ces interminables raves. Je n'avais tenu le coup que grâce aux boissons énergétiques et autres substances dont le nom se termine en « ine ». Il ne me restait plus qu'à déjeuner et me coucher.

Au moment où j'allais ouvrir le garde-manger, un oiseau exotique me surgit au visage entraînant au passage ma casquette. Mais j'hallucine ! C'était Sam le Toucan des céréales Froot Loops. Il fit demi-tour pour venir me picorer et ensuite retourner faire des cercles autour du luminaire, attendant sûrement le moment propice pour se lancer dans une autre attaque aérienne.

Puis il y a eu Cric, Crac et Croc, beaucoup moins sympathiques qu'on pourrait l'imaginer. Ils répétaient sans cesse leur ritournelle : cric, crac, croc, me tournant autour, m'envoyant de douloureux coups dans les tibias à chaque passage. J'étais sous attaque céréalière. Les personnages du garde-manger avaient pris vie comme par magie.

Le lapin Nestlé Quick, ou plutôt les lapins, celui aux fraises et celui au chocolat, se livraient une guerre ethnique digne du conflit palestino-israélien. Tante Jemima et Uncle Ben s'échangeaient des recettes en commérant sur les prétendus talents culinaires du Chef Boyardee.

Les trois petits Rice Krispies étaient juchés l'un sur l'autre. Le dernier monté ayant trouvé la hauteur idéale, il m'assena un coup de poing dans les parties : « croc », aïe !

Comme j'essayais de reprendre mon souffle, j'entendis hurler : « à l'abordage !!! ».

C'était le Capitaine Crunch surgi de nulle part. Il sabra deux fois dans le trio infernal. Enfin de l'aide ! C'était plus que bienvenu.

C'est alors que Mr. Planters, l'arachide assassine, fit son apparition par derrière. Il s'acharna à étrangler ce brave capitaine qui tomba et alla se fracasser la tête sur le bord d'un bol dans un « crunch » déchirant, mettant ainsi fin à mes espoirs.

Tournoyait encore Sam le Toucan. Planters s'avavançait le faciès menaçant, comme s'il était au courant de mon allergie.

Les deux oursons Kraft n'en avaient que faire. L'un d'eux avait entrepris un carton de mélasse, l'autre se léchait le paquet dans le coin de l'évier. Il était temps de battre en retraite. Je courus vers le couloir pour aller m'abriter dans la salle de bain, renversant le pichet souriant Kool-Aid en ce faisant. Tandis que j'essayais de reprendre haleine derrière la porte verrouillée, je sentis le souffle citronné de Mr. Net lorsqu'il me dit : « Hé petit, t'as besoin d'aide ? » Sûr que j'en

avais besoin. Il avait ses pantalons blancs moulants et un t-shirt trop ajusté. Il me regardait d'une drôle de manière, les yeux brillants et le sourire enjôleur. Je commençais à douter de la noblesse de ses intentions, tandis qu'à travers le rideau de douche La Parisienne et la matrone Old Dutch semblaient penchées, à quatre pattes, mais pas certain que c'était pour frotter le plancher. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je m'enfuis de la pièce aseptisée.

Pour me retrouver face à la cohorte de mascottes qui s'avançaient impitoyablement vers moi. C'était décidé. Je n'achèterais plus que des produits sans nom.

Alors que je croyais que tout était perdu, trois flèches décochées derrière moi sifflèrent à mes oreilles allant abattre Sam, Cric et Kool-Aid. Voyant cela, Crac et Croc et les autres s'enfuirent en glissant dans le sang rouge et sucré, pour disparaître dans un fracas d'armoires qui se referment, à la cuisine. Je me suis retourné pour apercevoir mon sauveur, Robin Hood, qui me dit, avec son accent médiéval anglais : « Ce fut un honneur, toujours à votre service. » Puis, il disparut dans un nuage de farine blanche. Tout était redevenu calme... Wow ! Il était vraiment temps que j'aille me coucher.

Dix-huit heures plus tard, le son strident du réveille-matin mit fin à mon sommeil sans rêve. J'étais frais, dispos et reposé. Le cauchemar de la veille était déjà loin.

J'entendis ronronner. Ho ! Deux petits chatons blottis contre moi. « Mais, que faites-vous là ? » Si moelleux, si duveteux, si doux, comme du coton...? NOOOONN !!!

*Note de l'auteur : - Aucune mascotte n'a été maltraitée lors de l'écriture de ce texte.
- Les redevances concernant les marques déposées seront versées à des œuvres caritatives.*

*Patrick Verville, 2^e cycle
CEA Le Parcours, CS du Pays-des-Bleuets
Enseignant : Marien Boivin, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

37. La voix des anges

Verset 1

J'ai foncé dans l'noir sans regarder derrière moi
J'ai volé l'espoir de pouvoir entendre une dernière voix
L'équilibre qui m'emporte dans les courants d'air froid
Suivre une escorte qui guide ma route sans perdre foi

J'veux rêver en couleur pour éclairer les routes sombres
Effacer ma douleur, celle qui détermine mes cauchemars
J'écoute la voix des anges quand de mes yeux
des gouttes tombent
C'est fou de croire que sans mes ailes
j'peux vivre plein d'autres scènes

J'surveole les obstacles quand sous mes pieds la terre tremble
J'recherche un monde stable j'pense soulever une présence
J'reprends mon souffle (souffle) les yeux fixés vers le ciel
Mais j'veux qu'on m'écoute (coute) que j'puisse crier c'que j'ressens

C'est tout de même incroyable quand j'y pense
j'deviens moi-même
Réaliser l'voyage pour me donner enfin de quoi sourire
Voir les portes s'ouvrir trouver la clé
tant qu'à chercher quoi faire
J'me laisse guider vers la lumière par la voix des anges

Refrain

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

Verset 2

Les portes ouvertes aux cieux pour qu'enfin on descende l'espoir
Suffit de tendre l'oreille au lieu de tomber sans y croire
Les mots résonnent dans ma mémoire afin d'graver les voix
L'avenir est noir j'arriverai pas si j'refuse la vérité

J'ai peur d'être trop mis à l'écart avant d'avoir dit
Qu'un jour j'veux briller aller loin seulement désormais
J'm'élançe face à tout l'monde en gardant ma raison d'être
La peur prend son envol pour laisser place à mes autres rêves

J'voudrais pouvoir me rendre plus loin que c'que j'm'étais imaginé
J'pourrais même croire que sans butin j'offrirai la charité
Ressentir la chaleur qui m'protège des vents polaires
Pour surmonter les journées plutôt sombres et sans soleil

Avec un ange à mes côtés j'ai l'impression d'pouvoir planer
La chance d'être écouté à toutes les fois que j'essaie d'parler
Quand j'raconte sur page blanche j'vous laisse ma signature
Le jour ou j'voudrai partir c'est ma façon d'vous dire adieu

Refrain

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

J'voudrais tant avancer dans un sens
Toucher l'ciel et atterrir sans mes ailes
Mais j'patiente pour écouter la voix d'ange
Celle qui m'indique le chemin si la haine m'observe

*Sébastien Rochette-Marois, 1^{er} cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

38. Vétiver et lassitude

La pièce était la même qu'au tout début. Rien n'avait vraiment changé, mais tout avait changé. La chambre, notre chambre, avait toujours été un lieu d'équilibre, de paix, où le poids du monde n'avait pas d'emprise, où les disputes n'avaient pas accès et où les caresses sentaient bon. Mais voilà que tout était maintenant bien différent. Depuis quelques mois déjà, une lassitude dont je n'avais pu déceler l'apparition s'était allongée entre nous deux, dans notre grand lit, nous séparant chaque jour un peu plus.

Le réveil sonna comme chaque matin. Et comme chaque matin depuis une semaine, je ne dormais pas. Et il ne fallait pas que je dorme, parce que ma surprise aurait été trop grande de me réveiller auprès d'un inconnu. Parce que c'était bien de cela dont il était question. Marc était bel et bien devenu un étranger pour moi et le poids du monde avait sournoisement réussi à s'infiltrer dans la pièce où nous avons été heureux, la pièce où je ne trouvais désormais plus le sommeil.

Je me levai pour aller chercher du café pendant qu'il s'étirait dans la plume blanche comme un matou dans un faisceau de soleil. Je le trouvais si beau, tellement beau. Chaque centimètre de sa peau était pour moi magnétique. Alors que je descendais à la cuisine et que l'odeur du café gagnait mon nez, je me rappelai la première fois où je l'avais vu. C'était à Québec, rue Saint-Jean, non loin de la maison Simons. Je ne connaissais, à ce moment, strictement rien de lui, de l'homme qu'il était et de ce qu'il deviendrait pour moi, mais j'avais le sentiment d'avoir été foudroyé par l'amour, le vrai, le grand.

Je pris deux tasses et préparai les cafés machinalement, absorbé par mes pensées. Devais-je lui dire ce qui m'habitait ? Devais-je lui dire que le Marc du Simons me manquait ? Je remontai l'escalier en me questionnant sur la manière, la forme à adopter.

En regagnant notre chambre, alors qu'il sortait de la douche, une bouffée de vétiver citronné fonça droit sur moi. L'odeur de son gel de douche était ma favorite. J'étais toujours ému de sentir ce parfum au creux de son cou et, ce matin, alors que le doute m'accablait, l'effluve de mon amoureux me reconfortait. Je déposai son café près de lui et comme il me faisait dos, je collai mon nez contre sa nuque. Mes yeux s'embruèrent et il se retourna pour prendre mon visage entre ses mains. Il découvrit alors mes yeux que les larmes remplissaient.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Tu sens bon, c'est tout.

Étrangement, je passai les semaines qui suivirent en tête à tête avec l'homme du Simons. Sans le dire, il avait compris mes larmes et le vide qui s'installait entre nous deux et, par le simple fait de l'avoir remarqué, il les fit disparaître. Je dormis les nuits suivantes, paisiblement, blotti contre mon amoureux dans un nuage de vétiver citronné. Il était redevenu celui que j'avais connu.

*Félix Paquet-Forrest, 2^e cycle
Centre de formation générale des adultes, CS De La Jonquière
Enseignante : Catherine Jammes, Syndicat de l'enseignement De la Jonquière*

39. « Ange »

C'est par un soir de tristesse, au goût de désespoir, qu'est née ma plus belle histoire... J'exigeais des réponses, et Il m'a répondu...

Moi :
Hé l'Ange, tendre Ange,
Doux songe, tendre songe...
Existes-tu vraiment ?
T'a-t-il créé perfection ? Es-tu pour moi un guide ?
Survoles-tu toujours mon ciel ?
Berces-tu parfois mes rêves ?
Supporteras-tu chacun de mes pas ?
Est-ce qu'un jour on se parlera ?

Vais-je connaître le chant de ta voix ?
Voudras-tu me montrer la perfection de tes yeux ?
Est-ce grâce à toi si quelquesfois des perles de lumière
ondulent ma nuit ?
Ma douleur te fait-elle autant souffrir ?
Vois-tu par mes yeux toutes mes faiblesses ?
As-tu ce don, complice Divin, celui de savoir lire dans la
noirceur, lire sans mot mon intérieur ?
M'as-tu déjà fait signe ? Où es-tu ?
Je ne te vois pas, je suis sourde de ta voix !
Ange :
Douce créature, maîtresse du futur,
Tendre enfant, doux présent...

J'existe vraiment, évidemment je ne suis pas perfection, mais, tout comme toi, c'est Elle qui m'a créé. Elle m'a donné comme faculté le pouvoir d'être ton guide. Par un fil de lumière nous sommes liés. Sache, complexe création, que jour et nuit je survole ton ciel, je virevolte dans les caprices de ton vent et danse avec tes muses.

La majorité de tes rêves sont empreints de ma beauté, quand ils sont mauvais, c'est que mon bon vouloir « agissant » n'a pu percer le mur de tes ténèbres. Je comprends que ces nuits-là, tu les préfères seule, que ces quelques heures tu désires t'emplir de peurs. J'y consens, je m'y plie, contre ma vérité, parce que je sais que pour toi c'est une nécessité. Que tu as besoin du noir pour envier la lumière, de la lourdeur pour comprendre la légèreté, de la guerre pour savourer la paix...

À ta naissance, petit agneau, je t'ai choisi...

Et du même élan, fait la promesse d'ajouter chaque jour une blanche plume à tes ailes, pour que le moment venu, tu me rejoignes et qu'à ton tour, tu puisses embellir un ciel et faire naître un ange... Tu te dois maintenant de mieux comprendre que, dans le moindre de tes pas, je t'accompagne.

Sache, petite protégée, que ta douleur m'est insupportable, que les faiblesses que tu nourris sont pour moi de redoutables ennemies. Je te confie, volontaire martyre, que sur tes yeux flotte un voile de plus en plus opaque, parce que tu t'obstines à repeindre mes images et que tu persistes à rester sourde à mes murmures.

Ce qui ondule tes nuits, ne sont pas des perles de lumière, ce sont mes larmes qui éclaboussent le miroir de ton aveuglement, parce que tout ce que tu ressens s'impose à moi...

J'ai effectivement le don de te connaître parfaitement, et Dieu sait comme j'aimerais te présenter le vrai toi... Te montrer que tous les outils dont tu as besoin sont là, en toi, dans les oubliettes de ta vérité...

Fidèlement, j'ai répondu à tes cris, je t'ai prouvé mon existence, et mon rôle dans cette danse. Tu pourras maintenant reconnaître le chant de ma voix et je n'attends que ton sommeil, pour te faire voir la profondeur de mes yeux... Mais avant, j'ai moi aussi des questionnements. Sauras-tu répondre à ce qui t'est évident ?

Tu me demandes si je t'ai déjà fait signe. Te rappelles-tu avoir déjà cessé de pleurer parce que tu sentais, soudainement en toi, un sentiment de légèreté, de calme ? Qui d'après toi en est la source ? Ce délicieux effluve de liberté, cette paresseuse sensation de pureté, cette enivrante certitude d'utilité, la grandeur de ta bonté, l'attendrissement de ta pitié, ta capacité à pardonner, si tu peux aujourd'hui mieux respirer c'est parce que j'ai, pour tout l'amour que je te porte, sacrifié mes ailes... Et chaque plume qui s'en détache, te frôle dans sa chute... Penses-y, tous ces frissons de douceur qui te parcourent entièrement, te souviens-tu ?

Ne t'impose plus le chagrin de douter de tes forces, de ta grandeur...

Aie maintenant la lucidité de comprendre que je suis réel et que je t'apprends harmonieusement à rythmer les battements de tes ailes... Pour toi, si ça devait, je renierais mon existence et donnerais ma dernière poussière, parce que Je crois en toi, parce que Je fais partie de toi, parce que Je t'aime avec pureté et sincérité...

Éternellement,

Ton Ange Bien-aimé

*Stéphanie Morand, 2^e cycle
CEA du Saint-Maurice, CS de l'Énergie
Enseignante : Colette Ferron, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

40. Il n'y a pas d'âge pour apprendre

Je suis en train de faire mon possible pour apprendre la belle langue de Molière. Je suis très enthousiasmé, puisque le français me passionne. Je mets tout l'acharnement voulu et je consacre tout le temps possible à mon but parce que je voudrais, quand mon apprentissage sera fini, prendre et bénéficier de toutes les activités culturelles et sociales de mon milieu social. Mon apprentissage, je le complète en écoutant la radio, en regardant la télévision, en lisant des livres, des journaux, des revues, etc., mais tout ça en français.

Pour moi, comme immigrant qui parle seulement l'espagnol, ce n'est pas facile de comprendre et de se faire comprendre en français. Parler et bien écrire en français implique un processus long avec beaucoup d'étude, de dévouement et de patience.

Une personne peut dire qu'elle parle français, en disant seulement : « Bonjour... », « Ça va... », « Je m'appelle... Je viens de... ». Non, ça c'est mentir, c'est-à-dire se leurrer soi-même. La maîtrise de cette langue est non seulement une bonne écriture en accord avec les règles de l'orthographe et de la syntaxe, mais en plus,

est d'avoir une phonétique parfaite qui fait du français une langue sonore, très agréable à l'oreille comme de la belle musique. Le français est la langue qui a le plus beau son de toutes les langues du monde.

Pour moi, l'apprentissage de la langue française est difficile seulement pour une chose : depuis quelques années, j'ai de la difficulté à bien entendre. Mon problème auditif empêche une bonne réception du son des lettres et des mots du français, ce qui est fondamental pour écouter et pour parler. Pour moi, la difficulté est double, parce que l'effort est plus grand et l'apprentissage se fait moins rapidement. Néanmoins, la constance et l'effort que j'ai mis à atteindre mon but m'ont permis d'obtenir des résultats positifs, malgré toutes les difficultés pour faire de mon rêve une réalité.

Pour moi, l'apprentissage du français est un défi et tous les défis, je les relève avec courage et enthousiasme. Pour arriver à la réussite, je dois prendre des décisions, avoir de l'assurance et de l'optimisme. À moi, la vie ne m'a rien donné « gratuitement ». Tout ce que j'ai obtenu a été le résultat d'efforts et de courage que j'ai mis sur les buts que je me suis fixés tout au long de ma vie. Et c'est ainsi que je veux vivre jusqu'à la fin de mes jours, en paix et avec beaucoup d'amour à côté des personnes que j'aime ; partager tout le beau et le bon de la vie avec ma femme qui a été et est le moteur de mon existence, la lumière sur mon chemin, le fondement de notre foyer, la pierre angulaire et le support de notre mariage et, aussi, avec mes enfants qui ont été et sont l'essence, l'âme, la vie, l'espoir et la raison de mon prolongement dans ce monde. Mes enfants, qui sont la raison de ma vie, je leur ai donné tout ce que j'ai pu, je leur ai enseigné comment vivre avec le sacrifice comme compagnon, avec l'effort, le dévouement, le travail et l'honnêteté comme maîtres. Je leur ai donné l'exemple de bien-être et d'humilité pour qu'ils le transmettent à tous mes descendants qui continueront quand le soleil se couchera sur mon horizon.

Je crois que tout ce que j'ai fait a été bon pour moi. Tout a été ainsi parce que j'ai été ainsi : un homme avec une âme noble et bonne, dont j'ai hérité de mes parents. J'ai cru et je me suis confié à tout le monde, mais cela a été mauvais pour moi, parce que

beaucoup de fois, des personnes m'ont causé, à moi et à ma famille, une grande quantité de soucis, de douleur et de tristesse. L'hypocrisie et la fausseté de plusieurs personnes ont brisé des illusions et ont provoqué la confusion. Néanmoins, malgré tous les moments difficiles que la vie m'a donnés, j'ai pu m'en sortir avec solidité et assurance, le soutien de ma famille et la foi que j'ai toujours eue en Dieu.

À mon âge, 63 ans, apprendre une langue comme le français c'est non seulement un défi, c'est un engagement envers moi-même. Quand la vie t'offre l'occasion de venir au Canada, d'apprendre une nouvelle langue, de partager la culture et le développement d'un pays, le meilleur du monde, tu dois profiter au maximum de cette occasion et je suis reconnaissant d'être arrivé où je suis en ce moment, en sachant que beaucoup de gens ne vivent pas jusqu'à cet âge pour arriver à le savoir.

Je reconnais que je me fais vieux très rapidement et qu'il est trop tard pour devenir savant. Je dois vivre chaque jour comme si c'était le dernier, en partageant le bon de la vie aux côtés de ma femme, mes enfants et mes petits-enfants, en aidant tout le monde que je peux avec l'assurance de pouvoir être humble pour obtenir la gratitude et l'affection des personnes.

Reconnaître en Dieu le mérite de m'avoir donné des qualités et des occasions pour faire de bonnes choses. Pardonner à tous ceux qui ont causé nos douleurs, qui ont opprimé nos cœurs et détruit nos illusions. Pardonner non avec les lèvres, mais avec le cœur.

Que toutes les personnes qui sont ici comme moi profitent des occasions que ce pays nous donne pour changer vraiment notre vie.

Je suis heureux d'être ici et je crois que l'histoire que je vous ai racontée est belle et c'est un petit récit de ma propre vie.

*Hector Quintero, Francisation
CEA du Phénix, CS des Découvreurs
Enseignant : Yvan Cauchon, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives*

41. Le rêve

La symphonie de la vie
A bon goût en sapristi

Jeune plein d'ambition
Et plein d'espoir et de résolutions
Un petit rayon de soleil mignon
Ne s'opposera pas à notre décision
Et à notre fervente opinion
S'asseoir et réfléchir à la situation
Se poser des questions
Expliquer les ennuis et les raisons

Étudier, ne pas lâcher, continuer d'avancer
Splendeur et rigueur pour penser
Travail acharné sur sa lancée

Le résultat va avec l'effort
Échelonner des batailles encore

Têtu aimant tout contredire
Esprit de vouloir ralentir
Manifester le désir de s'assoupir
Plein de vie et d'espoir pour en rire
S'exprimer et ne pas rougir

D'apprendre à résoudre des problèmes que tu vois
Étudier, tu es lumière qui croît
Tenir bon jusqu'au bout de toi
Utiliser ton bon sens d'orientation en soi
Demain viendra au loin le froid
Inviter à la réussite de tes choix
Éviter les mauvaises fréquentations et le désarroi
Rehausser la pigmentation de tes joies

Proposer de nouvelles idées
Oublier les tentatives échouées
User de ta pensée
Réaliser ce que tu veux fonder

Une rencontre ou douze peuvent survenir
Ne pas savoir qui choisir
Éclatements de rire à n'en plus finir

Réviser pour manifester de l'intérêt intellectuel
Élégant et charmant avec les professeurs ponctuels
User de tes connaissances personnelles
S'asseoir et écouter l'hirondelle
S'impatisier de finir des études exceptionnelles
Identifié à plusieurs jeunes sortis des ruelles
Tantôt voir le bout du tunnel
Et se rendre à l'essentiel

Poursuivre le chemin de notre destin
Ouvrir nos pensées pour la fin
Usiner le cerveau c'est malin
Rude journée pour le quotidien

Écolier on est choyé toute l'année
Nous sommes gâtés, faut en profiter

S'avancer et demander de l'aide à l'hirondelle
Apprendre de nos erreurs en citronnelle
Viser toujours plus haut c'est le ciel
Obtenir de l'aide pourquoi pas c'est formel
Ici à l'école c'est rebelle
Renouer avec l'hirondelle c'est occasionnel

D'habitude tu as plein de talent
Aide les autres et sois patient
Vois les résultats de tes efforts constants
Avoir la chance de faire un chant
N'importe quel élève peut être brillant
Tenter de remporter un prix au gala c'est tentant
Annoncer l'arrivée des gens
Graver de beaux souvenirs en riant
Entamer le reste de la veillée en buvant

Encore et encore tu te dépêches
Tu ne dois pas attendre qu'on te repêche

Dire et redire ce qui est en préparation
Écouter ce que nous disons
Vivre le moment que nous passons
Et choisir la musique que nous voulons
Nécessaire pour détendre les « groupillons »
Inviter les étudiants à une réflexion
Rendre la joie du matin au diapason

Mijoter la préparation pour acquérir
Avancer pour être capable de s'endurcir
Tenir bon pour aboutir
Une grosse fierté de s'accomplir
Ressentir de la joie pour partir
Étudier c'est s'enrichir

*Isabelle Martin, 2^e cycle
CEA du Saint-Maurice, CS de l'Énergie
Enseignante : Colette Ferron, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie*

42. Pour une fois...

Aujourd'hui, j'ai vingt-trois ans, je suis maman et étudiante. Qui l'aurait cru ? Pas moi, je peux vous le dire. J'ai toujours voulu des enfants, quant à l'école, elle constitue une surprise pour moi. Ce n'est pas que je suis mauvaise à l'école, ni que je manque de confiance en moi, mais c'est surtout parce que j'ai peur, une peur horrible de l'école et des hommes qui la fréquentent.

Tout a commencé au début de mon secondaire, j'étais une des plus jeunes à l'école et physiquement plus avancée que certaines adolescentes de mon âge. Pour être précise, j'avais plus de seins que la normale. Les jeunes se plaisaient à me taquiner. Involontairement, j'attirais les regards et l'attention des autres ; un groupe de garçons en particulier me harcelait couramment. Au début, ils se contentaient de commentaires désobligeants, de « jokes douteuses », par la suite les gestes ont suivi... Ils m'obligeaient, me forçaient à les suivre dans le bois derrière l'école. Je ne voulais pas les suivre, avec raison, mais la force aidant... Je ne suis pas quelqu'un qui se laisse faire, mais seule... Ils m'en ont fait voir de toutes les couleurs. Pendant deux ans, j'ai subi en silence. Jamais je n'ai parlé à personne de ce que j'avais vécu, mais bien malgré moi, cela m'a traumatisée. Quand j'allais à l'école, j'avais peur, et ça, même si je n'allais plus à l'école dans cette région. Remettre les pieds dans une école représentait la pire idée que je pouvais imaginer.

Longtemps, j'ai accepté de vivre avec cette peur, la laissant me dominer. J'ai cru possible de vivre sans vraiment de scolarité. Je lisais pour essayer de combler mes lacunes, mais pour un employeur cela compte peu. J'ai travaillé dans des restaurants comme serveuse. Je n'avais pas beaucoup de dépenses, juste mes choses personnelles. Un jour, j'ai appris que j'étais enceinte. Je n'y ai pas cru tout de suite. Le temps passant, mon ventre grossissait et moi je pensais à mon avenir. À ce moment-là, je me voyais comme une mère à la maison. J'ai abandonné l'idée d'aller à l'école, après tout, mon avenir poussait dans mon ventre. Une fois ma fille née, j'ai pris conscience que la vie avec un enfant coûtait cher. Cependant, je n'étais pas prête à retourner à l'école...

Durant trois ans, je me suis complètement donnée à l'éducation de ma fille. Trois ans à me dire que je devais trouver une solution, car je ne voulais pas que ma fille manque de quoi que ce soit. J'ai affronté ma peur une fois pour toutes : je suis rentrée dans une école et j'ai demandé le formulaire d'inscription. Ensuite, me connaissant très bien, je me suis armée de courage et j'ai pris des rendez-vous avec des personnes susceptibles de m'aider. J'ai tenu le coup tout l'été, mais cela a été très dur. J'ai pleuré, crié mon désespoir, mais j'ai accompli toutes les séances avec les psychologues.

Aujourd'hui, j'entame mon troisième mois au Centre l'Accore. Un record pour moi ! Ma fille va à la garderie et elle adore ses nouveaux amis. Le soir, je m'endors et je suis fière de ce que j'ai réalisé dans ma journée. Je rêve à l'avenir, pour une fois...

Kim Métivier, 2^e cycle

CEA l'Accore, CS des Grandes-Seigneuries

Enseignante : Claudine Grenier, Association des professeurs de Lignery

43. La banalisation des nouvelles drogues

Cher lecteur,

Depuis toujours, les jeunes recherchent de nouveaux défis, des sensations fortes. Bref, ils souhaitent toujours repousser leurs limites. Ils ont la jeunesse et, pour eux, tout est possible comme s'ils étaient des demi-dieux : rien ne peut leur arriver. Insouciants et inconscients du danger de leurs actes, ils en viennent, entre autres, à banaliser la consommation de drogues et, plus spécifiquement, la méthamphétamine communément appelée *speed*.

Moi le premier, je me rappelle un passé pas si lointain où j'essayais tout : conduite à haute vitesse, alcool, drogue, etc. J'ai

commencé par fumer un petit joint. Ensuite, j'ai banalisé ce dernier et j'ai essayé autre chose. Ce fut l'acide et le LSD que j'ai fini par trouver ennuyants et j'ai voulu expérimenter d'autres drogues. Moi, c'est la cocaïne que j'ai consommée plusieurs années et j'en suis devenu l'esclave. Ça m'a pris beaucoup de temps à me débarrasser de ma dépendance de merde, mais j'ai réussi et j'en étais fier !

Malheureusement, trois ou quatre ans plus tard, j'entendis parler d'une pilule miracle qui avait des effets semblables à ceux de la cocaïne, qui durait de 8 à 12 heures au lieu de 30 minutes ; tout cela pour une fraction du prix et sans effets secondaires. À première vue, c'était la drogue idéale ou, du moins, je le croyais. Je pouvais passer des nuits et des jours entiers en éveil, à toujours chercher quelque chose d'autre à entreprendre : je travaillais, je dansais, je « baisais » sans jamais me fatiguer. Puisque je ne ressentais aucun épuisement, je ne dormais pratiquement plus. Souvent, entre chaque « dodo », je restais debout plus d'une semaine : j'étais en mode de vieillissement accéléré.

Puisque cette drogue ne coûtait pratiquement rien, je ne touchais jamais le fond, donc je continuais d'en consommer. J'en prenais 24 heures sur 24 heures. À la fin, je pouvais même dormir « gelé ». Je prenais une pilule avant de me mettre au lit et j'en reprenais au réveil. Il y a des moments où, à mon réveil, j'avais oublié les trois ou quatre derniers jours, comme si mon cerveau ne les avait pas enregistrés, à la manière d'un ordinateur qui n'aurait pas fait de sauvegarde avant de fermer. Tous les signes que mon corps m'envoyait ne suffisaient pas à sonner la cloche d'alarme à l'intérieur de moi et je continuais à en prendre allégrement. J'étais dominé par la drogue, ce n'était plus moi qui prenais les décisions, c'était elle. Il était trop tard pour m'en rendre compte.

Mes proches ont bien essayé de m'en parler, mais je croyais plutôt à une conspiration bien orchestrée de leur part. J'étais déconnecté de la réalité, je faisais une psychose paranoïaque. Je ne les écoutais pas, je pensais qu'ils étaient tous fous.

J'avais, aussi, de fréquentes hallucinations. Parfois, en conduisant mon camion, j'appliquais les freins brusquement en faisant grincer les pneus jusqu'à l'arrêt complet, et ce, pour éviter un personnage qui traversait la rue ou bien pour un chien, des fois pour un cheval. Il faut spécifier que c'était à la campagne, mais quand même. Pas besoin de vous dire que les gens n'aimaient pas grimper à bord quand j'étais au volant. Je parlais tout seul, je croyais que la radio ou la télévision communiquait avec moi et je leur répondais directement ou indirectement pour que les gens qui en étaient témoins ne me prennent pas pour un détraqué.

Quand j'y repense aujourd'hui, j'étais vraiment mal en point. N'importe qui, avec un minimum de bon sens, aurait voulu m'enfermer dans un hôpital d'aliénés, un asile pour fous. Personne n'osait me parler de ça, ils avaient tous peur de ma réaction. J'étais devenu violent et du haut de mon 1,85 mètre, je peux comprendre leurs craintes.

Je suis extrêmement chanceux de m'être sorti de ce merdier, de cette psychose, j'aurais pu en mourir ou même tuer quelqu'un. Quand j'en ai eu assez de tout cela, que j'ai eu le courage de voir les choses en face, que j'ai relevé mes manches et que j'ai ardemment souhaité vaincre cette dépendance, j'ai dormi presque une année entière avant d'être fonctionnel. J'étais dans une dépression profonde, tout était « plate », sans intérêt. Je n'avais plus d'énergie, j'étais vidé. Quand je revois des photos de cette période de ma vie qui, disons-le, s'est étirée sur quatre ans, j'avais l'air d'un mort-vivant : j'étais maigre (j'avais perdu 30 kilos), je ressemblais à un homme dans la cinquantaine malgré mes 35 ans.

Grâce à ma force de caractère, ma famille et mes proches qui ont su comment m'accompagner dans cette épreuve difficile, j'ai réussi l'impossible et ai repris goût à la vie sans drogue.

En conclusion, à tous ces jeunes et moins jeunes qui sont téméraires et au-dessus de tout cela ou qui banalisent tout : prenez garde, car le *speed* n'a rien de banal. C'est une drogue sournoise qui s'immisce en vous. Elle prend le contrôle de votre corps, de votre

tête, de vos besoins, de vos idées et de vos rêves. Comme un parasite, elle prendra possession de votre être pour s'en nourrir jusqu'à votre perte complète, jusqu'à votre mort pour ensuite migrer vers une autre victime et ainsi de suite.

Ne vous y frottez pas !

*Patrick Milette, Intégration sociale
Centre de formation professionnelle et d'éducation aux adultes, CS de Sorel-Tracy
Enseignante : Marie-Jo Péloquin, Syndicat de l'enseignement du Bas-Richelieu*

44. Le temps d'une histoire...

Ce jour-là, je me souviendrai toujours du temps qu'il faisait en ce 4 juillet 1994. Mon linge collait à ma peau et la sueur coulait sur mon front. Je bouillais au soleil en remplissant mon réservoir d'essence dans cette station libre-service de Shawinigan. En remettant la pompe en place, un frisson me traversa le corps. Un homme se tenait devant moi. Je n'arrivais pas à distinguer son visage, le soleil m'aveuglait. Il avança d'un pas dans ma direction et je me sentis faiblir. J'ouvris ma portière et c'est là que j'aperçus ses yeux pour la première fois. Ils étaient vides, sans vie, mais surtout, tellement rares. Les couleurs étaient extraordinaires, ça n'avait rien de naturel, ni même d'artificiel, c'était tout simplement inhabituel. Comme je le regardais avec compassion et que j'admirais les couleurs flamboyantes de ses magnifiques yeux, je sentis une sorte de chaleur m'entourer, une chaleur qui m'était familière. Il m'appela par mon nom, je ne fus même pas surprise. Il me demanda pourquoi je me trouvais si loin de chez moi. Je ne sus quoi lui répondre. Mes paupières étaient lourdes et je sentais mes jambes ramollir. Je n'entendais plus le brouhaha des passants dans la rue ni le grondement des voitures au passage. Il n'y avait que le silence dans ma tête, c'était d'un confort incroyable. Le silence fut brisé en un instant : « Billy ! Arrête d'importuner cette femme, retourne dans le garage immédiatement », lui dit le commis.

– Ça va, Mademoiselle ? Excusez-le, je ne sais pas ce qui lui prend, il est partiellement dérangé, me dit-il.

– Ce n'est rien monsieur, il est excusé, mais qui est cet homme, dites-moi ?

– Il est débarqué ici cela fait maintenant sept ans et nous ne savons que son nom. Il n'est pas très bavard, me dit-il avant de retourner au travail.

Je continuai ma route, mais je pensais toujours à cet homme, Billy si je me souviens bien. Mais qui était-il et pourquoi m'avait-il chamboulée ainsi ? Sans trouver de réponses à mes questions, je pensai à autre chose. J'avais hâte de voir mes amis ! C'était notre premier voyage de pêche là-bas. Julie, ma meilleure amie, avait hérité de ce superbe chalet en Mauricie situé sur une petite île. C'était la place idéale pour décrocher de tout et tout le monde en avait grandement besoin...

Je m'enfonçais dans les bois pour parcourir les quelque 100 kilomètres qu'il me restait à faire en écoutant une chanson de Pascale Picard qui jouait à la radio. Je venais tout juste de déboucher ce que j'appelle ma « p'tite *rootbeer* » de route lorsque j'aperçus dans mon rétroviseur un 4x4 arriver à toute allure. Il me dépassa et s'arrêta à 15 pieds devant moi. Je freinai brusquement, mon coussin gonflable se déploya et je plongeai dans le noir. À mon réveil, Billy se tenait devant moi. Il m'avait étendue sur la chaussée et me fixait de ses yeux si splendides. Je me levai et lui demandai : « Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu me suis n'est-ce pas ? » Il ne me répondit point. Je pris mon cellulaire, mais je remarquai que je n'avais aucun signal. Tant pis, s'il veut me suivre, qu'il me suive. Je le laissai derrière moi et continuai ma route. Il me suivit de loin...

Quand je suis arrivée au lac, après six heures de route, il était à peu près temps ! Je débarquai de ma voiture, m'allumai une cigarette et pris quelques minutes pour admirer la vue et écouter le chant des oiseaux meubler le silence. J'entendis le bruissement des branches craquer sous le poids des petits écureuils et le claquement

de l'eau sur les roches. C'était magnifique. Je me dépêchai de prendre le nécessaire dans ma voiture et embarquai dans la chaloupe pour traverser le lac. J'entendais déjà la stridulation des criquets au crépuscule, je devais faire vite pour ne pas me perdre dans la pénombre. Arrivée au chalet, je remarquai qu'un feu avait été allumé sans personne autour. Je m'engageai sur le quai et j'aperçus ce qui semblait être un tas de bois pour alimenter le feu. Je m'avançai vers le chalet et pénétrai à l'intérieur. Il y avait un article de journal sur la table et il était inscrit : « Mort tragique de 5 personnes survenue la nuit dernière dans un chalet situé sur une île sur le Lac Clair. Les victimes n'ont pu être identifiées pour le moment vu la décomposition avancée de celles-ci. Le légiste nous a affirmé que les victimes étaient dans un piètre état et qu'en ce moment même, les spécialistes étaient en train de reconstituer les corps. Une jeune fille manque à l'appel, elle serait disparue également en même temps que les autres. Si vous détenez des informa... »

Je me réveillai en sursaut et me fracassai la tête sur le lit au-dessus de moi. Je me levai et entendis quelqu'un dans la cuisine. « Julie ? C'est toi ? Où sont les autres ? » J'entrai dans la pièce et je tremblai de frayeur ; c'était lui, il était là, devant moi, la poêle à la main, mes œufs sur la table, il me contemplait d'un air désolé de ses yeux si parfaits et alors je me sentais bien et rassurée. Toute crainte disparaissait lorsqu'il me regardait, et toute ma mémoire s'effaçait, sauf dans mes rêves où lorsque j'y plongeais, j'essayais le plus possible de comprendre comment tout cela s'était véritablement passé. Où étais-je lorsqu'ils sont morts ? Je ne me souviens de rien. Pourquoi suis-je coincée avec lui et quelle date est-on ? Je rêve toujours à la même journée où je m'en viens ici toute fringante. Est-ce de ma faute ? Les ai-je tués ? Tout est confus...

Mais qui veut vraiment le savoir ?

*Marie-Ève Leblanc, 2^e cycle
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Amélie Giroux-Dallaire, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

45. Faire ses adieux

Il est de trois ou quatre ans mon aîné et il m'appelle sa « p'tite sœur ». Il me taquine souvent et aime me faire rire. C'est un homme rempli de talent en rénovation et c'est aussi un oiseau de nuit. Lorsqu'il entreprend quelque chose, il ne regarde pas l'heure, il en oublie même de manger. Il est habile et réalise de très belles choses : de la construction d'un garage jusqu'au meuble unique qu'il dessine et conçoit dans les détails les plus raffinés. C'est un artiste et aussi un homme généreux et sensible.

Combien de projets avons-nous faits ensemble en nous amusant ? Je me souviens, une fois mon frère est venu m'aider à peindre mon nouvel appartement. J'étais en train de faire le découpage d'un interrupteur et lui faisait « le rouleau » sur le même mur. Il a osé le passer sur moi ! J'ai dit : « Hey, t'es fou ! Regarde-moi l'allure ? Ça mérite un coup de pinceau. Et voilà, qu'est-ce que t'en penses ? » C'était le genre de comportement spontané qui nous amusait beaucoup entre frère et sœur. Nous avons été très près l'un de l'autre pendant longtemps... jusqu'à ce qu'une situation nous éloigne et la distance aussi.

Il habite maintenant à l'extérieur et me demande un jour de venir le voir. C'est loin Montréal ! J'ai demandé congé pour pouvoir m'y rendre. Maintenant, j'y suis. Je prends une bonne respiration et je me rends à l'étage des soins palliatifs. J'avance tranquillement, on m'indique la chambre. Je l'aperçois, couché sur le côté, l'air pensif. Comme il a changé ! J'ai peine à le reconnaître. Par contre, je reconnais ses yeux. Je les reconnais, interrogateurs, grands ouverts, c'est bien mon frère. Il m'aperçoit lui aussi et du peu de mouvements qu'il est capable de faire, il m'invite à le rejoindre. C'est le geste le plus tendre que j'ai ressenti jusqu'ici. L'émotion s'empare de nous. Je redeviens la « p'tite sœur » pour un moment et tellement d'images se déroulent dans ma tête, tellement de souvenirs...

Je le regarde, il semble ému, mais content. Quoi dire dans ces moments ? Je sais qu'il ne va pas bien, que ses jours sont comptés.

Alors, pour détendre l'atmosphère, je fais une blague, ce qui le fait rire immédiatement. Toute la famille est réunie. Nous sommes ici pour lui faire nos adieux. Je me sens privilégiée de pouvoir le faire, d'autres n'ont pas cette chance. Il n'a pas beaucoup d'énergie, mais il demande à se faire asseoir dans son lit ; ainsi, il est capable de tous nous voir. Nous nous tenons autour de son lit. Quels beaux moments !

Mon frère a vraiment toute sa conscience et il nous parle sereinement de ses volontés pour sa fin de vie. Il nous raconte ses derniers mois ; comment il a vécu de devoir finalement se résigner à ne plus faire de projets pour le lendemain. Trop vite, ça arrive trop vite. Il voulait guérir, non mourir ! Il aurait aimé avoir plus de temps ; il avait encore tellement de choses à faire. C'est comme s'il n'avait pas le temps d'être dans un lit d'hôpital, pas le temps de mourir. Il nous a quittés peu de temps après.

Cette visite m'a apporté beaucoup de réconfort... J'en reviens grandie avec un souvenir rempli de tendresse.

Merci à la vie...

*Marlène Martel, 2^e cycle
Pavillon Goyer, CS du Lac-St-Jean
Enseignante : Marie-Andrée Beaulieu, Syndicat de l'enseignement du Lac-St-Jean*

46. Mon homme, mon ami, notre histoire

Je m'appelle Josée, mon histoire se passe avec mon conjoint Sylvain. Je me souviens de cette soirée d'été du 26 juillet 2006 comme si c'était hier. J'avais 27 ans et Sylvain 32 ans, nous étions trop jeunes pour ce que nous allions vivre. Cela faisait 8 ans que nous étions ensemble.

Ce soir-là, Sylvain n'était pas bien, mais je ne pensais pas qu'il allait mal à ce point. Un moment donné, je me suis aperçue qu'il était à la salle de bain depuis un bon moment. Je l'ai appelé, mais aucune réponse. Je suis donc allée voir ce qui se passait et quand je l'ai vu mon cœur battait à tout rompre. J'étais en état de choc.

Sylvain était allongé par terre faisant un ACV. Son regard semblait me demander : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je voyais dans ses yeux, la terreur et la peur. Je me suis aperçue qu'il paralysait et qu'il faisait aussi un infarctus. J'étais sur l'adrénaline et j'ai fait le 911 sur-le-champ. L'attente des ambulanciers était horrible, un vrai calvaire ! J'ai réussi à garder mon calme en attendant les secours.

Lorsque nous sommes arrivés à l'hôpital, les médecins m'ont dit : « Il faut le transférer à Québec d'urgence, c'est trop grave ! » Sylvain voulait me dire quelque chose, mais il n'était plus capable de parler ni même de bouger. Après avoir été transféré à Québec, c'était le chaos. Tout son corps malade lâchait. Il portait même des couches. Ouf, c'était très difficile pour moi de le voir ainsi et surtout de voir la mort rôder près de lui. Quand le téléphone sonnait, c'était toujours des mauvaises nouvelles. Plus le temps passait, pire c'était. Rien ne fonctionnait, le plus difficile a été de me faire dire qu'il n'avait presque pas de chance de survie.

Il fallait lui faire une opération au cerveau. Les chances qu'il remarque, qu'il parle ou que ses émotions reviennent étaient presque nulles. Ensuite, on m'a informée que ce n'était pas fini, car un mois

après l'opération au cerveau, s'il s'en sortait, il fallait l'opérer à cœur ouvert. Ayoye ! Je ne savais pas quoi faire, j'étais impuissante face à la situation. Je me disais sans arrêt : « S'il meurt, je pars aussi ». J'ai pensé au suicide pendant des mois, j'ai même fait à plusieurs reprises des plans dans ma tête. Je peux même vous dire que j'ai connu c'est quoi la folie, la ligne entre les deux. C'est horrible comme émotion !

J'ai fait une dépression majeure qui a duré trois ans. La maladie de Sylvain m'a fait grandir, ça m'a fait prendre conscience des vraies valeurs de la vie. Il m'a permis de me découvrir. Quand on goûte à la mort de cette façon, on ne peut que changer. Maintenant, de le voir sourire, ça me fait chaud au cœur. Après tout ce qui lui est arrivé, il sourit ! Il a été hospitalisé un an en tout. Après l'opération au cerveau, il a commencé à faire de l'épilepsie, ce n'est jamais parti. Aujourd'hui, Sylvain ne peut pas faire ce qu'il veut. Par exemple, nager, faire du ski, aller en randonnée ou faire du vélo est devenu très difficile pour lui, car il n'a plus d'équilibre. Nous, qui sommes en santé, on ne se rend même pas compte de ces détails anodins et pourtant c'est un cadeau de la vie. Quand je l'ai vu après l'opération au cœur, je ne peux pas l'expliquer, mais je le regardais avec ces millions de tubes et machines qui le maintenaient en vie. J'ai vu dans cet homme un courage incroyable de surmonter toutes ces épreuves. C'est mon idole ! Il ne serait pas supposé être ici aujourd'hui, il a réappris à marcher, manger, etc.

Le retour à la maison a été très difficile, car ce n'est pas mon homme qui revenait, mais un patient. Je me souviens d'un soir où j'ai vu cette fameuse chaise pour les handicapés dans le bain, je suis tombée par terre et j'ai pleuré, pleuré. Je ne croyais pas qu'un être humain contenait autant de larmes. J'en voulais au monde entier. En l'espace d'une minute, la vie venait de m'enlever mon homme, mon ami, notre histoire. C'est tout un deuil, car notre couple ne sera désormais plus comme avant. C'est l'acceptation, on n'y peut rien, c'est tout. C'est la vie qui en a décidé ainsi et on est impuissant face à ça.

Sylvain a gardé de grosses séquelles physiques et mentales. Aujourd'hui, il va mieux. Dans toute cette épreuve, nous avons grandi. Pour moi, la vie est très différente. Elle est fragile, très fragile, on ne sait jamais. J'ai appris à me découvrir, à avoir confiance en moi.

Aujourd'hui, je suis tout émue de voir comment la vie est belle. Je profite de chaque instant. Je ne me plains plus de mon rhume ou des petites choses banales, car il y a pire. Tous les jours, il faut panser nos blessures, mais l'être humain peut s'adapter à tout, si vous saviez. Quand je ne me sens pas bien, je regarde Sylvain, mon idole, et je me dis : « Josée, ça va passer ». Je suis en vie et j'aime la vivre. Sylvain me dit souvent : « Si tu n'avais pas été là avec moi, je serais parti, mais tu m'as donné l'espoir et le désir de vivre. » Malgré les embûches qu'on peut rencontrer dans la vie, continuer ça vaut vraiment la peine. On grandit tous dans les épreuves difficiles. Dans un sens, j'accepte d'avoir vécu cette épreuve, car aujourd'hui, je suis fière de la femme que je suis devenue, pleine de vie et qui veut continuer. Rien ne peut m'arrêter maintenant.

Josée Lelièvre, 1^{er} cycle

CEA St-Pascal, CS de Kamouraska-Rivière-du-Loup

Enseignante : Mélanie Chénard, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage

47. Le petit Nuki

La neige tombe. Les *arsaniq*¹ illuminent le ciel. Nuki pleure la mort de son *ataatatsiaq*². Il est là couché sur des peaux d'ours dans un igloo. Le papa du petit garçon entre et voit son fils pleurer. Il va le voir et lui dit :

– Veux-tu que je te raconte une histoire ?

– *Li*³ *ataata*⁴.

Il débute :

Un matin, un *angutik*⁵ décide de partir à la chasse au phoque avec son *irniq*⁶ et les *qimmiq*⁷. Le fils saute de joie, c'est sa première chasse. Il se sent prêt, car il se dit qu'il va devenir un *angutik*, même s'il n'a que dix ans.

Ils se préparent et partent. « Mush, Mush ! » Ils font plus de deux heures de trajet avant d'arrêter. Le père explique les rudiments de la chasse : ils doivent rester immobiles et silencieux, car les *natsiq*⁸ sont rusés. Papa donne un bâton à son fils pour frapper le phoque. Le père, lui, a un plus gros bâton et une lance avec une pointe en pierre. Tous deux restent couchés sur la neige près d'un trou où les *natsiq* sortent pour respirer. Cela peut prendre du temps : il faut de la patience.

Le *piaraq*⁹ est très calme et écoute les conseils de son *ataata*. Il trouve cela long, mais il veut attraper un *natsiq*. Après un temps, un phoque sort du trou. Le père attrape le phoque, le frappe. Le petit garçon imite son papa. Ils réussissent à tuer le *natsiq*.

¹ Aurore boréale

² Grand-père

³ Oui

⁴ Papa

⁵ Homme

⁶ Fils

⁷ Chien de traîneau

⁸ Phoque

⁹ Enfant

Pendant qu'ils frappent le *natsiq*, ils n'entendent pas le *nanuq*¹⁰ qui arrive vers eux. Un *nanuq* énorme, affamé. Il saute sur le phoque et attrape l'homme en même temps. Le père se débat, prend sa lance et frappe le *nanuq* à la tête, l'entaille et le larde à plusieurs reprises à la poitrine. L'ours polaire mord l'homme et le fait balancer avec son énorme gueule puis le lance. Le petit garçon est caché près des chiens qui, eux, jappent à tue-tête. Après avoir propulsé l'homme, l'ours prend le phoque et part en trombe.

Le garçon s'approche. Il est terrifié. Son père est plein de sang. Il le pousse en l'appelant, mais aucune réaction ne survient. Il ne sait trop quoi faire. Il sait qu'il ne peut laisser son père là. Il prend son courage, le tire jusqu'au traîneau. Il le couvre avec les peaux et part. « Mush, Mush ! » Les chiens partent à la course vers la maison. Le trajet est long. Le petit garçon ne peut se laisser décourager : il veut ramener son père. La *qanik*¹¹ commence à tomber et de plus en plus chaque minute. Les *qimmiq* jappent, car eux savent que cette neige va empirer. Après quelque temps, la température chute tellement que le jeune garçon ne voit plus rien devant lui. Il sait que les chiens connaissent le chemin de la maison, alors il se laisse guider par eux. Il essaie de se protéger du vent, du froid et de la neige, il est complètement gelé. Il tombe du traîneau. Les chiens sentent qu'il y a une pesanteur de moins et arrêtent. Ils jappent ! Jappent ! Jappent ! Le garçon est inconscient dans la neige. Il ne peut répondre. Les chiens font demi-tour jusqu'à lui. Dès qu'il arrive près de lui, le chien de tête le lèche au visage et le mordille pour qu'il se réveille. Le garçon réagit, se lève et remonte dans le traîneau. Cette fois, il se rajoute des morceaux de peaux pour se couvrir. Les chiens repartent et courent de plus en plus vite. La *qanik* tombe de plus en plus. Il ne voit rien du tout devant lui et espère arriver très vite. Il pense à son père et son courage revient. Il crie : MUSH ! MUSH ! MUSH !

Les chiens se mettent à japper de plus en plus. Le garçon se demande pourquoi. Il commence à entendre crier et il comprend qu'il est arrivé. Le peuple du village court vers lui. Tous les Inuits

¹⁰ Ours polaire

¹¹ Neige

prennent l'homme et le mettent dans une hutte. Le garçon court voir son père. Il est trop tard. Il n'a pas survécu. Les *angutik* demandent ce qui est arrivé et il explique la mésaventure. Un *inummarik*¹² explique que son *ataata* est mort avec honneur en le protégeant et qu'il ne faut jamais oublier cet honneur. Le garçon ne comprend pas trop : pour lui, il a perdu son père, c'est tout.

Les années passent et le petit *piarak* devient un *angutik*. Il part à son tour à la chasse au *natsiq*. Arrivé sur les lieux, il commence à se préparer quand un *nanuq* énorme court vers lui. C'est celui qui a tué son père ! Il le reconnaît aux blessures au torse et à la tête que son père lui a infligées. Il prend ses armes, se bat féroce­ment avec l'ours. Les deux tombent par terre, mais un seul se lève : l'*angutik*. Il prend le corps de l'ours, le met sur le traîneau et l'amène à son igloo. Arrivant, les *angutik* et les *arnaq*¹³ s'attendent à dépecer des phoques, mais voient l'ours. Le jeune homme explique que c'est l'ours qui a tué son père.

« Tu sais quoi Nuki, ce jeune homme devint le plus grand des chasseurs. Voilà ! L'histoire est finie. »

- Il était courageux le *piaraq*, j'aurais aimé le connaître.
- Mais tu le connais !

*Kina*¹⁴ ? *Kina* ?

- Il est là, tout près. C'est ton *ataatatsiaq*.

Chantal Paquet, 2^e cycle
CEA l'Odyssée de Bonaventure, CS René-Lévesque
Enseignante : Catherine Horth, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec

¹² Adulte

¹³ Femme

¹⁴ Qui ?

48. Prise au piège

Mon cœur embué de douleur
Humilié par la peur
Rempli de terreur
Par toutes ces mains
Ces regards
Ces sourires moqueurs
Ont emprisonné ma dignité
Voilà ma pureté

Mon âme à nu
S'est évaporée
Je souffre en silence
Pleure sans patience
Je ne vis que par l'espérance

Dans un monde morbide je vis
Un monde si horrible
Où rien n'est possible
Où l'amour est vénéneux, les rêves sont crasseux
L'espoir est ténébreux et les jours qui passent haineux

Je cherchais de la passion
Je n'ai trouvé que poison
Je me suis fait prendre par une dépendance
Ne suis devenue que simple apparence
N'ai guère fait attention

Alimentée par la haine et la honte
Je suis incapable de me voir aujourd'hui dans cette ombre
Soumise à ces hommes
Abattue par la rage de l'hostilité
Celle qui m'habite depuis déjà quelques années

Je me sens faible et affamée d'amour
J'étais prise de déchéance dans les rues de Montréal
Entre les mensonges de la réalité
Et la vérité de ma réalité
Sans succès !
Je m'effondre en larmes
Sans courage ni fierté
Dans le double tranchant de cette lame
Je me défonce
Sans pudeur ni estime
Je m'enfonce

Des allers-retours en prison
En dedans comme en dehors
C'est la même chose
Prisonnière de mes émotions
Ce rejet fait fondre mes sentiments
Ces jugements me remplissent de regrets
Qui eux font battre mes pulsions

Je m'ennuie de rêver :
... Les rivières d'amour
Les océans de câlins...
... Les ruisseaux de tendresse
Des mers de gentillesse...

Tous les jours
Rêvant de me réveiller
Un matin voir mon chagrin lointain
Regarder au loin cette peine tomber
Rien de moins
Ne plus craindre le pire
Ne plus jamais abdiquer

Pour des hommes comme eux
Nous sommes l'ombrage de désirs
Que des filles de joie
Des âmes perdues
Je n'en peux plus de souffrir
De pleurer
De crier
Je ne veux plus mourir !

Ce ne sont que des charlatans
Des Don Juan
Des Casanova
De fourbes truands
En quête d'Alma
Ils m'ont remplie de comédies
De tartufferies...

Mon cœur a mal
Tel un animal en cage
Le temps gifle mon visage
Dépouille mes nuits de tout souvenir
Pour en faire des prouesses obscures
À n'en plus finir
Je n'en peux plus de hurler !

Jamais plus ils ne m'humilieront
J'ai assez souffert !
Jamais plus je ne les laisserai me consumer
Ni m'importuner
Plus que tout être dans cet univers
Je veux à nouveau vivre
Rire
Sourire
Être fière
Sans infidélités
Être grande
Sans me sentir complexée
Sans plus être détruite par ces indifférences exécrables

Je veux me sentir libre comme un papillon
Chanter comme un oisillon

Je n'ai plus de force à combattre cette douleur
Plus d'autodestruction
Même d'automutilation
C'est fini les humiliations
Je veux vivre heureuse
Non pas malheureuse
Vivre d'amour et de passion !

Ne plus craindre de reprendre cette substance
Ces risques fatals
C'en est fini d'être mal dans ma peau
J'ai accompli en un an de sobriété
Plus que dans une vie de fébrilité

De l'endurance
J'en ai à revendre

Je veux des moments de bonheur
Je ne veux plus être en pleurs
Je suis forte
Je suis remplie d'espoir
Je suis prête pour la gloire
C'est l'absolue vérité

Aimer librement
Vivre fièrement
Mourir normalement
Je suis aujourd'hui plus forte que jamais
Étendue dans une mare de confiance
Habitée par une joie inexplicable
Je peux enfin grandir
Sourire
Je peux enfin m'en sortir !
Vers la liberté je courrai
J'ai maintenant confiance en un avenir

Pour ne pas dire incroyable
Je courtise maintenant demain
Qui se trouve à être mon destin
Cette fortune d'amour
Ce lot de tendresse
C'est ma destinée

Vous pouvez me croire
Terminés les cauchemars
J'ai enfin des amis et une vie
Je ne dis pas que je suis guérie, mais que j'en ai fini !!!

*Jessica Hamelin, 2^e cycle
CEA L'Envol, CS des Samares
Enseignant : Sybille Godard, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

49. À la mémoire de ma mère

Ma mère est née en Ontario en 1927 dans une réserve indienne. Elle était la sixième d'une famille de 13 enfants. Jusqu'à l'âge de 17 ans, elle a travaillé durement à la ferme. À 17 ans, elle est allée travailler dans un couvent. Elle faisait la cuisine pour les Sœurs grises. Elle habitait sur la rue Sanguinet, dans un quartier très pauvre dans le Vieux-Montréal. Elle a alors rencontré mon père. Il est né en 1926 dans le quartier Saint-Henri. Il était le plus vieux d'une famille de 15 enfants. Ils se sont mariés en 1951. Ils ont eu 19 enfants, dont moi, la benjamine de la famille. Ma mère travaillait très dur pour subvenir à nos besoins. Mes frères et mes sœurs ont eu la chance de bien connaître notre mère.

C'est en 1967 qu'elle a commencé à être très malade. Mon père a dû la faire hospitaliser. Les médecins ne savaient pas de quoi elle souffrait. Ils lui disaient : « Madame Lefèbvre, vous êtes enceinte. Retournez chez vous ! »

Plus les jours et les mois avançaient, plus son état se détériorait. Elle souffrait tellement qu'elle en pleurait. Mon père ne savait plus quoi faire. Il décida de retourner à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal avec ma mère. Elle a reçu une mauvaise nouvelle. C'était le cancer généralisé. Elle avait seulement 40 ans. Elle ne voulait pas faire de la chimiothérapie.

Je suis venue au monde le 16 juillet 1968. Ma mère était très contente d'avoir un nouveau-né. Cependant, mon père a appelé la Direction de la protection de la jeunesse pour nous placer en foyer d'accueil. Ma mère était très en colère contre mon père.

Mes sœurs et mes frères plus vieux ont eu de la chance, mais les plus jeunes, non. Les plus vieux ont été placés dans un pensionnat à Montréal et les plus jeunes dans un pensionnat à Sherbrooke. Moi, je suis restée à l'hôpital Marie-Enfant à cause de mes pieds bots. Aussitôt que ma mère a su que j'avais été adoptée par une autre famille, elle s'est laissée partir dans son monde. Elle se sentait déboussolée par ce que mon père avait fait. Il a essayé de la consoler, mais rien à faire.

Elle a demandé un congé à son médecin afin de retourner chez elle. Un jour, le facteur lui a donné une lettre de la « Justice » afin qu'elle se présente en cour. Elle se présenta à la cour devant le juge et il lui dit : « Madame Lefèbvre, vos enfants ne vous appartiennent plus. Ils appartiennent au gouvernement ! » Elle s'est évanouie dans la salle d'audience.

J'ai été transférée à la crèche de Marie-Enfant de Montréal pour mes soins. Elle venait me voir tous les jours jusqu'à ce qu'elle retourne de nouveau à l'Hôpital Notre-Dame. Je ne l'ai pas revue. Elle est décédée à l'âge de 44 ans du cancer.

Toi maman qui m'as donné la vie
Toi qui m'as permis d'avoir un second souffle
Toi qui m'as donné des caresses
Toi qui t'es battue dans la vie !
Toi qui me parlais en chantant
Doucement pour m'endormir dans mon berceau !
Toi qui es partie si vite
Moi je te dis : « Je t'aimerai toujours »
Veille sur moi en me guidant dans le droit chemin !

*Claire Gravel, Alphabétisation
CEA Sainte-Thérèse, CS des Chênes
Enseignant : François Nicol, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

50. L'amitié avec un grand « A »

Sentiment d'affection, de sympathie qu'une personne éprouve pour une autre ; ce lien est généralement réciproque.

À cette définition que nous procure le dictionnaire, j'ajouterais la complicité, l'honnêteté et la sincérité.

Pour moi, l'amitié est un sentiment qu'il faut entretenir avec le plus grand soin. Elle permet à la fois de s'épanouir et de grandir. Nous épanouir par ces moments précieux qu'elle nous procure et grandir par les épreuves qu'elle peut nous apporter.

La vie nous permet de faire beaucoup de connaissances, mais très peu deviennent importantes.

Puisque trop souvent ce sentiment n'est pas perçu à sa juste valeur, j'aimerais aujourd'hui rendre hommage à trois femmes exceptionnelles : Mimi, Geneviève et Annick.

Mimi, une amitié qui dure maintenant depuis vingt ans. Nous nous sommes rencontrées au secondaire, j'avais un caractère de petit diable et toi, tu étais douce comme un ange.

Malgré toute l'agressivité et la violence que je pouvais dégager, tu t'es quand même risquée à me connaître davantage.

Tu avais compris que derrière cette agressivité, il y avait une douleur cachée, un cœur qui pouvait aimer. Tu le savais même avant moi.

Tu as été ma première amie sincère, celle à qui je me suis confiée. Tu m'as appris à voir la vie du bon côté, à l'apprécier.

Pendant quelques années, nous nous sommes perdues de vue, mais jamais oubliées. Nos chemins se sont recroisés et depuis on ne s'est jamais quittées.

Tu es remplie de belles qualités avec un sens inouï de l'écoute et quand tu chantes, il est facile de s'y abandonner...

Geneviève : j'ai fait ta connaissance dans un endroit un peu particulier (au Palais de justice). Tu accompagnais un ami, moi j'y étais pour mes enfants.

Tu travaillais au dépanneur près de chez moi. Mes achats quotidiens ainsi que ton sourire radieux m'ont incitée à m'intéresser à toi.

Plus jeune que moi, mais d'une telle maturité, tu es une personne qui a les deux pieds sur terre et qui sait ce qu'elle veut.

Tu as été pour moi un modèle d'inspiration. Avec toi, j'ai découvert un nouveau monde. J'ai appris à rire et à m'amuser. J'ai vécu de nouvelles expériences que je ne pourrai oublier...

Nos soirées à se promener en voiture, tout en nous racontant nos bonheurs ou nos chagrins. C'était notre petite détente à nous.

Tu as été présente pour moi dans des moments difficiles de ma vie, tu m'as ouvert grand les bras, en m'acceptant telle que j'étais.

Tu as un cœur d'or et une grande générosité. Tu as déménagé et mon cœur s'est un peu brisé, mais une phrase que tu m'as dite reste gravée dans mon esprit : « Si tu t'ennuies, regarde la lune et dis-toi que je la regarde également. » Ce que je fais fréquemment.

Annick, mon amie, ma confidente, la sœur que je n'ai pas eue. Je t'ai croisée à l'école, je te voyais comme la fille à maman, la pincée que l'on ne peut approcher. De toi, je me suis désintéressée, mais je m'étais bien trompée...

Les années ont passé. Une coïncidence : je suis déménagée juste au-dessous de chez toi ! Nous nous sommes saluées, nous avons eu l'occasion de discuter à plusieurs reprises. Peu à peu, des liens se sont fondés.

Tu es la personne qui, un jour, a osé me dire : « Bon, c'est assez, il faut que tu prennes soin de toi. Lâche tes vieux chandails aux motifs de chiens et ton pantalon sport, il faut que tu deviennes une femme. »

Tu m'as appris à m'apprécier, à voir en moi ma beauté intérieure et extérieure. Tu es formidable et irremplaçable.

Maintenant, dix années se sont écoulées. Ah ! Quelle belle complicité, une complicité grandissante au fil des jours...

Pour vous, mes chères amies, qui avez toutes une place particulière dans mon cœur et avec qui j'ai partagé sourires, larmes, confessions, joies, déceptions et parfois même mes erreurs.

Un gros merci ! Merci de m'avoir choisie pour faire partie de votre vie. Je vous aime de façons différentes puisque vous êtes uniques.

Chacune à votre façon, vous m'avez permis d'être la personne que je suis : une amie heureuse et comblée.

Aujourd'hui, ma famille c'est vous, mes amies que je chéris. Puisse la roue de la vie nous laisser être ensemble jusqu'à nos vieux jours.

Toujours, jamais

Mélanie XX

*Mélanie Lefebvre, 2^e cycle
CEA Ste-Thérèse, CS des Chênes
Enseignante : Christiane Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

51. Volonté

Aujourd'hui, mon prof a demandé si on voulait participer à un concours pour avoir la chance d'être publié et de gagner un prix. On peut raconter une histoire fictive ou bien réelle. Aussitôt, une petite lumière s'est allumée au-dessus de ma tête. C'est là que j'ai pris mon pouce et me suis mis à écrire...

Commençons par le commencement...

Disons que pendant mon adolescence, j'ai pas mal « tripé ». Je ne vous le cacherai pas. Ce serait plus facile de nommer les drogues que je n'ai pas essayées que les autres. L'héroïne et l'opium, je n'en ai jamais consommés et je crois que c'est mieux ainsi. À 11 ans, j'ai fumé mon premier joint. Plus tard, à la recherche de sensations fortes et par curiosité, j'ai tranquillement sombré dans l'enfer de la drogue : ecstasy, mescaline, LSD, kétamine... Puis à 17 ans, j'ai fumé du crack pour la première fois.

Parfois, j'en consommais avec ma copine et après on oubliait ça, mais le jour où on s'est laissés, je m'en suis acheté pour 200 \$. Puis, peu à peu, sournoisement, la routine de « junky » s'est installée. Jour après jour, je volais, j'arnaquais mes « chums », je faisais tout pour trouver de l'argent. J'étais devenu le pire des arnaqueurs, mais normalement je ne suis pas comme ça. Sauf que j'étais prêt à tout pour me procurer du crack. J'ai même vendu à peu près pour 11 000 \$ d'effets personnels à des prix dérisoires. Je n'étais vraiment pas correct et ce n'est pas le pire. Quand mes plans ne fonctionnaient pas, je me trouvais des proies et je les entraînaient avec moi dans ce cercle vicieux. Croyez-moi, j'étais vraiment dégueulasse. Pendant les huit mois qu'a duré ma descente en enfer, j'ai dépensé plus de 35 000 \$ avec un de mes « chums » qui avait reçu un héritage. J'ai même envisagé de commettre un « hold-up ». J'étais en train de ruiner ma vie et de me tuer à petit feu. J'ai failli tout perdre : ma famille, mes amis, ma réputation, tout. Oui, j'ai bien failli tout perdre. Même ma vie...

À la fin des huit mois, je pesais 100 livres et mon poids habituel est de 150... J'étais tellement maigre, j'avais les joues creuses. Je ne me reconnaissais plus. Pour moi, fumer était la seule chose qui comptait. Je vivais dans un monde totalement différent de celui où on vit.

Finalement, j'ai réussi à m'en sortir sans aller en « désintox ». Je suis resté enfermé chez moi pendant trois mois pour me sevrer. C'est vraiment important d'avoir de la volonté si vous voulez changer ou améliorer votre existence. Vous seuls avez le contrôle de votre vie.

Maintenant, à 20 ans, je suis fier de vous dire que ça fait deux ans que je suis rétabli et que la musique m'a sauvé un peu aussi... Parce que j'ai toujours aimé la musique, entre autres le RAP. Depuis que je suis jeune, j'ai toujours voulu en faire. J'étais même DJ, mais j'ai fini par défoncer le fond du baril avec la drogue. Alors, j'ai commencé à écrire des textes pour me défouler dans mes moments de sevrage et maintenant, j'ai mon propre studio. J'ai même déjà sorti deux albums depuis.

Aujourd'hui, je me dis que j'ai une dette envers certaines personnes parce qu'elles consomment encore à cause de moi. Je me sens coupable et, si je le pouvais, j'aimerais tellement les aider. J'ai donc écrit ce texte non pas pour raconter ma vie, je l'ai écrit pour elles, pour vous ou pour quelqu'un qui a besoin d'aide...

En terminant, le conseil que je pourrais vous donner, si vous vivez un problème semblable, c'est qu'il faut vous trouver une passion ou quelque chose d'intéressant à faire pour remplacer ces habitudes malsaines. Vous devez aussi croire en vous et ne jamais lâcher prise. N'oubliez jamais : il y a toujours de l'espoir ! Je termine avec les paroles d'une de mes chansons :

**Tous mes troubles semblent si loin
Comme dans le réconfort que j'trouve
Quand j'écris mes alexandrins
J'ai autant besoin de respirer
Que de composer mes refrains
Mon texte te percute comme un face à face avec un train
All my troubles seem so far away
Les troubles que j'ai eus tu peux même pas t'imaginer
C'pas du lendemain au soir que j'ai arrêté
Certains ont eu d'la misère à m'croire
Mais j'ai enfin terminé
En d'autres mots, la musique m'a sauvé la vie
Si c'était pas de ça, aujourd'hui j'serais refroidi
Si c'était pas de ça, j'te conterais pas mon récit
J'te conterais sûrement pas les troubles que j'ai subis
J'le souhaite même pas à mon pire ennemi
Ça'éété difficile, mais j'm'en suis vraiment sorti
Maintenant qu'j'y pense, c'est seulement qu'du passé
Des troubles comme ça, ça mérite vraiment d'être oublié.**

Simon Lasnier, 1^{er} cycle

CEA La Relance, CS des Hautes-Rivières

Enseignante : Nathalie Bourgea, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu

52. La peur

J'entrai dans la forêt de Sirk par une nuit de pleine lune, j'avançai parmi les plantes, les feuilles mortes et les racines crochues et difformes sorties de terre dans la noirceur de la nuit, voyant seulement les ombres menaçantes créées par la lune. Les arbres gigantesques et majestueux sommeillaient dans cette pénombre, seule une douce lueur émanant du ciel se reflétait sur la flore environnante ; les pierres et les mares boueuses me guidaient dans le noir.

J'avançai lentement, faisant attention de ne pas trébucher sur les obstacles. Un moment, je m'arrêtai pour contempler le ciel, les astres étaient tous magnifiques et de légers nuages passaient devant la lune. Je repris mon chemin à travers les bois, mes sens en alerte au moindre bruit ou mouvement suspect et insolite.

Après plusieurs heures de marche ardue et épuisante, je vis mes craintes se réaliser. Tout près de moi, dans les buissons, deux globes oculaires jaunes se balançaient de droite à gauche, me regardant ardemment sans jamais cesser de me fixer.

Derrière moi, j'entendis un bruit qui me poussa à me retourner, les yeux grands ouverts et mon cœur battant la chamade. Je croyais qu'il me lâcherait tellement il pompait vite. Tout mon corps se mit à trembler, mes dents s'entrechoquaient telles des castagnettes. Ma température monta telle la fièvre brûlante, j'en avais des sueurs froides, des gouttes déferlèrent sur mon front, puis sur tout mon corps. Derrière moi, deux autres globes jaunâtres me dévisageaient, puis un troisième ; des grognements se firent entendre autour de moi.

Je les regardais, ces yeux tachés de sang montrant leur impatience devant leur proie. Ils avancèrent vers moi lentement, ne se pressant pas. On aurait dit qu'ils prenaient plaisir à me voir terrifié, telles des créatures tout droit sorties de l'imaginaire se nourrissant de la peur de leurs victimes avant de les dévorer en savourant leurs cris d'agonie.

Je reculai lentement et là, je vis à quoi ces bêtes ressemblaient : des créatures énormes de la grosseur d'un lion (non, plus gros), le poil très long, une tête énorme et des oreilles larges et pointues ; des dents longues et une mâchoire gigantesque et puissante, leurs pattes étaient immenses avec des griffes de dix centimètres de long.

Elles tournèrent autour de moi telle une meute de loups affamés bavant d'une épaisse salive. Quelques minutes plus tard, je tombai à genoux à même le sol boueux, mes yeux se remplirent de larmes de tristesse et la peur m'envahit. J'enfouis mon visage dans le creux de mes mains, me cachant de cette vision de mort qui m'attendait.

À l'instant même où je croyais mon heure venue, j'entendis le bruit de lames qu'on sortait de leur fourreau et le craquement des arcs qu'on tendait. Des sifflements de flèches se firent entendre, les bêtes grognèrent de rage devant les hommes qui tentaient de leur ravir leur repas, puis des cris de guerre. Leurs cris me rendaient fou, je priai les dieux pour que cela cesse.

Quelques minutes après l'attaque, les grognements et les hurlements s'éloignèrent, et ceux des guerriers aussi. J'entendis les plaintes d'agonie des créatures et le rire des hommes. Une main se posa sur mon épaule voûtée vers l'avant, ce qui me surprit, je m'élançai vers l'arrière roulant sur moi-même pour échapper à son emprise, je me retrouvai sur le dos endolori par cet acte.

En me relevant sur mes coudes, j'ouvris mes yeux remplis de larmes, je regardai devant moi en essuyant mon visage et, face à moi, une personne s'y trouvait. Mince et grande, habillée de cuir, des épaulettes en métal protégeaient ses épaules. Une cotte de mailles pour le cou et un casque ailé, son vêtement était sombre et une longue épée pendait à sa taille.

Elle me regarda puis s'agenouilla devant moi, la peur me reprit, les tremblements, les yeux grands ouverts, ne pouvant dire un mot, j'entendais sa respiration irrégulière due au combat. Quand elle leva la main pour me toucher, je tombai vers l'arrière dans la boue,

rampant pour échapper à son emprise, mais plus vite que moi, elle attrapa ma cheville droite et la tira vers elle.

Je paniquai et me débattis furieusement pour ma survie, m'accrochant aux racines des arbres, elle s'approcha de moi et, par réflexe, mon pied gauche s'abattit dans son estomac. Elle se courba en deux, c'est ainsi que je puis fuir. Je courus à en perdre haleine à travers les bois, je courus sans arrêt pendant un certain temps sans savoir où j'allais. Fuir était ma seule pensée.

Après un moment, j'arrêtai pour reprendre mon souffle, mes jambes me faisaient souffrir et j'avais l'impression qu'on me transperçait les poumons avec un millier d'aiguilles, puis derrière moi, j'entrevis une ombre qui s'avançait dans ma direction. J'avançai lentement, les larmes coulaient sur mes joues rouges et enflées, incapable de parler ou de courir. En me retournant la tête sur la gauche, je vis un arbre immense.

Ses racines sortaient de terre et offraient un abri invitant. Je m'y réfugiai, recroquevillé sur moi, mes jambes repliées sur mon torse, mes bras entourant mes jambes, mon visage caché entre mes genoux. Une main pénétra par l'ouverture essayant de m'attraper, puis ce fut tout le bras. Je me mis à crier si fort qu'elle recula quelques secondes, mais elle revint à la charge aussitôt.

Environ cinq minutes plus tard, je l'entendis s'asseoir par terre parmi les feuilles mortes et les brindilles sèches jonchant le sol. Un brin de courage apparut en moi ou peut-être un peu de folie. Je sortis lentement de mon abri pour ne pas faire de bruit. Elle était là adossée à l'arbre, respirant doucement, je voyais ses yeux à travers la visière de son casque. Les voyant fermés, je crus qu'elle dormait, alors je sortis confiant de pouvoir fuir.

Mais hélas, c'était un piège. Je fis attention à ne pas faire de bruit, mais quelque chose attrapa mon bras. Je n'osai plus bouger en regardant mon bras. C'est là que je compris : c'était le guerrier qui me retenait. Je tirai de toutes mes forces pour me dégager, en vain. Je me mis à crier et à pleurer. Quand tout à coup, il retira son casque, une longue chevelure d'un blond luisant en tomba. C'est alors que je

compris, ce n'était pas un homme qui me poursuivait depuis le début.

Elle avait un visage d'ange et des yeux d'un bleu ciel. À ma grande surprise, elle m'enlaça tendrement, une main derrière ma tête, le visage appuyé sur mon crâne. Elle caressa mes cheveux et me chuchota des mots réconfortants pour que je me calme, puis elle me prit par les épaules, me recula de quelques pouces et me dit en me regardant droit dans les yeux : « Tu crois avoir eu peur mon garçon, mais tu n'as rien vu encore ! ».

En l'espace de quelques secondes, son visage se changea. Ses yeux devinrent rouge vif avec un point noir en leur centre, deux longues dents pointues apparurent et s'élancèrent vers mon cou.

En criant à tue-tête et en pleurant à chaudes larmes, je dis : « MAAAAMMAN ».

Ma mère entra dans ma chambre, s'assit sur mon lit, m'enlaça tendrement et me dit :

– François, pourquoi cries-tu ainsi ?

– Il y a des monstres qui veulent me manger maman !, tout en pleurant.

– Je t'avais prévenu mon garçon de ne pas écouter le film d'horreur avec ton frère !, m'a-t-elle dit.

Elle se coucha avec moi, son fils de neuf ans, et je me blottis contre elle, fermant mes yeux, sachant que ma mère me protégerait de tout mauvais rêve.

Fin

*Patrick Richer, 2^e cycle
CEA Christ-Roi, CS Pierre-Neveu
Enseignant : Gaston Beauregard, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Haute-Rivière*

53. Le flûtiste pêcheur

Un pêcheur qui était aussi flûtiste prit avec lui sa flûte et ses filets et se rendit au bord de la mer. Debout sur un promontoire, il se mit à jouer. Les poissons, pensait-il, attirés par la musique, sauteraient d'eux-mêmes hors de l'eau jusqu'à lui. Il joua longtemps sans faillir.

Soudain, un gros poisson multicolore sortit la tête hors de l'eau. Henri, le pêcheur, fut impressionné par la vision qui se trouvait devant lui. Il se demandait si le poisson était magique. Un poisson avec autant de charme devait sûrement avoir des pouvoirs magiques quelconques. Alors, Henri prit son courage à deux mains pour saluer l'être marin étrange. Il dit « Salut » deux fois, mais la bête ne répondit pas. Il se traita de fou en se parlant à voix haute.

– Maudit fou, à croire qu'un poisson parle si je le salue.

En disant le troisième « Salut », le poisson s'anima.

– Bonjour humain ! Je suis le poisson du double sens. Ce qui veut dire que je vais t'accorder un seul vœu, mais attention à ce que tu demandes, puisque toute demande peut avoir un double sens.

L'homme se gratta la tête à deux mains puisqu'il avait plusieurs désirs à combler dans sa vie, mais comment le demander sans entourloupe. Henri respira un bon coup, il s'élança et parla enfin :

– Bon, j'ai trouvé mon vœu, dit-il.

– Ah oui ? N'oublie pas de bien formuler ta demande, sinon, gare à toi, dit le poisson.

– Mais oui, je sais, ma demande est simple. J'ai toujours été seul dans ma vie, alors j'aimerais avoir toujours plein de monde autour de moi.

Le poisson lui demanda si sa demande était bien formulée, comme il le souhaitait. Henri hocha la tête de façon positive. Alors, le poisson baragouina des mots incompréhensibles. Soudain, Henri prit la place du poisson et vice-versa. Notre Henri prit panique puisqu'il s'était transformé en poisson et le poisson s'était métamorphosé en joli jeune homme dans la trentaine. Henri, en panique, lui cria avec colère :

– Tu n'as pas rempli ton contrat. Je suis toujours seul !

– Mais oui, exprima l'homme dans la trentaine. Tu m'as demandé de ne plus jamais être seul et c'est ce que je t'ai donné, regarde dans l'eau.

Henri regarda dans l'eau bleue et découvrit tout plein de poissons de toutes les grosseurs. Il remonta à la surface et dit à l'homme :

– Merci ! Merci ! Je ne serai plus jamais seul. Tu avais raison. Pardon de t'avoir accusé injustement.

Henri vit toujours dans le Lac Édouard à La Tuque et est heureux plus que jamais...

*Stéphanie Grenier, Insertion socioprofessionnelle
CEA André-Morissette, CS des Bois-Francis
Enseignante : Katharina Martin, Syndicat de l'enseignement des Bois-Francis*
